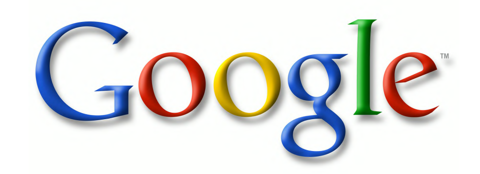


LOTI'S

Ramuntcho

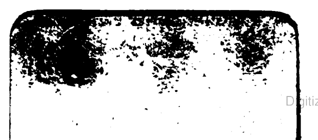
FONTAINE



D. C. HEATH & CO.

BOSTON NEW YORK CHICAGO LONDON


HARVARDIANA
ET
VE RI
TAS
CHRISTO ET ECCLESIAE
ACADEMIA IN NOV ANG





PIERRE LOTI.

(JULIEN VIAUD.)

Heath's Modern Language Series

RAMUNTCHO

PAR

PIERRE LOTI

de l'Académie Française

ABRIDGED AND EDITED WITH NOTES

BY

C. FONTAINE, BL., LD.

CHAIRMAN FRENCH DEPARTMENT, HIGH SCHOOL OF COMMERCE
NEW YORK CITY

BOSTON, U.S.A.
D. C. HEATH & CO., PUBLISHERS
1903

INTRODUCTION

Among modern French novelists, one of the most fascinating and charming writers is Julien Viaud, or, as he is far better known, Pierre Loti. We may not be able to state with precision just what it is in his books which gives them their peculiar charm, for they are written with extreme nonchalance, many imperfections confront us, criticism is possible; but there is no denying the greatness of Loti, and his power to stir deep and sincere feeling. He has the gift of being able to see accurately, to feel deeply and to express with plastic realism what he sees and feels.

Loti loves the physical world in all its diversity and grandeur and makes us see it through his eyes. If we follow him to Senegal the impressions which we continually receive are those of a country deserted, arid, desolate, with vast plains of sand ever scorched by the burning sun; but if we follow him to Tahiti, that isle of delights, rocked by the harmony of his words we are gradually penetrated by a feeling of infinite contentment, as though we were actually in that land of languorous indolence, where the breezes are tepid and fragrant, the trees ever green, as if spring were eternal, and where men know not what it is to work or to suffer. So it is with all his descriptions. Whether they be of Brittany or of China or of Africa, we not only see but we also feel and receive impres-

sions. Yet all is pervaded by a vaguely sensuous yet most exquisite and deep melancholy that makes his style more striking. It seems to be the melancholy resulting from the full realization of the great immensity of the universe and the profound diversity between human beings the world over. It is the melancholy of the pessimist.

Peculiar circumstances contributed to make Loti what he is. Born in Rochefort in 1850, he passed a quiet and dreamy childhood at home distinguished mainly for his docility and religious inclinations. But the blood that flowed in his veins had also flowed in the veins of generations of sailors, and strange visions of distant countries began to haunt his dreams. Gradually he became possessed by the desire to go forth, to travel farther and farther, to see the world. All entreaties were in vain when once he had made up his mind; he became a sailor, at the age of twenty entered the navy as midshipman, and before he was thirty had been in almost every part of the world, lived under all kinds of governments and with all kinds of human beings, bringing to these varied and strange climes a most wonderful power of observation, and sensibilities developed to a very high degree. His contact with so many peoples of different customs, morals and religions had not helped him to believe, and during the long hours of solitude spent face to face with a nature that ever furthers her endless work, blind, and unmindful of each and everyone of us, he gradually came to think that the only logical thing to ask of this life is joy, and thenceforth he seemed to make it his aim to taste of all pleasures and experience all delights.

In his novels Loti embraces almost all the ends of the earth, but most often those places where nature and man are still uninfluenced by civilization, and then reveals them to us as they displayed themselves before him. Hence the graphic presentation of characters that are most primitive, with a fineness of observation that can come but of high civilization; and the subtle picturing of most pristine modes of living, but with a delicacy of feeling that comes only from a high degree of refinement. His first book, *Aziyadé,* appeared in 1879, and in the following year was published *Le Mariage de Loti.* Many more followed, *Ramuntcho* appearing in 1899. In 1891 Loti succeeded Octave Feuillet in the French Academy. Should he write nothing more, what he has already given us affords him a place unchallenged in his generation. For with his love of the beauty and poetry of things, with his rarely developed receptive sympathy, and with his power of apt and pithy expression he has widened the scope of his country's literature and brought to it an offering which is unique.

This edition of *Ramuntcho* has been considerably reduced in length, though the story is substantially retained. Inasmuch as it is intended for advanced reading, no vocabulary has been provided, and only sufficient notes to help the student where the peculiarity of expression or construction renders the school dictionary inadequate. In its abbreviated form it is hoped that this most delightful novel will be found both interesting and useful.

C. FONTAINE.

NEW YORK, July, 1903.



RAMUNTCHO[1]

PREMIÈRE PARTIE

I

Les tristes courlis, annonciateurs de l'automne, venaient d'apparaître en masse dans une bourrasque grise, fuyant la haute mer[2] sous la menace des tourmentes prochaines. A l'embouchure des rivières méridionales, de l'Adour,[3] de la Nivelle, de la Bidassoa qui longe l'Espagne, ils erraient au-dessus des eaux déjà froidies,[4] volant bas, rasant de leurs ailes le miroir des surfaces. Et leurs cris, à la tombée de la nuit d'octobre, semblaient sonner la demi-mort annuelle des plantes épuisées.

Sur les campagnes pyrénéennes, toutes de[5] broussailles ou de grands bois, les mélancolies des soirs pluvieux d'arrière-saison descendaient lentement, enveloppantes comme des suaires, tandis que Ramuntcho cheminait par le sentier de mousse, sans bruit, chaussé de semelles de cordes, souple et silencieux dans sa marche de montagnard.

Ramuntcho arrivait à pied de très loin, remontait des régions qui avoisinent la mer de Biscaye,[6] vers sa mai-

son isolée, qui était là-haut, dans beaucoup d'ombre, près de la frontière espagnole.

Autour du jeune passant solitaire, qui montait si vite sans peine et dont la marche en espadrilles[1] ne s'entendait pas, des lointains,[2] toujours plus profonds, se creusaient de tous côtés, très estompés[3] de crépuscule et de brume.

L'automne, l'automne s'indiquait partout. Les maïs, herbages des lieux bas, si magnifiquement verts au printemps, étalaient des nuances de paille morte au fond des vallées, et, sur tous les sommets, des hêtres et des chênes s'effeuillaient. L'air était presque froid ; une humidité odorante sortait de la terre moussue, et, de temps à autre, il tombait d'en haut quelque ondée légère. On la sentait proche et angoissante,[4] cette saison des nuages et des longues pluies, qui revient chaque fois avec son même air d'amener l'épuisement définitif des sèves et l'irrémédiable mort, — mais qui passe comme toutes choses et qu'on oublie, au suivant renouveau.

Mais l'automne, lorsqu'il vient finir[5] les plantes, n'apporte qu'une sorte d'avertissement lointain à l'homme un peu plus durable, qui résiste, lui, à plusieurs hivers et se laisse plusieurs fois leurrer au charme des printemps. L'homme, par les soirs pluvieux d'octobre et de novembre, éprouve surtout l'instinctif désir de s'abriter au gîte, d'aller se réchauffer devant l'âtre, sous le toit que tant de millénaires[6] amoncelés lui ont progressivement appris à construire. — Et Ramuntcho sentait s'éveiller au fond de soi-même les vieilles aspirations ancestrales vers le foyer basque[7] des campagnes, le foyer isolé, sans contact avec les foyers voisins ; il se hâtait davantage vers le primitif logis, où l'attendait sa mère.

Çà et là, on les apercevait au loin, indécises dans le crépuscule, les maisonnettes basques, très distantes les unes des autres, points blancs ou grisâtres, tantôt au fond de quelque gorge enténébrée, tantôt sur quelque contrefort des montagnes aux sommets perdus dans le ciel obscur; presque négligeables, ces habitations humaines, dans l'ensemble immense et de plus en plus confus des choses; négligeables et s'annihilant même tout à fait, à cette heure, devant la majesté des solitudes et de l'éternelle nature forestière.

Ramuntcho s'élevait rapidement, leste, hardi et jeune, enfant encore, capable de jouer en route, comme s'amusent les petits montagnards, avec un caillou, un roseau, ou une branche que l'on taille en marchant. L'air se faisait plus vif, les alentours plus âpres, et déjà ne s'entendaient plus les cris des courlis, leurs cris de poulie rouillée,[1] sur les rivières d'en bas. Mais Ramuntcho chantait l'une de ces plaintives chansons des vieux temps, qui se transmettent encore au fond des campagnes perdues, et sa naïve voix s'en allait dans la brume ou la pluie, parmi les branches mouillées des chênes, sous le grand suaire toujours plus sombre de l'isolement, de l'automne et du soir.

Pour regarder passer, très loin au-dessous de lui, un char à bœufs, il s'arrêta un instant, pensif. Le bouvier qui menait le lent attelage chantait aussi; par un sentier rocailleux et mauvais, cela descendait dans un ravin baigné d'une ombre déjà nocturne.

Et bientôt cela disparut à un tournant, masqué tout à coup par des arbres, et comme évanoui dans un gouffre. Alors Ramuntcho sentit l'étreinte d'une mélancolie subite, inexpliquée comme la plupart de ses

impressions complexes, et, par un geste habituel, tout en reprenant sa marche moins alerte, il ramena en visière, sur ses yeux gris très vifs et très doux, le rebord de son béret[1] de laine.

Bientôt il aperçut Etchézar,[2] sa paroisse, son clocher massif comme un donjon de forteresse; auprès de l'église, quelques maisons étaient groupées; les autres, plus nombreuses, avaient préféré se disséminer aux environs, parmi des arbres, dans des ravins ou sur des escarpements. La nuit tombait tout à fait.

Autour de ce village, en haut ou bien dans les vallées d'en dessous, le pays basque apparaissait en ce moment comme une confusion de gigantesques masses obscures. De longues nuées dérangeaient les perspectives; toutes les distances, toutes les profondeurs étaient devenues inappréciables, les changeantes montagnes semblaient avoir grandi dans la nébuleuse fantasmagorie du soir. L'heure, on ne sait pourquoi, se faisait étrangement solennelle, comme si l'ombre des siècles passés allait sortir de la terre. Sur ce vaste soulèvement qui s'appelle Pyrénées, on sentait planer quelque chose qui était peut-être l'âme finissante de cette race, dont les débris se sont là conservés et à laquelle Ramuntcho appartenait.

Enfin il arriva devant sa maison, — qui était très élevée, à la mode basque, avec de vieux balcons en bois sous d'étroites fenêtres, et dont les vitres jetaient dans la nuit du dehors une lueur de lampe. Près d'entrer, le bruit léger de sa marche s'atténua encore dans l'épaisseur des feuilles mortes: les feuilles de ces platanes taillés en voûte qui, suivant l'usage du pays, forment une sorte d'atrium[3] devant chaque demeure.

Elle reconnaissait de loin le pas de son fils, la sérieuse Franchita,[1] pâle et droite dans ses vêtements noirs, — celle qui jadis avait aimé et suivi l'étranger; puis, qui, sentant l'abandon prochain, était courageusement revenue au village pour habiter seule la maison délabrée de ses parents morts.

Pour accueillir et embrasser son fils, elle sourit de joie et de tendresse; mais, silencieux par nature, renfermés[2] tous deux, ils ne se disaient guère que ce qu'il était utile de se dire.

Lui, s'assit à sa place accoutumée, pour manger la soupe et le plat fumant qu'elle lui servit sans parler. La salle, soigneusement peinte à la chaux,[3] s'égayait à la lueur subite d'une flambée de branches, dans la cheminée haute et large, garnie d'un feston de calicot blanc. Dans des cadres, accrochés en bon ordre, il y avait les images de première communion[4] de Ramuntcho, et différentes figures de saints ou de saintes, avec des légendes basques; puis la Vierge du Pilar,[5] la Vierge des angoisses, et des chapelets, des rameaux bénits. Les ustensiles du ménage luisaient, bien alignés sur des planches scellées aux murailles; — chaque étagère toujours ornée d'un de ces volants[6] en papier rose, découpés et ajourés, qui se fabriquent en Espagne et où sont invariablement imprimées des séries de personnages dansant avec des castagnettes, ou bien des scènes de la vie des toréadors.[7] Dans cet intérieur blanc, devant cette cheminée joyeuse et claire, on éprouvait une impression de chez soi,[8] un tranquille bien-être, qu'augmentait encore la notion de la grande nuit mouillée d'alentour, du grand noir des vallées, des montagnes et des bois.

Franchita, comme chaque soir, regardait longuement son fils, le regardait embellir et croître, prendre de plus en plus un air de décision et de force, à mesure qu'une moustache brune se dessinait davantage au-dessus de ses lèvres fraîches.

Quand il eut soupé, mangé avec son appétit de jeune montagnard plusieurs tranches de pain et bu deux verres de cidre, il se leva, disant:

— Je m'en vais dormir, car nous avons du travail pour cette nuit.

— Ah! demanda la mère, et à quelle heure dois-tu te réveiller?

— A une heure, sitôt la lune couchée. On viendra siffler sous la fenêtre.

— Et qu'est-ce que c'est?

— Des ballots de soie et des ballots de velours.

— Et avec qui vas-tu?

— Les mêmes que d'habitude: Arrochkoa,[1] Florentino[2] et les frères Iragola.[3] C'est comme l'autre nuit, pour le compte d'Itchoua,[4] avec qui je viens de m'engager... Bonsoir, ma mère! ... Oh! nous ne serons pas tard dehors, et, sûr, je rentrerai avant l'heure de la messe...

Alors, Franchita pencha la tête sur l'épaule solide de son fils, avec une câlinerie presque enfantine, différente tout à coup de sa manière habituelle; et, la joue contre la sienne, elle resta longuement et tendrement appuyée, comme pour dire, dans un confiant abandon de volonté: « Cela me trouble encore un peu, ces entreprises de nuit; mais, réflexion faite,[5] ce que tu veux est toujours bien; je ne suis qu'une dépendance de toi, et toi, tu es tout...»

Quand Ramuntcho fut monté dans sa petite chambre, elle demeura songeuse plus longtemps que de coutume avant de reprendre son travail d'aiguille... Ainsi, cela devenait décidément son métier, ces courses nocturnes où l'on risque de recevoir les balles des carabiniers[1] d'Espagne!... D'abord il avait commencé par amusement, par bravade, comme font la plupart d'entre eux, et comme en ce moment débutait son ami Arrochkoa dans la même bande que lui; ensuite, peu à peu, il s'était fait un besoin de cette continuelle aventure des nuits noires; il désertait de plus en plus, pour ce métier rude, l'atelier en plein vent[2] du charpentier, où elle l'avait mis en apprentissage, à tailler des solives dans des troncs de chênes.

Et voilà donc ce qu'il serait dans la vie, son Ramuntcho!... Contrebandier et joueur de pelote,[3] — deux choses d'ailleurs qui vont bien ensemble et qui sont basques essentiellement.

Et maintenant l'image de Gracieuse se présentait tout naturellement à son esprit, comme chaque fois qu'elle songeait à l'avenir de Ramuntcho; celle-là, c'était la petite fiancée que, depuis tantôt dix ans, elle souhaitait pour lui. (Dans les campagnes encore en arrière des façons[4] actuelles, c'est l'usage de se marier tout jeune, souvent même de se connaître et de se choisir dès les premières années de la vie.) Une petite aux cheveux ébouriffés en nuage d'or, fille d'une amie d'enfance à elle, Franchita, d'une certaine Dolorès Detcharry, qui avait toujours été orgueilleuse à cause de sa fortune. Eh bien, mais, Gracieuse l'épouserait quand même,[5] son fils, tout contrebandier et pauvre qu'il allait être![6] Avec son instinct de mère un peu farouchement aimante, elle

devinait que cette petite était déjà prise[1] assez pour ne se déprendre[2] jamais ; elle avait vu cela dans ses yeux noirs de quinze ans, obstinés et graves sous le nimbe doré des cheveux... Gracieuse épousant Ramuntcho pour son charme seul, envers et contre[3] la volonté maternelle !... Ce qu'il y avait de rancuneux et de vindicatif dans l'âme de Franchita se réjouissait même tout à coup de ce plus grand triomphe sur la fierté de Dolorès...

Un bruit de pas maintenant dans le noir du dehors !... Quelqu'un marchant doucement en espadrilles sur l'épaisseur des feuilles de platane en jonchée[4] par terre... Puis, un coup de sifflet d'appel[5]...

Comment, déjà !... Déjà une heure du matin !...

Tout à fait résolue à présent, elle ouvrit la porte au chef contrebandier avec un sourire accueillant que celui-ci ne lui connaissait pas :

— Entrez, Itchoua, dit-elle, chauffez-vous... tandis que je vais moi-même réveiller le[6] fils.

Un homme grand et large, cet Itchoua, maigre avec une épaisse poitrine, entièrement rasé comme un prêtre, suivant la mode des Basques de vieille souche ; sous le béret qu'il n'ôtait jamais, une figure incolore, inexpressive, taillée comme à coups de serpe, et rappelant ces personnages imberbes, archaïquement dessinés sur les missels du xv[e] siècle. Au-dessous de ses joues creusées, la carrure des mâchoires, la saillie des muscles du cou donnaient la notion de son extrême force. Il avait le type basque accentué à l'excès ; des yeux trop rentrés sous l'arcade frontale ; des sourcils d'une rare longueur, dont les pointes, abaissées comme chez les madones pleureuses, rejoignaient presque les cheveux aux tempes. Entre trente ans ou cinquante ans, il était

impossible de lui assigner un âge. Il s'appelait José-Maria Gorostéguy;[1] mais, d'après la coutume, n'était connu dans le pays que sous ce surnom d'Itchoua (l'aveugle) donné jadis par plaisanterie, à cause de sa vue perçante qui plongeait dans la nuit comme celle des chats. D'ailleurs, chrétien pratiquant, marguillier de sa paroisse et chantre à voix tonnante. Fameux aussi pour sa résistance aux fatigues, capable de gravir les pentes pyrénéennes durant des heures au pas de course[2] avec de lourdes charges sur les reins.

Ramuntcho descendit bientôt, frottant ses paupières encore alourdies d'un jeune sommeil, et, à son aspect, le morne visage d'Itchoua fut illuminé d'un sourire. Continuel chercheur de garçons énergiques et forts pour les enrôler dans sa bande, sachant les y retenir, malgré des salaires minimes, par une sorte de point d'honneur spécial, il s'y connaissait en jarrets, en épaules, aussi bien qu'en caractères, et il faisait grand cas[3] de sa recrue nouvelle.

Franchita, avant de les laisser partir, appuya encore la tête un peu longuement contre le cou de son fils; puis, elle accompagna les deux hommes jusqu'au seuil de sa porte, ouverte sur le noir immense, — et récita pieusement le *Pater*[4] pour eux, tandis qu'ils s'éloignaient dans l'épaisse nuit, dans la pluie, dans le chaos des montagnes, vers la ténébreuse frontière...

II

QUELQUES heures plus tard, à la pointe incertaine de l'aube, à l'instant où s'éveillent les bergers et les

pêcheurs, ils s'en revenaient joyeusement, les contrebandiers, leur entreprise terminée.

Partis à pied, avec des précautions infinies de silence, par des ravins, par des bois, par de dangereux gués de rivière, ils s'en revenaient comme des gens n'ayant jamais rien eu à cacher à personne, en traversant la Bidassoa, au matin pur, dans une barque de Fontarabie[1] louée sous la barbe[2] des douaniers d'Espagne.

Tout l'amas de montagnes et de nuages, tout le sombre chaos de la précédente nuit s'était démêlé presque subitement, comme au coup d'une baguette magicienne. Les Pyrénées, rendues à leurs proportions réelles, n'étaient plus que de moyennes montagnes, aux replis baignés d'une ombre encore nocturne, mais aux crêtes nettement coupées dans un ciel qui déjà s'éclaircissait. L'air s'était fait tiède, suave, exquis à respirer, comme si tout à coup on eût changé de climat ou de saison, — et c'était le vent de sud qui commençait à souffler, le délicieux vent de sud spécial au pays basque, qui chasse devant lui le froid, les nuages et les brumes, qui avive les nuances de toutes choses, bleuit le ciel, prolonge à l'infini les horizons, donne, même en plein hiver, des illusions d'été.

Le batelier qui ramenait en France les contrebandiers poussait du fond avec sa perche longue, et la barque se traînait, à demi échouée. En ce moment, cette Bidassoa, par qui les deux pays sont séparés, semblait tarie, et son lit vide, d'une excessive largeur, avait l'étendue plate d'un petit désert.

Le jour allait décidément se lever, tranquille et un peu rose. On était au 1er du mois de novembre; sur la rive espagnole, là-bas, très loin, dans un couvent

de moines, une cloche de l'extrême matin[1] sonnait clair, annonçant la solennité religieuse de chaque automne. Et Ramuntcho, bien assis dans la barque, doucement bercé et reposé après les fatigues de la nuit, humait ce vent nouveau avec un bien-être de tous ses sens; avec une joie enfantine, il voyait s'assurer un temps radieux pour cette journée de Toussaint, qui allait lui apporter tout ce qu'il connaissait des fêtes de ce monde: la grand'messe chantée, la partie de pelote[2] devant le village assemblé, puis enfin la danse du soir avec Gracieuse, le fandango au clair de lune sur la place de l'église.[3]

Il perdait peu à peu conscience de sa vie physique, Ramuntcho, après sa nuit de veille; une sorte de torpeur, bienfaisante sous les souffles du matin vierge,[4] engourdissait son jeune corps, laissant son esprit en demi-rêve. Il connaissait bien d'ailleurs ces impressions et ces sensations-là, car les retours à pointe d'aube, en sécurité dans une barque où l'on s'endort, sont la suite habituelle des courses de contrebande.

Et tous les détails aussi de cet estuaire de la Bidassoa lui étaient familiers, tous ses aspects, qui changent suivant l'heure, suivant la marée monotone et régulière... Deux fois par jour le flot marin revient emplir ce lit plat; alors, entre la France et l'Espagne, on dirait un lac, une charmante petite mer où courent de minuscules vagues bleues, — et les barques flottent, les barques vont vite; les bateliers chantent leurs airs des vieux temps, qu'accompagnent le grincement et les heurts des avirons cadencés. Mais quand les eaux se sont retirées, comme en ce moment-ci, il ne reste plus entre les deux pays qu'une sorte de région basse,

incertaine et de changeante couleur, où marchent des hommes aux jambes nues, où des barques se traînent en rampant.

Ils étaient maintenant au milieu de cette région-là, Ramuntcho et sa bande, moitié sommeillant sous la lumière à peine naissante. Les couleurs des choses commençaient à s'indiquer, au sortir des grisailles[1] de la nuit. Ils glissaient, ils avançaient par à-coups légers,[2] tantôt parmi des velours jaunes qui étaient des sables, tantôt à travers des choses brunes, striées régulièrement et dangereuses aux marcheurs, qui étaient des vases. Et des milliers de petites flaques d'eau, laissées par le flot de la veille, reflétaient le jour naissant, brillaient sur l'étendue molle comme des écailles de nacre. Dans le petit désert jaune et brun, leur batelier suivait le cours d'un mince filet d'argent qui représentait la Bidassoa à l'étale de basse mer.[3] De temps à autre, quelque pêcheur croisait leur route, passait tout près d'eux en silence, sans chanter comme les jours où l'on rame, trop affairé à pousser du fond, debout dans sa barque et manœuvrant sa perche avec de beaux gestes plastiques.

En rêvant, ils approchaient de la rive française, les contrebandiers. Et là-bas, de l'autre côté de la zone étrange sur laquelle ils voyageaient comme en traîneau, cette silhouette de vieille ville qui les fuyait lentement, c'était Fontarabie; ces hautes terres qui montaient dans le ciel avec des physionomies si âpres, c'étaient les Pyrénées espagnoles. Tout cela était l'Espagne, la montagneuse Espagne, éternellement dressée là en face et sans cesse préoccupant leur esprit: pays qu'il faut attendre en silence par les nuits noires, par les nuits

sans lune, sous les pluies d'hiver; pays qui est le perpétuel but des courses dangereuses; pays qui, pour les hommes du village de Ramuntcho, semble toujours fermer l'horizon du sud-ouest, tout en changeant d'apparence suivant les nuages et les heures; pays qui s'éclaire le premier au pâle soleil des matins et masque ensuite, comme un sombre écran, le soleil rouge des soirs...

Onze heures maintenant, les cloches de France et d'Espagne sonnant à toute volée[1] et mêlant par-dessus la frontière leurs vibrations des religieuses fêtes.

Baigné, reposé et en toilette, Ramuntcho se rendait avec sa mère à la grand'messe de la Toussaint. Par le chemin jonché de feuilles rousses, ils descendaient tous deux vers leur paroisse, sous un chaud soleil qui donnait l'illusion de l'été.

Lui, vêtu d'une façon presque élégante et comme un garçon de la ville, sauf le traditionnel béret basque, qu'il portait de côté,[2] en visière sur ses yeux d'enfant. Elle, droite et fière, la tête haute, l'allure distinguée, dans une robe d'une forme très nouvelle; l'air d'une femme du monde, sans[3] la mantille de drap noir qui couvrait ses cheveux et ses épaules.

Ils se séparèrent, ainsi que l'étiquette le commande, en arrivant dans le préau de l'église, où des cyprès immenses sentaient[4] le midi et l'orient. D'ailleurs, elle ressemblait du dehors à une mosquée, leur paroisse, avec ses grands vieux murs farouches, percés tout en haut seulement de minuscules fenêtres, avec sa chaude couleur de vétusté, de poussière et de soleil.

Tandis que Franchita entrait par une des portes du

rez-de-chaussée, Ramuntcho prenait un vénérable escalier de pierre qui montait le long de la muraille extérieure et conduisait dans les hautes tribunes réservées aux hommes.

Le fond de l'église sombre était tout de vieux ors[1] étincelants, avec une profusion de colonnes torses, d'entablements compliqués, de statues aux contournements excessifs et aux draperies tourmentées[2] dans le goût de la Renaissance espagnole. Et cette magnificence du tabernacle contrastait avec la simplicité des murailles latérales, tout uniment peintes à la chaux blanche.[3] Mais un air de vieillesse extrême harmonisait ces choses, que l'on sentait habituées depuis des siècles à *durer* en face les unes des autres.

Il était de bonne heure encore, et on arrivait à peine pour cette grand'messe. Accoudé au rebord de sa tribune, Ramuntcho regardait en bas les femmes entrer, toutes comme de pareils fantômes noirs, la tête et le costume dissimulés sous le cachemire de deuil qu'il est d'usage de mettre pour aller aux églises. Silencieuses et recueillies, elles glissaient sur le funèbre pavage de dalles mortuaires où se lisaient encore, malgré l'effacement du temps, des inscriptions en langue euskarienne,[4] des noms de familles éteintes et des dates de siècles passés.

Gracieuse, dont l'entrée préoccupait surtout Ramuntcho, tardait à venir. Mais, pour distraire un moment son esprit, un *convoi* s'avança en lente théorie[5] noire; un *convoi,* c'est à dire les parents et les plus proches voisins d'un mort de la semaine, les hommes encore drapés dans la longue cape que l'on porte pour suivre les funérailles, les femmes

sous le manteau et le traditionnel capuchon de grand deuil.

En haut, dans les deux immenses tribunes qui se superposaient le long des côtés de la nef, les hommes venaient un à un prendre place, graves et le chapelet à la main: fermiers, laboureurs, bouviers, braconniers ou contrebandiers, tous recueillis et prêts à s'agenouiller quand sonnerait la clochette sacrée. Chacun d'eux, avant de s'asseoir, accrochait derrière lui à un clou de la muraille sa coiffure de laine, et peu à peu, sur le fond blanc de la chaux, s'alignaient des rangées d'innombrables bérets basques.

En bas, les petites filles de l'école entrèrent enfin, en bon ordre, escortées par les sœurs de Sainte-Marie-du-Rosaire. Et, parmi ces nonnes embéguinées de noir, Ramuntcho reconnut Gracieuse. Elle aussi avait la tête tout de noir enveloppée; ses cheveux blonds, qui ce soir s'ébourifferaient au vent du fandango, demeuraient cachés pour l'instant sous l'austère mantille des cérémonies. Gracieuse, depuis deux ans, n'était plus écolière, mais n'en restait pas moins l'amie intime des sœurs, ses maîtresses, toujours en leur compagnie pour des chants, pour des neuvaines, ou des arrangements de fleurs blanches autour des statues de la sainte Vierge...

Puis, les prêtres, dans leurs plus somptueux costumes, apparurent en avant des ors magnifiques du tabernacle, sur une estrade haute et théâtrale, et la messe commença, célébrée dans ce village perdu avec une pompe excessive, comme dans une grande ville. Il y avait des chœurs de petits garçons, chantés à pleine voix enfantine avec un entrain un peu sauvage. Puis,

des chœurs très doux de petites filles, qu'une sœur accompagnait à l'harmonium et que guidait la voix fraîche et claire de Gracieuse. Et de temps à autre, une clameur partait, comme un bruit d'orage, des tribunes d'en haut où les hommes se tenaient, un répons[1] formidable animait les vieilles voûtes, les vieilles boiseries sonores qui, durant des siècles, ont vibré des mêmes chants...

III

« *Ite missa est!* »[2] La grand'messe est terminée et l'antique église se vide. Dehors, dans le préau, parmi les tombes, les assistants se répandent. Et toute la joie d'un midi ensoleillé les accueille, au sortir de la nef sombre.

Le vent de sud, qui est le grand magicien du pays basque, souffle doucement. L'automne d'hier s'en est allé et on l'oublie. Des haleines tièdes passent dans l'air, vivifiantes, plus salubres que celles de mai, ayant l'odeur du foin et l'odeur des fleurs. Deux chanteuses des grands chemins[3] sont là, adossées au mur du cimetière, et entonnent, avec un tambourin et une guitare, une vieille séguidille[4] d'Espagne, apportant jusqu'ici les gaîtés chaudes et un peu arabes d'au delà les proches frontières.

Et au milieu de tout cet enivrement de novembre méridional, plus délicieux dans cette contrée que l'enivrement du printemps, Ramuntcho, descendu l'un des premiers, guette la sortie des sœurs pour se rapprocher de Gracieuse.

Les abeilles et les mouches bourdonnent comme en juin ; le pays est redevenu pour quelques heures, pour quelques journées, tant que ce vent soufflera, lumineux et chaud.

Gracieuse ne paraît pas encore, attardée sans doute avec les nonnes à quelque soin d'autel. Quant à Franchita, qui ne se mêle plus jamais aux fêtes du dimanche, elle s'éloigne pour reprendre le chemin de sa maison, toujours silencieuse et hautaine, après un sourire d'adieu à son fils, qu'elle ne reverra plus que ce soir, une fois les danses finies.

Cependant un groupe de jeunes hommes, parmi lesquels le vicaire qui vient à peine de dépouiller ses ornements d'or, s'est formé au seuil de l'église, dans le soleil, et paraît combiner de graves projets. — Ils sont, ceux-là, les beaux joueurs de la contrée, la fine fleur[1] des lestes et des forts ; c'est pour la partie de « pelote » de l'après-midi qu'ils se concertent tous, et ils font signe à Ramuntcho pensif, qui vient se mêler à eux. Quelques vieillards s'approchent aussi et les entourent, bérets enfoncés sur des cheveux blancs et des faces rasées de moines : les champions du temps passé, encore fiers de leurs succès d'antan, et sûrs de voir leurs avis respectés, quand il s'agit de ce jeu national, auquel les hommes d'ici se rendent avec orgueil, comme au champ d'honneur. — Après discussion courtoise, la partie est arrangée, et les six champions choisis, divisés en deux camps,[2] seront le Vicaire, Ramuntcho et Arrochkoa, le frère de Gracieuse, contre trois fameux des communes voisines : Joachim, de Mendiazpi ; Florentino, d'Espelette, et Irrubeta, d'Hasparren... Ce sera pour après les vêpres.

Enfin, voici la sortie des sœurs, tant attendue par Ramuntcho ; avec elles s'avancent Gracieuse et sa mère Dolorès, qui est encore en grand deuil de veuve, la figure invisible sous un béguin noir, fermé d'un voile de crêpe.

Que peut-elle avoir, cette[1] Dolorès, à comploter avec la Bonne-Mère ?[2] — Ramuntcho les sachant ennemies, ces deux femmes, s'étonne et s'inquiète aujourd'hui de les voir marcher côte à côte. A présent, voici même qu'elles s'arrêtent pour causer à l'écart, tant ce qu'elles disent est sans doute important et secret ; leurs pareils béguins noirs, débordants comme des capotes de voiture,[3] se rapprochent jusqu'à se toucher, et elles se parlent à couvert[4] là-dessous ; chuchotement de fantômes, dirait-on, à l'abri d'une espèce de petite voûte noire... Et Ramuntcho a le sentiment de quelque chose d'hostile qui commencerait à se tramer là contre lui entre ces deux béguins méchants...

Quand le colloque est fini, il s'avance, touche son béret pour un salut, gauche et timide tout à coup devant cette Dolorès, dont il devine le dur regard sous le voile. Cette femme est la seule personne au monde qui ait le pouvoir de le glacer.

Aujourd'hui cependant, à sa grande surprise, elle est plus accueillante que de coutume et dit d'une voix presque aimable : « Bonjour, mon garçon ! » Alors il passe près de Gracieuse, pour lui demander avec une anxiété brusque :

— Ce soir, à huit heures, dis, on se trouvera sur la place,[5] pour danser ?

Depuis quelque temps, chaque dimanche nouveau ramenait pour lui cette même frayeur, d'être privé

de danser le soir avec elle. Or, dans la semaine, il ne la voyait presque plus jamais. A présent qu'il se faisait homme, c'était pour lui la seule occasion de la voir un peu longuement, ce bal sur l'herbe de la place, au clair des étoiles ou de la lune.

Ils avaient commencé de s'aimer depuis tantôt cinq années, Ramuntcho et Gracieuse, étant encore tout enfants.

Ils n'avaient d'ailleurs jamais songé à se dire cela entre eux, tant ils le savaient bien; jamais ils n'avaient parlé ensemble de l'avenir, qui, cependant, ne leur apparaissait pas possible l'un sans l'autre. Et l'isolement de ce village de montagne où ils vivaient, peut-être aussi l'hostilité de Dolorès à leurs naïfs projets inexprimés, les rapprochaient plus encore...

— Ce soir à huit heures, dis, on se trouvera sur la place pour danser?

— Oui..., — répond la petite fille très blonde, levant sur son ami des yeux de tristesse un peu effarée en même temps que de tendresse ardente.

— Mais sûr? demande à nouveau Ramuntcho, inquiet de ces yeux-là.

— Oui, sûr!

Alors, il est tranquillisé encore pour cette fois, sachant que, si Gracieuse a dit et voulu quelque chose, on y peut compter. Et tout de suite, le temps lui paraît plus beau, le dimanche plus amusant, la vie plus charmante...

Le dîner maintenant appelle les Basques dans les maisons ou les auberges, et, sous l'éclat un peu morne du soleil de midi, le village semble bientôt désert.

Ramuntcho, lui, se rend à la cidrerie[1] que les contre-

bandiers et les joueurs de pelote fréquentent; là, il s'attable, le béret toujours en visière sur le front, avec tous ses amis retrouvés: Arrochkoa, Florentino, deux ou trois autres de la montagne, et le sombre Itchoua, leur chef à tous.

On leur prépare un repas de fête, avec des poissons de la Nivelle,[1] du jambon et des lapins. Sur le devant[2] de la salle vaste et délabrée, près des fenêtres, les tables, les bancs de chêne sur lesquels ils sont assis; au fond, dans la pénombre, les tonneaux énormes, remplis de cidre nouveau.

Dans cette bande de Ramuntcho, qui est là au complet[3] sous l'œil perçant de son chef, règne une émulation d'audace et un réciproque dévouement de frères; durant les courses nocturnes surtout, c'est à la vie à la mort entre eux tous.[4]

Accoudés lourdement, engourdis dans le bien-être de s'asseoir après les fatigues de la nuit et concentrés dans l'attente d'assouvir leur faim robuste, ils restent silencieux d'abord, relevant à peine la tête pour regarder, à travers les vitres, les filles qui passent. Deux sont très jeunes, presque des enfants comme Raymond: Arrochkoa et Florentino. Les autres ont, comme Itchoua, de ces visages durcis, de ces yeux embusqués sous l'arcade frontale qui n'indiquent plus aucun âge; leur aspect cependant décèle bien tout un passé de fatigues, dans l'obstination irraisonnée[5] de faire ce métier de contrebande qui aux moins habiles rapporte à peine du pain.

Puis, réveillés peu à peu par les mets fumants, par le cidre doux, voici qu'ils causent; bientôt leurs mots s'entre-croisent légers, rapides et sonores, avec un

roulement excessif des *r*. Ce sont des histoires de nuit et de frontière, qu'ils se disent, des ruses nouvellement inventées et d'étonnantes mystifications de[1] carabiniers espagnols. Itchoua, lui, le chef, écoute plutôt qu'il ne parle; on n'entend que de loin en loin vibrer sa voix profonde de chantre d'église. Arrochkoa, le plus élégant de tous, détonne un peu[2] à côté des camarades de la montagne (à l'état civil,[3] il s'appelait Jean Detcharry, mais n'était connu que sous ce surnom porté de père en fils par les aînés de sa famille, depuis ses ancêtres lointains). Contrebandier par fantaisie, celui-là, sans nécessité aucune, et possédant de bonnes terres au soleil; le visage frais et joli, la moustache blonde retroussée à la mode des chats, l'œil félin aussi, l'œil caressant et fuyant; attiré par tout ce qui réussit, tout ce qui amuse, tout ce qui brille; aimant Ramuntcho pour ses triomphes au jeu de paume,[4] et très disposé à lui donner la main de sa sœur Gracieuse, ne fût-ce que pour faire opposition à sa mère Dolorès. Et Florentino, l'autre grand ami de Raymond, est, au contraire, le plus humble de la bande; un athlétique garçon roux, au front large et bas, aux bons yeux de résignation douce comme ceux des bêtes de labour; sans père ni mère, ne possédant au monde qu'un costume râpé et trois chemises de coton rose; d'ailleurs, uniquement amoureux d'une petite orpheline de quinze ans, aussi pauvre que lui et aussi primitive.

Voici enfin Itchoua qui daigne parler à son tour. Il conte, sur un ton de mystère et de confidence, certaine histoire qui se passa au temps de sa jeunesse, par une nuit noire, sur le territoire espagnol, dans les gorges d'Andarlaza. Appréhendé au corps[5] par deux

carabiniers, au détour d'un sentier d'ombre, il s'était dégagé en tirant son couteau pour le plonger au hasard dans une poitrine: une demi-seconde, la résistance de la chair, puis, crac![1] la lame brusquement entrée, un jet de sang tout chaud sur sa main, l'homme tombé, et lui, en fuite dans les rochers obscurs...

Et la voix qui prononce ces choses avec une implacable tranquillité est bien celle-là même qui, depuis des années, chante pieusement chaque dimanche la liturgie dans la vieille église sonore, — tellement qu'elle semble en retenir un caractère religieux et presque sacré! ...

— Dame![2] quand on est pris, n'est-ce pas?... — ajoute le conteur, en les scrutant tous de ses yeux redevenus perçants, — quand on est pris, n'est-ce pas?... Qu'est-ce que c'est que la vie d'un homme dans ces cas-là? Vous n'hésiteriez pas non plus, je pense bien, vous autres, si vous étiez pris?...

— Bien sûr, répond Arrochkoa sur un ton d'enfantine bravade, bien sûr! dans ces cas-là, pour la vie d'un *carabinero*,[3] hésiter! ... Ah! par exemple![4]...

Le débonnaire Florentino, lui, détourne ses yeux désapprobateurs: il hésiterait, lui; il ne tuerait pas, cela se devine à son expression même.

— N'est-ce pas? répète encore Itchoua, en dévisageant cette fois Ramuntcho d'une façon particulière; n'est-ce pas, dans ces cas-là, tu n'hésiterais pas, toi non plus, hein?

— Bien sûr, répond Ramuntcho avec soumission, oh! non, bien sûr...

Mais son regard, comme celui de Florentino, s'est détourné. Une terreur lui vient de cet homme, de cette impérieuse et froide influence déjà si complètement

subie; tout un côté doux et affiné de sa nature, s'éveille, s'inquiète et se révolte.

D'ailleurs, un silence a suivi l'histoire, et Itchoua, mécontent de ses effets,[1] propose de chanter pour changer le cours des idées.

Le bien-être tout matériel des fins de repas, le cidre qu'on a bu, les cigarettes qu'on allume et les chansons qui commencent, ramènent vite la joie confiante dans ces têtes d'enfants. Et puis, il y a parmi la bande les deux frères, Iragola, Marcos et Joachim, jeunes hommes de la montagne au-dessus de Mondiazpi, qui sont des improvisateurs renommés dans le pays d'alentour, et c'est plaisir de les entendre, sur n'importe quel sujet, composer et chanter de si jolis vers.

Trois heures. C'est l'heure où finissent les vêpres chantées, dernier office du jour; l'heure où sortent de l'église, dans un recueillement grave comme celui du matin, toutes les mantilles de drap noir cachant les jolis cheveux des filles, tous les bérets de laine pareillement abaissés sur les figures rasées des hommes, sur leurs yeux vifs ou sombres, plongés encore dans le songe des vieux temps.

Cest l'heure où vont commencer les jeux, les danses, la pelote et le fandango. Tout cela traditionnel et immuable.

Sur la place du jeu de paume, on commence à arriver de partout, du village même et des hameaux voisins, des maisonnettes de bergers ou de contrebandiers qui perchent là-haut, sur les âpres montagnes. Des centaines de bérets basques, tous semblables, sont à présent réunis, prêts à juger des coups en connaisseurs, à applaudir ou à murmurer; ils discutent les

chances, commentent la force des joueurs et arrangent entre eux de gros paris d'argent. Et des jeunes filles, des jeunes femmes s'assemblent aussi, n'ayant rien de nos paysannes des autres provinces de France, élégantes, affinées, la taille gracieuse et bien prise[1] dans des costumes de formes nouvelles; quelques-unes portant encore sur le chignon le foulard de soie, roulé et arrangé comme une petite calotte; les autres, tête nue, les cheveux disposés de la manière la plus moderne; d'ailleurs, jolies pour la plupart, avec d'admirables yeux et de très longs sourcils... Cette place, toujours solennelle et en temps ordinaire un peu triste, s'emplit aujourd'hui dimanche d'une foule vive et gaie.

Le moindre hameau, en pays basque, a sa place pour le jeu de paume, grande, soigneusement tenue, en général près de l'église, sous des chênes.

Mais ici, c'est un peu le centre, et comme le conservatoire des joueurs français, de ceux qui deviennent célèbres, tant aux Pyrénées qu'aux Amériques,[2] et que, dans les grandes parties internationales, on oppose aux champions d'Espagne. Aussi la place est-elle particulièrement belle et pompeuse, surprenante en un village si perdu. Elle est dallée de larges pierres, entre lesquelles des herbes poussent, accusant sa vétusté et lui donnant un air d'abandon. Des deux côtés s'étendent, pour les spectateurs, de longs gradins, — qui sont en granit rougeâtre de la montagne voisine et, en ce moment, tout fleuris de scabieuses[3] d'automne. — Et au fond, le vieux mur monumental se dresse, contre lequel les pelotes viendront frapper; il a un fronton arrondi, qui semble une silhouette de dôme.

Tandis que les gradins s'emplissent toujours, elle

reste vide encore, la place dallée que verdissent les herbes, et qui a vu, depuis les vieux temps, sauter et courir les lestes et les vigoureux de la contrée. Le beau soleil d'automne, à son déclin, l'échauffe et l'éclaire. Çà et là quelques grands chênes s'effeuillent au-dessus des spectateurs assis. On voit là-bas la haute église et les cyprès, tout le recoin sacré, d'où les saints et les morts semblent de loin regarder, protéger les joueurs, s'intéresser à ce jeu qui passionne encore toute une race et la caractérise.

Enfin ils entrent dans l'arène, les *pelotaris,*[1] les six champions parmi lesquels il en est un en soutane, le vicaire de la paroisse. Avec eux, quelques autres personnages : le crieur qui, dans un instant, va chanter les coups ;[2] les cinq juges, choisis parmi des connaisseurs de villages différents, pour intervenir dans les cas de litige, et quelques autres portant des espadrilles et des pelotes de rechange. A leur poignet droit, les joueurs attachent avec des lanières une étrange chose d'osier qui semble un grand ongle courbe leur allongeant de moitié l'avant-bras : c'est avec ce gant qu'il va falloir saisir, lancer et relancer la pelote, — une petite balle de corde serrée et recouverte en peau de mouton, qui est dure comme une boule de bois.

Maintenant ils essaient leurs balles, choisissent les meilleures, dégourdissent, par de premiers coups qui ne comptent pas, leurs bras d'athlètes.[3] Puis, ils enlèvent leur veste, pour aller chacun la confier à quelque spectateur de prédilection ; Ramuntcho, lui, porte la sienne à Gracieuse, assise au premier rang, sur le gradin d'en bas. Et, sauf le prêtre qui jouera entravé dans sa robe noire, les voilà tous en tenue

de combat, le torse libre dans une chemise de cotonnade rose ou bien moulé sous un léger maillot de fil.[1]

Les assistants les connaissent bien, ces joueurs; dans un moment, ils s'exciteront pour ou contre eux et vont frénétiquement les interpeller, comme on fait aux toréadors.

En cet instant, le village s'anime tout entier de l'esprit des temps anciens; dans son attente du plaisir, dans sa vie, dans son ardeur, il est très basque et très vieux, — sous la grande ombre de la Gizune, la montagne surplombante, qui y jette déjà un charme de crépuscule. Et la partie commence, au mélancolique soir. La balle, lancée à tour de bras,[2] se met à voler, frappe le mur à grands coups secs, puis rebondit et traverse l'air avec la vitesse d'un boulet.

Ce mur du fond, arrondi comme un feston de dôme sur le ciel, s'est peu à peu couronné de têtes d'enfants, — petits Basques, petits bérets, joueurs de paume de l'avenir, qui tout à l'heure vont se précipiter, comme un vol d'oiseaux, pour ramasser la balle, chaque fois que, trop haut lancée, elle dépassera la place et filera là-bas dans les champs.

La partie graduellement s'échauffe, à mesure que les bras et les jarrets se délient,[3] dans une ivresse de mouvement et de vitesse. Déjà on acclame Ramuntcho. Et le vicaire aussi sera l'un des beaux joueurs de la journée, étrange à voir avec ses sauts de félin et ses gestes athlétiques, emprisonnés dans sa robe de prêtre.

Ainsi est la règle du jeu: quand un champion de l'un des camps[4] laisse tomber la balle, c'est un point de gagné pour le camp adverse, — et l'on joue d'ordinaire en soixante. — Après chaque coup, le crieur

attitré chante à pleine voix, en sa langue millénaire: « Le *but*[1] a tant, le *refil* a tant, messieurs! » Et sa longue clameur se traîne au-dessus du bruit de la foule qui approuve ou murmure.

Ramuntcho joue comme, de sa vie, il n'avait encore jamais joué; il est à l'un de ces instants où l'on croit se sentir retrempé de force, léger, ne pesant plus rien, et où c'est une pure joie de se mouvoir, de détendre ses bras, de bondir. Mais Arrochkoa faiblit, le vicaire deux ou trois fois s'entrave dans sa soutane noire, et le camp adverse, d'abord distancé, peu à peu se rattrape; alors, en présence de cette partie disputée si vaillamment, les clameurs redoublent et des bérets s'envolent, jetés en l'air par des mains enthousiastes.

Maintenant les points sont égaux de part et d'autre; le crieur annonce trente pour chacun des camps rivaux et il chante ce vieux refrain qui est de tradition immémoriale en pareil cas: « Les paris en avant![2] Payez à boire aux juges et aux joueurs! » — C'est le signal d'un instant de repos, pendant qu'on apportera du vin dans l'arène, aux frais de la commune. Les joueurs s'asseyent, et Ramuntcho va prendre place à côté de Gracieuse, qui jette sur ses épaules trempées de sueur la veste dont elle était gardienne. Ensuite, il demande à sa petite amie de vouloir bien desserrer les lanières qui tiennent le gant de bois, d'osier et de cuir à son bras rougi. Et il se repose dans la fierté de son succès, ne rencontrant que des sourires d'accueil sur les visages des filles qu'il regarde.

La partie à présent se continue. D'instant en instant, clac! toujours le coup de fouet[3] des pelotes, leur bruit sec contre le gant qui les lance ou contre le mur

qui les reçoit, leur même bruit donnant la notion de toute la force déployée... Clac! elle fouettera jusqu'à l'heure du crépuscule, la pelote, animée furieusement par des bras puissants et jeunes. Parfois les joueurs, d'un heurt terrible, l'arrêtent au vol, d'un heurt à briser d'autres muscles que les leurs. Le plus souvent, sûrs d'eux-mêmes, ils la laissent tranquillement toucher terre, presque mourir: on dirait qu'ils ne l'attraperont jamais: et clac! elle repart cependant, prise juste à point, grâce à une merveilleuse précision de coup d'œil, et s'en va refrapper le mur, toujours avec sa vitesse de boulet... Quand elle s'égare sur les gradins, sur l'amas des bérets de laine et des jolis chignons noués d'un foulard de soie, toutes les têtes alors, tous les corps s'abaissent comme fauchés par le vent de son passage: c'est qu'il ne faut pas la toucher, l'entraver, tant qu'elle est vivante et peut encore être prise; puis, lorsqu'elle est vraiment perdue, morte, quelqu'un des assistants se fait honneur de la ramasser et de la relancer aux joueurs, d'un coup habile qui la remette à portée de leurs mains.

Le soir tombe, tombe, les dernières couleurs d'or s'épandent avec une mélancolie sereine sur les plus hautes cimes du pays basque. Dans l'église désertée, les profonds silences doivent s'établir, et les images séculaires se regarder seules à travers l'envahissement de la nuit... Oh! la tristesse des fins de fête, dans les villages très isolés, dès que le soleil s'en va!...

Cependant Ramuntcho de plus en plus est le grand triomphateur. Et les applaudissements, les cris, doublent encore sa hardiesse heureuse; chaque fois qu'il fait un point, les hommes, debout maintenant sur

les vieux granits étagés du pourtour, l'acclament avec une méridionale fureur...

Le dernier coup, le soixantième point... Il est pour Ramuntcho et voici la partie gagnée!

Alors, c'est un subit écroulement dans l'arène de tous les bérets qui garnissaient l'amphithéâtre de pierre; ils se pressent autour des joueurs, qui viennent de s'immobiliser tout à coup dans des attitudes lassées. Et Ramuntcho desserre les courroies de son gant au milieu d'une foule d'expansifs admirateurs; de tous côtés, de braves et rudes mains s'avancent afin de serrer la sienne, ou de frapper amicalement sur son épaule.

— As-tu parlé à Gracieuse pour danser ce soir? lui demande Arrochkoa, qui, à cet instant, ferait pour lui tout au monde.

— Oui, à la sortie de la messe, je lui ai parlé... Elle m'a promis.

— Ah! à la bonne heure! C'est que j'avais crainte que la mère... Oh! mais, j'aurais arrangé ça, moi, dans tous les cas, tu peux me croire.

Maintenant, avec les autres *pelotaris,* il se rend à l'auberge voisine, dans une chambre où sont déposés leurs vêtements de rechange à tous et où des amis soigneux les accompagnent pour essuyer leurs torses trempés de sueur.

Et, l'instant d'après, sa toilette faite, élégant dans une chemise toute blanche, le béret de côté et crânement[1] mis, il sort sur le seuil de la porte, sous les platanes taillés en berceau, pour jouir encore de son succès, voir encore passer des gens, continuer de recueillir des compliments et des sourires.

IV

HUIT heures du soir. Ils ont dîné à la cidrerie, tous les joueurs, sauf le vicaire, sous le patronage d'Itchoua; ils ont flâné longuement ensuite, alanguis dans la fumée des cigarettes de contrebande — tandis que dehors, dans la rue, les filles, par petits groupes se donnant le bras, venaient regarder aux fenêtres, s'amuser à suivre, sur les vitres enfumées, les ombres rondes de toutes ces têtes d'hommes coiffés de bérets pareils...

Maintenant, sur la place, l'orchestre de cuivre[1] joue les premières mesures du fandango, et les jeunes garçons, les jeunes filles, tous ceux du village et quelques-uns aussi de la montagne qui sont restés pour danser, accourent par bandes impatientes. Il y en a qui dansent déjà dans le chemin, pour ne rien perdre, qui arrivent en dansant.

Et bientôt le fandango tourne, tourne, au clair de la lune nouvelle dont les cornes semblent poser là-haut, sveltes et légères, sur la montagne énorme et lourde. Dans les couples qui dansent, sans se tenir, on ne se sépare jamais; l'un devant l'autre toujours et à distance égale, le garçon et la fille évoluent, avec une grâce rythmée, comme liés ensemble par quelque invisible aimant.

En face l'un de l'autre, Ramuntcho et Gracieuse ne se disaient d'abord rien, tout entiers à l'enfantine joie de se mouvoir vite et en cadence, au son d'une musique.

Mais il y eut aussi, au cours de la soirée, des valses

et des quadrilles, et même des promenades bras dessus bras dessous, permettant aux amoureux de causer.

— Alors, mon Ramuntcho, dit Gracieuse, c'est de ça que tu penses faire ton avenir, n'est-ce pas? du jeu de paume?

Ils se promenaient maintenant au bras l'un de l'autre, sous les platanes effeuillés, dans la nuit de novembre, tiède comme une nuit de mai, un peu à l'écart, pendant un intervalle de silence où les musiciens se reposaient.

— Dame, oui! répondit Raymond; chez nous, c'est un métier comme un autre, où l'on gagne bien sa vie, tant que la force est là... Et on peut aller de temps en temps faire une tournée aux Amériques, tu sais, comme Irun et Gorostéguy, rapporter des[1] vingt, des trente mille francs pour une saison, gagnés honnêtement sur les places de Buenos-Ayres.

— Oh! les Amériques! — s'écria Gracieuse, dans un élan étourdi et joyeux, — les Amériques, quel bonheur! Ç'avait toujours été mon envie, à moi! Traverser la grande mer, pour voir ces pays de là-bas! ... Et nous irions à la recherche de ton oncle Ignacio,[2] puis chez mes cousins Bidegaina, qui tiennent une ferme au bord de l'Uruguay, dans les prairies...

Elle s'arrêta de parler, la petite fille jamais sortie de ce village que les montagnes enferment et surplombent; elle s'arrêta pour rêver à ces pays si lointains, qui hantaient sa jeune tête parce qu'elle avait eu, comme la plupart des Basques, des ancêtres migrateurs, — de ces gens que l'on appelle ici Américains ou Indiens, qui passent leur vie aventureuse de l'autre côté de l'Océan et ne reviennent au cher village que très tard, pour y mourir. Et, tandis qu'elle rêvait, le

nez en l'air, les yeux en haut dans le noir des nuées et des cimes emprisonnantes, Ramuntcho sentaît son cœur battre plus fort, dans l'intense joie de ce qu'elle venait de si spontanément dire. Et, la tête penchée vers elle, la voix infiniment douce et enfantine, il lui demanda, comme un peu pour plaisanter:

— *Nous irions?* C'est bien comme ça que tu as parlé: *nous irions,* toi avec moi? Ça signifie donc que tu serais consentante, un peu plus tard, quand nous serons d'âge, à nous marier tous deux?

Il perçut, à travers l'obscurité, le gentil éclair noir des yeux de Gracieuse qui se levaient vers lui avec une expression d'étonnement et de reproche:

— Alors...tu ne le savais pas?

— Je voulais te le faire dire, tu vois bien... C'est que tu ne me l'avais jamais dit, sais-tu...

Il serra contre lui le bras de sa petite fiancée, et leur marche devint plus lente. C'est vrai, qu'ils ne s'étaient jamais dit cela, non pas seulement parce qu'il leur semblait que ça allait de soi,[1] mais surtout parce qu'ils se sentaient arrêtés au moment de parler par une terreur quand même,[2] — la terreur de s'être trompés et que ce ne fût pas vrai... Et maintenant ils savaient, ils étaient sûrs. Alors ils prenaient conscience qu'ils venaient de franchir à deux le seuil grave et solennel de la vie.

— Mais, est-ce que tu crois qu'elle voudra, ta mère? reprit Ramuntcho timidement, après le long silence délicieux...

— Ah! voilà...répondit la petite fiancée, avec un soupir d'inquiétude... Arrochkoa, mon frère, sera pour nous, c'est bien probable. Mais maman?...

Maman voudra-t-elle? ... Et puis, ce ne serait pas pour bientôt, dans tous les cas... Tu as ton service à faire à l'armée.

— Non, si tu le veux! Non, je peux ne pas le faire, mon service! Je suis Guipuzcoan,[1] moi; alors, on ne me prendra pour la conscription que si je le demande... Donc ce sera comme tu l'entendras; comme tu voudras, je ferai...

— Ça, mon Ramuntcho, j'aimerais mieux plus longtemps t'attendre et que tu te fasses naturaliser, et que tu sois soldat comme les autres. C'est mon idée à moi, puisque tu veux que je te la dise! ...

— Vrai, c'est ton idée? ... Eh bien, tant mieux, car c'est la mienne aussi. Oh! mon Dieu, Français ou Espagnol, moi, ça m'est égal. A ta volonté, tu m'entends! J'aime autant l'un que l'autre: je suis Basque[2] comme toi, comme nous sommes tous; le reste, je m'en fiche![3] Mais, pour ce qui est d'être soldat quelque part, de ce côté-ci de la frontière ou de l'autre, oui, je préfère ça: d'abord on a l'air d'un lâche quand on s'esquive; et puis, c'est une chose qui me plaira, pour te dire franchement. Ça et voir du pays, c'est mon affaire[4] tout à fait!

— Eh bien, mon Ramuntcho, puisque ça t'est égal, alors, fais-le en France, ton service, pour que je sois plus contente. .

— Entendu, Gatchutcha![5]... Tu me verras en pantalon rouge, hein? Je reviendrai au pays comme Bidegarray, comme Joachim, te rendre visite en soldat. Et, sitôt mes trois années finies, alors, notre mariage, dis, si ta maman nous permet!

Après un silence encore, Gracieuse reprit,

d'une voix plus basse, et solennellement cette fois :

— Écoute-moi bien, mon Ramuntcho... Je suis comme toi, tu penses : j'ai peur d'elle... de ma mère... Mais, écoute-moi bien... si elle nous refusait, je ne lui obéirais pas...

Puis, le silence de nouveau revint entre eux, maintenant qu'ils s'étaient promis, l'incomparable silence des joies jeunes, des joies neuves et encore inéprouvées, qui ont besoin de se taire, de se recueillir pour se comprendre mieux dans toute leur profondeur.

Mais le bruit des cuivres tout à coup s'éleva de nouveau, en une sorte de valse lente un peu bizarrement rythmée. Et les deux petits fiancés, très enfants, à l'appel du fandango, sans s'être consultés et comme s'il s'agissait d'une chose obligée qui ne se discute pas, prirent leur course pour n'en rien manquer, vers le lieu où les couples dansaient. Vite, vite en place l'un devant l'autre, ils se remirent à se balancer en mesure, toujours sans se parler, avec leurs mêmes jolis gestes de bras. De temps à autre, sans perdre le pas ni la distance, ils filaient tous deux, en ligne droite comme des flèches, dans une direction quelconque. Mais ce n'était qu'une variante habituelle de cette danse-là ; — et, toujours en mesure, vivement, comme des gens qui glissent, ils revenaient à leur point de départ.

Et, jusqu'au couvre-feu sonné à l'église, ce petit bal sous les branches d'automne, ces petites lanternes, cette petite fête dans ce recoin fermé du monde, jetèrent un peu de lumière et de bruit joyeux au milieu

de la vaste nuit, que faisaient plus sourde et plus noire les montagnes dressées partout comme des géants d'ombre.

Il s'agit d'une grande partie de paume pour dimanche prochain, au bourg d'Hasparitz.

Arrochkoa et Ramuntcho, compagnons de continuelles courses à travers le pays d'alentour, cheminent le jour entier, dans la petite voiture des Detcharry, pour organiser cette partie-là, qui représente à leurs yeux un événement considérable.

Et ils ont traversé plusieurs villages basques, groupés tous autour de ces deux choses qui en sont le cœur et qui en symbolisent la vie: l'église et le jeu de paume. Çà et là, ils ont frappé à des portes de maisons isolées, maisons hautes et grandes, soigneusement blanchies à la chaux, avec des auvents verts, et des balcons de bois où sèchent au dernier soleil des chapelets[1] de piments rouges. Longuement ils ont parlementé, en leur langage si fermé aux étrangers de France, avec les joueurs fameux, les champions attitrés, — ceux dont on a vu les noms bizarres sur tous les journaux du sud-ouest, sur toutes les affiches de Biarritz ou de Saint-Jean-de-Luz,[2] et qui, dans la vie ordinaire, sont de braves aubergistes de campagne, des forgerons, des contrebandiers, la veste jetée à l'épaule et les manches de chemise retroussées sur des bras de bronze.

Maintenant que tout est réglé et les paroles fermes échangées,[3] il est trop tard pour rentrer cette nuit chez eux à Etchézar; alors, suivant leurs habitudes d'er-

rants, ils choisissent pour y dormir un village à leur guise, Zitzarry,[1] par exemple, qu'ils ont déjà beaucoup fréquenté pour leurs affaires de contrebande. A la tombée du jour donc, ils tournent bride[2] vers ce lieu, qui est proche et confine à l'Espagne.

Zitzarry, un village de contrebandiers, un village perdu qui frôle la frontière. Une auberge délabrée et de mauvais aspect, où, suivant la coutume, les logis pour les hommes se trouvent directement au-dessus des étables, des écuries noires. Ils sont là des voyageurs très connus, Arrochkoa et Ramuntcho, et, tandis qu'on allume le feu pour eux, ils s'asseyent près d'une antique fenêtre à meneau,[3] qui a vue sur la place du jeu de paume et l'église; ils regardent finir la tranquille petite vie de la journée dans ce lieu si séparé du monde.

Puis, l'angélus[4] sonne — et c'est, dans tout le village, un tranquille recueillement de prière...

Alors Ramuntcho, silencieux, s'inquiète de sa destinée. Et son cœur aussi se serre,[5] de ce qu'il est seul et sans appui au monde, de ce que Gracieuse est d'une condition différente de la sienne et ne lui sera peut-être jamais donnée.

Mais voici qu'Arrochkoa, très fraternel cette fois, dans un de ses bons moments, lui frappe sur l'épaule comme s'il avait compris sa rêverie et lui dit d'un ton de gaîté légère:

— Eh bien! il paraît que vous avez causé ensemble, hier au soir, la[6] sœur et toi, — c'est elle qui me l'a appris, — et que vous êtes joliment d'accord tous deux![7]...

Ramuntcho lève vers lui un long regard d'interrogation anxieuse et grave, qui contraste avec ce début de leur causerie:

— Et qu'est-ce que tu penses, toi, demande-t-il, de ce que nous avons dit tous deux ?

— Oh ! moi, mon ami, répond Arrochkoa devenu plus sérieux lui aussi, moi, parole d'honneur, ça me va très bien ![1]... Même, comme je prévois que ce sera dur avec la mère, si vous avez besoin d'un coup de main,[2] je suis prêt à vous le donner, voilà ![3]...

Et la tristesse de Raymond est dissipée comme un peu de poussière sur laquelle on a soufflé. Il trouve le souper délicieux, l'auberge gaie. Il se sent bien plus le fiancé de Gracieuse, à présent que quelqu'un est dans la confidence, et quelqu'un de la famille qui ne le repousse pas. Il avait cru pressentir qu'Arrochkoa ne lui serait pas hostile, mais ce concours si nettement offert dépasse de beaucoup ses espoirs. — Pauvre petit abandonné, si conscient de l'humilité de sa situation, que l'appui d'un autre enfant, un peu mieux établi dans la vie, suffit à lui rendre courage et confiance ! ..

VI

A L'AUBE incertaine et un peu glacée, il s'éveilla dans sa chambrette d'auberge, avec une impression persistante de sa joie d'hier. Dehors, on entendait des sonnailles de troupeaux partant pour les pâturages, des vaches qui beuglaient au jour levant, des cloches d'églises, — et déjà, contre le mur de la grande place, les coups secs de la pelote basque : tous les bruits d'un village pyrénéen qui recommence sa vie coutumière pour un jour nouveau. Et cela semblait à Raymond une aubade de fête.

De bonne heure ils remontèrent, Arrochkoa et lui, dans leur petite voiture, et, enfonçant leurs bérets pour le vent de la course, partirent au galop de leur cheval, sur les routes un peu saupoudrées de gelée blanche.

A Etchézar, quand ils arrivèrent pour midi, on aurait cru l'été, — tant le soleil était beau.

Dans le jardinet devant sa maison, Gracieuse se tenait assise sur le banc de pierre :

— J'ai parlé à Arrochkoa ! lui dit Ramuntcho, avec un bon sourire heureux, dès qu'il se trouva seul avec elle... Et il est tout à fait pour nous, tu sais !

— Oh ! ça, répondit la petite fiancée, sans perdre l'air tristement pensif qu'elle avait ce matin-là, oh ! ça...mon frère Arrochkoa, je m'en doutais, c'était sûr ! Un joueur de pelote comme toi, tu penses, c'est fait pour lui plaire, à son idée c'est tout ce qu'il y a de supérieur...

— Mais ta maman, Gatchutcha, depuis quelques jours elle est bien mieux pour moi, je trouve... Ainsi, dimanche, tu t'en souviens, quand je t'ai demandée pour danser...

— Oh ! ne t'y fie pas, mon Ramuntchito ! ... tu veux dire avant-hier, à la sortie de la messe ?... C'est qu'elle venait de causer avec la Bonne-Mère, n'as-tu pas vu ?... Et la Bonne-Mère avait tempêté[1] pour que je ne danse plus avec toi sur la place ; alors, rien que dans le but de la contrarier, tu comprends... Mais, ne t'y fie pas, non...

— Ah ! ... répondit Ramuntcho, dont la joie était déjà tombée, c'est vrai, qu'elles ne sont pas trop bien ensemble[2]...

— Bien ensemble, maman et la Bonne-Mère ?...

Comme chien et chat, oui! ... Depuis qu'il a été question de mon entrée au couvent, tu ne te rappelles donc pas l'histoire?

Il se rappelait très bien, au contraire, et cela l'épouvantait encore. Les souriantes et mystérieuses nonnes noires avaient une fois cherché à attirer dans la paix de leurs maisons cette petite tête blonde, exaltée et volontaire, possédée d'un immense besoin d'aimer et d'être aimée...

— Gatchutcha, tu es toujours chez les sœurs ou avec elles; pourquoi si souvent? explique-moi: elles te plaisent donc bien?

— Les sœurs? non, mon Ramuntcho, celles d'à présent surtout, qui sont nouvelles au pays et que je connais à peine — car on nous les change souvent, tu sais... Les sœurs, non... Je te dirai même que, pour la Bonne-Mère, je suis comme maman, je ne peux pas la sentir[1]...

— Eh bien, alors, quoi?...

— Non, mais, que veux-tu,[2] j'aime leurs cantiques, leurs chapelles, leurs maisons, tout... Je ne peux pas bien t'expliquer, moi... Et puis, d'ailleurs, les garçons, ça ne comprend rien...

Son petit sourire, pour dire cela, fut tout de suite éteint, changé en une expression contemplative, que Raymond lui avait déjà souvent vue. Elle regardait attentivement devant elle où il n'y avait pourtant que la route sans promeneurs, que les arbres effeuillés, que la masse brune de l'écrasante montagne; mais on eût dit que Gracieuse était ravie en mélancolique extase par des choses aperçues au delà, par des choses que les yeux de Ramuntcho ne distinguaient pas...

Et, pendant leur silence à tous deux, l'angélus de midi commença de sonner, jetant plus de paix encore sur le village tranquille qui se chauffait au soleil d'hiver; alors, courbant la tête, ils firent naïvement ensemble leur signe de croix...

Puis, quand finit de vibrer la sainte cloche, qui dans les villages basques interrompt la vie, comme en Orient le chant des muezzins,[1] Raymond se décida à dire:

— Ça me fait peur, Gatchutcha, de te voir en leur compagnie toujours... Je ne suis pas sans me demander, va,[2] quelle idée tu gardes au fond de ta tête...

Fixant sur lui le noir profond de ses yeux, elle répondit, en reproche très doux:

— Voyons, c'est toi, qui me parles ainsi, après ce que nous avons dit ensemble dimanche soir!.... Si je venais à te perdre, oui alors, peut-être...pour sûr, même!... Mais jusque-là, oh! non...oh! sois bien tranquille, mon Ramuntcho...

Il soutint longuement son regard, qui peu à peu ramenait en lui toute la confiance délicieuse, et il finit par sourire d'un sourire d'enfant:

— Pardonne-moi, demanda-t-il... Je dis des bêtises très souvent, tu sais!...

— Ça, par exemple,[3] c'est vrai!

Alors, on entendit sonner leurs deux rires, qui, en des intonations différentes, avaient la même fraîcheur et la même jeunesse. Ramuntcho, d'un geste de brusquerie et de grâce qui lui était familier, changea sa veste d'épaule,[4] tira son béret de côté, et, sans autre adieu qu'un petit signe de tête, ils se séparèrent, parce que Dolorès arrivait là bas au bout du chemin.

VII

MINUIT, une nuit d'hiver noire comme l'enfer, par grand vent et pluie fouettante. Au bord de la Bidassoa, au milieu d'une étendue confuse au sol traître qui éveille des idées de chaos, parmi des vases où leurs pieds s'enfoncent, des hommes charrient des caisses sur leurs épaules et, entrant dans l'eau jusqu'à mi-jambe, viennent tous les jeter dans une longue chose, plus noire que la nuit, qui doit être une barque, — une barque suspecte et sans fanal, amarrée près de la berge.

C'est encore la bande d'Itchoua, qui cette fois va opérer par la rivière. On a dormi quelques moments, tout habillés, dans la maison d'un recéleur qui habite près de l'eau, et, à l'heure voulue,[1] Itchoua, qui ne ferme jamais qu'un seul de ses yeux, a secoué son monde; puis, on est sorti à pas de loup,[2] dans les ténèbres, sous l'ondée froide propice aux contrebandes.

En route maintenant, à l'aviron, pour l'Espagne dont les feux[3] s'aperçoivent au loin, brouillés par la pluie. Il fait un temps déchaîné;[4] les chemises des hommes sont déjà trempées, et, sous les bérets enfoncés jusqu'aux yeux, le vent cingle les oreilles. Cependant, grâce à la vigueur des bras, on allait vite et bien, quand tout à coup apparaît dans l'obscurité quelque chose comme un monstre qui s'approcherait en glissant sur les eaux. Mauvaise affaire! C'est le bateau de ronde[5] qui promène chaque nuit les douaniers d'Espagne. En hâte, il faut changer de direction, ruser, perdre un temps précieux quand déjà on est en retard.

Enfin pourtant les voici arrivés sans encombre tout près de la rive espagnole, parmi les grandes barques de pêche qui, les nuits de tourmente, dorment là sur leurs chaînes, devant la « Marine »[1] de Fontarabie. C'est l'instant grave. Heureusement la pluie leur est fidèle et tombe encore à torrents. Tout baissés dans leur canot pour moins paraître, ne parlant plus, poussant du fond avec les rames pour faire moins de bruit, ils s'approchent doucement, doucement, avec des temps d'arrêt sitôt qu'un rien leur a paru bouger, au milieu de tant de noir diffus et d'ombres sans contours.

Maintenant les voici tapis contre l'une de ces grandes barques vides, presque à toucher la terre. Et c'est le point convenu, c'est là que les camarades de l'autre pays devraient se tenir pour les recevoir et pour emporter leurs caisses jusqu'à la maison de recel... Personne, cependant!... Où donc sont-ils?... Les premiers moments se passent dans une sorte de paroxysme d'attente et de guet, qui double la puissance de l'ouïe et de la vue. Les yeux dilatés et les oreilles tendues, ils veillent, sous le ruissellement monotone de la pluie... Mais où sont-ils donc, les camarades d'Espagne? Sans doute l'heure est passée, à cause de cette maudite ronde de douane qui a dérangé tout le voyage, et, croyant le coup manqué pour cette fois, ils seront[2] repartis...

Des minutes encore s'écoulent, dans la même immobilité et le même silence. On distingue, alentour, les grandes barques inertes, comme des cadavres de bêtes qui flotteraient, et puis, au-dessus des eaux, un amas d'obscurités plus denses que les obscurités du ciel et qui sont les maisons, les montagnes de la rive... Ils attendent, sans un mouvement ni une parole. On

dirait des bateliers-fantômes, aux abords d'une ville morte.

Peu à peu la tension de leurs sens faiblit, une lassitude leur vient, avec un besoin de sommeil — et ils dormiraient là même, sous cette pluie d'hiver, si le lieu n'était si dangereux.

Itchoua alors tient conseil tout bas, en langue basque, avec les deux plus anciens, et ils décident de faire une chose hardie. Puisqu'ils ne viennent pas, les autres, eh bien! tant pis, on va tenter d'y aller, de porter jusqu'à la maison, là-bas, les caisses de contrebande. C'est terriblement risqué, mais ils l'ont mis dans leur tête et rien ne les arrêtera plus.

— Toi, dit Itchoua à Raymond, avec sa manière à lui qui n'admet pas de réplique, toi, mon petit, tu seras celui qui gardera la barque, puisque tu n'es jamais venu dans le chemin où nous allons; tu l'amarreras tout contre terre, mais d'un tour pas trop solide,[1] tu m'entends, pour être prêt à filer sans bruit si les carabiniers arrivent.

Donc, ils s'en vont, tous les autres, les épaules courbées sous les lourdes charges; les frôlements à peine perceptibles de leur marche se perdent tout de suite sur le quai désert et si noir, au milieu des monotones bruissements de l'averse. Et Ramuntcho, resté seul, s'accroupit au fond de son canot pour moins paraître, s'immobilise à nouveau, sous l'arrosage incessant d'une pluie qui tombe maintenant régulière et tranquille.

Ils tardent à revenir, les camarades, — et par degrés, dans cette inaction et ce silence, un engourdissement irrésistible le gagne, presque un sommeil.

Mais voici qu'une longue forme, plus sombre que

tout ce qui est sombre, passe à ses côtés, passe très vite, — toujours dans ce même absolu silence qui demeure comme la caractéristique de cette entreprise nocturne: une des grandes barques espagnoles! ... Cependant, songe-t-il, puisque toutes sont à l'ancre, puisque celle-ci n'a ni voiles ni rameurs...alors, quoi?...c'est que c'est moi-même qui passe! ... Et il a compris: son canot était trop légèrement amarré, et le courant, très rapide ici, l'entraîne, — et il est déjà loin, filant vers l'embouchure de la Bidassoa, vers les brisants, vers la mer...

Une anxiété vient l'étreindre, presque une angoisse... Que faire?... Et, ce qui complique tout, il faut agir sans un cri d'appel, sans un bruit, car, tout le long de cette côte qui semble le pays du vide et des ténèbres, il y a des carabiniers, échelonnés en cordon interminable et veillant chaque nuit sur l'Espagne comme sur une terre défendue... Il essaie, avec une des longues rames, de pousser du fond pour revenir en arrière; — mais il n'y en a plus de fond;[1] il ne trouve que l'inconsistance de l'eau fuyante et noire, il est déjà dans la passe profonde... Alors, ramer coûte que coûte,[2] et tant pis! ...

A grand'peine, la sueur au front, il ramène seul contre le courant la barque pesante, inquiet, à chaque coup d'aviron, du petit grincement révélateur, qu'une ouïe fine là-bas pourrait si bien percevoir. Et puis, on n'y voit plus rien, à travers la pluie plus épaisse qui brouille les yeux; il fait noir, noir comme dans les entrailles de la terre. Il ne reconnaît plus le point de départ où doivent l'attendre les autres, dont il aura peut-être causé la perte; il hésite, il s'arrête, l'oreille

tendue, les artères bruissantes,[1] et se cramponne, pour réfléchir, à l'une des grandes barques d'Espagne... Quelque chose alors s'approche, glissant comme avec des précautions infinies à la surface de l'eau à peine remuée: une ombre humaine, dirait-on, une silhouette debout, — un contrebandier, sûrement, pour faire si peu de bruit! L'un l'autre ils se devinent, et, Dieu merci! c'est bien Arrochkoa; Arrochkoa, qui a détaché un frêle canot espagnol pour aller à sa rencontre... Donc, la jonction entre eux est opérée et ils sont probablement sauvés tous, encore une fois!

Mais Arrochkoa, en l'abordant, profère d'une voix sourde et mauvaise, d'une voix serrée entre ses dents de jeune félin, une de ces suites d'injures qui appellent la réplique immédiate et sonnent comme une invitation à se battre... C'était si imprévu, que la stupeur d'abord immobilise Raymond, retarde la montée du sang à sa tête vive. Est-ce bien cela que son ami vient de dire, et sur un tel ton d'indéniable insulte!...

— Tu as dit?

— Dame!... — reprend Arrochkoa, un peu radouci tout de même, et sur ses gardes, observant dans les ténèbres les attitudes de Ramuntcho. — Dame! tu as manqué nous faire prendre tous, maladroit que tu es!...

Cependant les silhouettes des autres surgissent d'un canot voisin.

— Ils sont là, continue-t-il, arme ton aviron,[2] rapprochons nous d'eux!

Et Ramuntcho se rassied à sa place de rameur, les tempes chaudes de colère, les mains tremblantes... Non, d'ailleurs... c'est le frère de Gracieuse: tout serait

perdu s'il se battait avec lui; à cause d'elle, il courbera la tête et ne répondra rien.

Maintenant leur barque s'éloigne à force de rames,[1] les emmenant tous; le tour est joué. Il était temps; deux voix espagnoles vibrent sur la rive noire: deux carabiniers, qui sommeillaient dans leur manteau et que le bruit a réveillés! ... Et ils commencent à héler cette barque fuyante et sans fanal, moins aperçue que soupçonnée, perdue tout de suite dans l'universelle confusion nocturne.

— Trop tard, les amis! ricane Itchoua, en ramant à outrance.[2] Hélez à votre aise, à présent, et que le diable vous réponde!

Le courant aussi les aide; ils s'éloignent dans l'épaisse obscurité avec la vitesse des poissons.

Ouf! Maintenant ils sont dans les eaux françaises, en sécurité, non loin sans doute de la vase des berges.

— Arrêtons-nous pour souffler un peu, propose Itchoua.

Et ils lèvent leurs avirons, tout haletants, trempés de sueur et de pluie. Les voici de nouveau immobiles sous l'ondée froide qu'ils ne semblent pas sentir. On n'entend plus, dans le vaste silence, que le souffle peu à peu calmé des poitrines, la petite musique des gouttes d'eau qui tombent et leurs ruissellements légers.

Mais tout à coup, de cette barque qui était si tranquille et qui n'avait plus que l'importance d'une ombre à peine réelle au milieu de tant de nuit, un cri s'élève, suraigu, terrifiant; il remplit le vide et s'en va déchirer les lointains... Il est parti de ces notes très hautes qui n'appartiennent d'ordinaire qu'aux femmes, mais avec quelque chose de rauque et de puissant qui indique

plutôt le mâle sauvage; il a le mordant[1] de la voix des chacals et il garde quand même on ne sait quoi d'humain qui fait davantage frémir; on attend avec une sorte d'angoisse qu'il finisse, et il est long, long, il oppresse par son inexplicable longueur... Il avait commencé comme un haut cri d'agonie, et voici qu'il s'achève et s'éteint en une sorte de rire, sinistrement burlesque, comme le rire des fous...

Cependant, autour de l'homme qui vient de crier ainsi à l'avant de la barque, aucun des autres ne s'étonne ni ne bouge. Et, après quelques secondes d'apaisement silencieux, un nouveau cri semblable part de l'arrière, répondant au premier et passant par les mêmes phases, — qui sont de tradition infiniment ancienne.

Et c'est simplement l'*irrintzina*,[2] le grand cri basque, qui s'est transmis avec fidélité du fond de l'abîme des âges jusqu'aux hommes de nos jours, et qui constitue l'une des étrangetés de cette race aux origines enveloppées de mystère. Cela ressemble au cri d'appel de certaines tribus Peaux-Rouges dans les forêts des Amériques; la nuit, cela donne la notion et l'insondable effroi des temps primitifs, quand, au milieu des solitudes du vieux monde, hurlaient des hommes au gosier de singe.

On pousse ce cri pendant les fêtes, ou bien pour s'appeler le soir dans la montagne, et surtout pour célébrer quelque joie, quelque aubaine imprévue, une chasse miraculeuse ou un coup de filet heureux[3] dans l'eau des rivières.

Et ils s'amusent, les contrebandiers, à ce jeu des ancêtres; ils donnent de la voix[4] pour glorifier leur entreprise réussie, ils crient par besoin phy-

sique de se dédommager de leur silence de tout à l'heure.

Mais Ramuntcho reste muet et sans un sourire. Cette sauvagerie soudaine le glace, bien qu'elle lui soit depuis longtemps connue; elle le plonge dans les rêves qui inquiètent et ne se démêlent pas.

Et puis, il a senti ce soir une fois de plus combien était incertain et changeant son seul appui au monde, l'appui de cet Arrochkoa sur qui il aurait pourtant besoin de pouvoir compter comme sur un frère; ses audaces et ses succès au jeu de paume le lui rendront sans doute, mais une défaillance, un rien, peut à tout moment le lui faire perdre. Alors il lui semble que l'espoir de sa vie n'a plus de base, que tout s'évanouit comme une inconsistante chimère.

VIII

C'ÉTAIT le soir de la Saint-Sylvestre.[1]

Toute la journée, s'était maintenu ce ciel sombre qui est si souvent le ciel du pays basque — et qui va bien d'ailleurs avec les âpres montagnes, avec la mer bruissante et mauvaise,[2] en bas, au fond du golfe de Biscaye.

Au crépuscule de ce dernier jour de l'année, à l'heure où les feux de branches retiennent les hommes autour des foyers épars dans la campagne, à l'heure où le gîte est désirable et délicieux, Ramuntcho et sa mère allaient s'asseoir pour souper, quand on frappa discrètement à leur porte.

L'homme qui leur arrivait de la nuit du dehors, au

premier aspect leur sembla inconnu ; quand il se fut nommé seulement (José Bidegarray, d'Hasparitz), ils se rappelèrent le matelot parti depuis des années pour naviguer aux Amériques.

— Voilà, dit-il après avoir accepté une chaise, voilà quelle commission[1] l'on m'a chargé de vous faire. Une fois, à Rosario[2] de l'Uruguay, comme je causais sur les docks avec d'autres Basques émigrés là-bas, un homme, qui pouvait avoir cinquante ans environ, s'est approché de moi, en m'entendant parler d'Etchézar.

« — Vous en êtes, vous, d'Etchézar ? m'a-t-il demandé.

« — Non, mais du bourg d'Hasparitz, qui n'en est guère éloigné.

« Alors il m'a fait des questions sur toute votre famille. J'ai dit :

« — Les vieux sont morts, le frère aîné a été tué à la contrebande, le second a disparu aux Amériques ; il ne reste plus que Franchita avec son fils Ramuntcho, un beau jeune garçon qui peut avoir dans les dix-huit ans[3] aujourd'hui.

« Il était tout songeur en m'écoutant parler.

« — Eh bien, m'a-t-il dit pour finir, puisque vous retournez là-bas, vous leur direz le bonjour de la part d'Ignacio.

« Et, après m'avoir offert un verre à boire, il s'en est allé... »

Franchita s'était levée, tremblante et encore plus pâle que de coutume. Ignacio, le plus aventurier de toute la famille, son frère disparu depuis dix années sans donner de ses nouvelles ! ...

Comment était-il ? Quelle figure ? Habillé de quelle

façon ? ... Avait-il l'air heureux, au moins, ou la tenue d'un pauvre ?

— Oh ! répondit le matelot, il marquait bien encore,[1] malgré ses cheveux gris ; pour le costume, il paraissait un homme à son aise,[2] avec une belle chaîne d'or à sa ceinture.

Et c'était tout ce qu'il pouvait dire, par exemple,[3] cela, avec ce naïf et rude bonjour dont il était porteur ; au sujet de l'exilé, il n'en savait pas davantage, et peut-être, jusqu'à la mort, Franchita n'apprendrait jamais rien de plus sur ce frère, presque inexistant comme un fantôme.

Puis, quand il eut vidé un verre de cidre, il reprit sa route, le messager étrange qui se rendait là-haut dans son village. Alors, ils se mirent à table sans se parler, la mère et le fils ; elle, la silencieuse Franchita, distraite, avec des larmes qui faisaient briller ses yeux ; lui, troublé aussi, mais d'une manière différente, par la pensée de cet oncle, courant là-bas la grande aventure.[4]

Au sortir de l'enfance, quand Ramuntcho commençait à déserter l'école, à vouloir suivre les contrebandiers dans la montagne, Franchita avait coutume de lui dire en le grondant :

— D'ailleurs, tu tiens de ton oncle Ignacio, on ne fera jamais rien de toi ! ...

Et c'était vrai qu'il tenait de son oncle Ignacio, qu'il était fasciné par toutes les choses dangereuses, inconnues et lointaines...

Ce soir donc, si elle ne parlait pas à son fils du message qui venait de leur être transmis, c'est qu'elle devinait le sens de sa rêverie sur les Amériques et

qu'elle avait peur de ses réponses. Du reste, chez les campagnards ou chez les gens du peuple, les petits drames profonds et intimes se jouent sans paroles, avec des malentendus jamais éclaircis, des phrases seulement devinées et d'obstinés silences.

Mais, comme ils finissaient leur repas, ils entendirent un chœur de voix jeunes et gaies, qui se rapprochait, accompagné d'un tambour: les garçons d'Etchézar, venant prendre Ramuntcho pour l'emmener avec eux faire en[1] musique le tour du village, suivant la coutume des nuits de la Saint-Sylvestre,[2] entrer dans chaque maison, y boire un verre de cidre et y donner une joyeuse sérénade sur un air du vieux temps.

Et Ramuntcho, oubliant l'Uruguay et l'oncle mystérieux, redevint enfant, dans son plaisir de les suivre et de chanter avec eux le long des chemins obscurs, ravi surtout de penser qu'on entrerait chez les Detcharry et qu'il reverrait un instant Gracieuse.

IX

Le changeant mois de mars était arrivé, et avec lui l'enivrement du printemps, joyeux pour les jeunes, mélancolique pour ceux qui déclinent.

Et Gracieuse avait recommencé de s'asseoir, au crépuscule des jours déjà allongés, sur le banc de pierre devant sa porte.

La maison de Gracieuse était très ancienne, comme la plupart des maisons de ce pays basque, où les années changent, moins qu'ailleurs, les choses... Elle avait deux étages; un grand toit débordant, en pente

rapide; des murailles comme une forteresse, que l'on blanchissait à la chaux tous les étés; de très petites fenêtres, avec des entourages de granit taillé et des contrevents verts. Au-dessus de la porte de façade, un linteau de granit portait une inscription en relief; des mots compliqués et longs, qui, pour des yeux de Français, ne ressemblaient à rien de connu. Cela disait: « Que notre Sainte Vierge bénisse cette demeure, bâtie en l'an 1630 par Pierre Detcharry, bedeau, et sa femme Damasa Irribarne, du village d'Istaritz.» Un jardinet de deux mètres de large, entouré d'un mur bas pour permettre de voir passer le monde, séparait la maison du chemin; il y avait là un beau laurier rose de pleine terre,[1] étendant son feuillage méridional au-dessus du banc des soirs, et puis des yuccas, un palmier, et des touffes énormes de ces hortensias, qui deviennent géants ici, dans ce pays d'ombre, sous ce tiède climat enveloppé si souvent de nuages. Par derrière ensuite, venait un verger mal clos, qui dévalait jusqu'à un chemin abandonné, favorable aux escalades d'amants.

Gracieuse vivait de plus en plus sur son banc devant sa porte.

Elle s'attardait toujours davantage à cette place qu'elle aimait, sous l'abri du laurier-rose près de fleurir, et quelquefois même, sortait sans bruit par la fenêtre, comme une petite sournoise, pour venir là respirer longuement, après que sa mère était couchée. Or, Ramuntcho le savait et, chaque jour, la pensée de ce banc troublait son cœur.

X

Un clair matin d'avril, ils cheminaient tous deux vers l'église, Gracieuse et Raymond. Elle, d'un air demi-grave, demi-moqueur, d'un petit air particulier et très drôle, le menant là pour lui faire faire une pénitence qu'elle lui avait commandée.

Quand Gracieuse eut donné à Ramuntcho l'eau bénite et qu'ils eurent fait leur signe de croix, elle le conduisit, à travers la nef sonore pavée de dalles funéraires, jusqu'à une étrange image accrochée au mur, dans un recoin d'ombre, sous les tribunes des hommes.

C'était une peinture, empreinte d'un mysticisme ancien, qui représentait la figure de Jésus les yeux fermés, le front sanglant, l'expression lamentable et morte ; la tête semblait tranchée, séparée du corps, et posée là sur un linge gris. Au-dessous, se lisaient les longues *Litanies de la Sainte-Face,* qui ont été composées, comme chacun sait, pour êtres dites en punition par les blasphémateurs repentants. La veille, Ramuntcho, étant en colère, avait juré très vilainement. C'est pourquoi la nécessité d'une pénitence s'était imposée à l'esprit de Gracieuse.

— Allons, mon Ramuntcho, recommanda-t-elle en s'éloignant, n'omets rien de ce qu'il faut dire.

Elle le quitta donc devant la Sainte-Face, commençant de murmurer ses litanies à voix basse, et se rendit auprès de la benoîte,[1] pour l'aider à changer l'eau des pâquerettes blanches, devant l'autel de la Vierge.

Mais quand le langoureux soir fut revenu, et Gracieuse assise dans l'obscurité à rêver sur son banc de pierre, une jeune forme humaine surgit tout à coup près d'elle; quelqu'un qui s'était approché en espadrilles, sans faire plus de bruit que les hiboux soyeux dans l'air, venant du fond du jardin sans doute, après quelque escalade, et qui se tenait là, droit et cambré, la veste jetée sur une épaule: celui vers qui allaient toutes ses tendresses de cette terre, celui qui incarnait l'ardent rêve de son cœur...

— Ramuntcho! dit-elle... Oh! que j'ai eu peur de toi!... D'où es-tu sorti à une heure pareille? Qu'est-ce que tu veux? Pourquoi es-tu venu?

— Pourquoi je suis venu? A mon tour, pour te commander une pénitence, répondit-il en riant.

— Non, dis vrai, qu'est-ce qu'il y a, qu'est-ce que tu viens faire?

— Mais, te voir seulement! C'est ça que je viens faire... Qu'est-ce que tu veux! nous ne nous voyons plus jamais!... Ta mère m'éloigne davantage chaque jour. Je ne peux pas vivre comme ça, moi... Et tu sais, je pourrai venir tous les soirs, si cela te va, sans que personne s'en doute...

— Oh! non!... Oh! ne fais pas ça, jamais, je t'en supplie...

Ils causèrent un instant, et si bas, si bas, avec plus de silences que de paroles, comme s'ils avaient peur d'éveiller les oiseaux dans les nids. Ils ne reconnaissaient plus le son de leurs voix, tant elles étaient changées et tant elles tremblaient, comme s'ils avaient commis là quelque crime délicieux.

Il n'avait même pas osé s'asseoir à ses côtés; il

demeurait debout, prêt à fuir sous les branches à la moindre alerte comme un rôdeur nocturne.

Cependant, quand il voulut partir, ce fut elle qui demanda, confuse, en hésitant et de façon à être à peine entendue :

— Et...tu reviendras demain, dis?

Alors, sous sa moustache commençante, il sourit de voir ce brusque changement d'idée et il répondit :

— Mais[1] oui, bien sûr! ... Demain et tous les soirs! ... Tous les soirs où nous n'aurons pas de travail pour l'Espagne...je viendrai...

XI

Il y avait une grande partie de paume arrangée pour dimanche prochain à Erribiague, un village très éloigné, du côté des hautes montagnes. Ramuntcho, Arrochkoa et Florentino y joueraient contre trois célèbres d'Espagne; ils devaient ce soir s'exercer, se délier les bras[2] sur la place d'Etchézar, et Gracieuse, avec quelques autres petites filles de son âge, était venue s'asseoir sur les bancs de granit, pour les regarder faire. Jolies, toutes; des airs élégants, avec leurs corsages de couleurs pâles, taillés d'après les plus récentes fantaisies de la saison. Et elles riaient, ces petites, elles riaient! Elles riaient parce qu'elles avaient commencé de rire et sans savoir de quoi. Un rien, un demi-mot de leur vieille langue basque, dit sans le moindre à-propos par l'une d'elles, et les voilà toutes pâmées[3]... Ce pays est vraiment un des coins du monde où le rire des filles éclate le mieux, sonnant

le cristal clair, sonnant la jeunesse et les gorges fraîches.

Arrochkoa était là depuis longtemps, le gant d'osier au bras, lançant seul la pelote, que, de temps à autre, des enfants lui ramassaient. Mais Raymond, Florentino, à quoi donc pensaient-ils? Comme ils étaient en retard! ...

Ils arrivèrent enfin, la sueur au front, la démarche pesante et embarrassée. Et, comme les petites rieuses les interrogeaient, avec ce ton moqueur que les filles, lorsqu'elles sont en troupe, prennent d'ordinaire pour interpeller les garçons, ils sourirent, et chacun d'eux frappa sa propre poitrine qui rendit un son de métal... Par des sentiers de la Gizune,[1] ils revenaient à pied d'Espagne, bardés et alourdis de monnaie de cuivre à l'effigie du gentil petit roi Alphonse XIII.[2] Nouveau truc[3] de contrebandiers: pour le compte d'Itchoua, ils avaient changé là-bas, à bénéfice, une grosse somme d'argent contre des pièces de billon,[4] destinées à être ensuite écoulées au pair, pendant les foires prochaines, dans différents villages des Landes[5] où les sous espagnols ont communément cours. A eux deux,[6] ils rapportaient dans leurs poches, dans leur chemise, contre leur peau, une quarantaine de kilos de cuivre. Ils firent tomber tout cela en pluie, sur l'antique granit des bancs, aux pieds des petites très amusées, les chargeant de le leur garder et de le compter; puis, après s'être essuyé le front, avoir soufflé un peu, ils commencèrent de jouer et de sauter, se trouvant tout légers à présent et plus lestes que de coutume, cette surcharge en moins.

A part trois ou quatre enfants de l'école qui couraient

comme de jeunes chats après les pelotes égarées, il n'y avait qu'elles, les petites, assises en groupe perdu tout en bas de ces rangées de gradins déserts, dont les vieilles pierres rougeâtres avaient en ce moment leurs herbes et leurs fleurettes d'avril. Robes d'indienne, clairs corsages blancs ou roses, elles étaient toute la gaîté de ce lieu solennellement triste. A côté de Gracieuse, Pantchika Dargaignaratz, une autre blonde de quinze ans, qui était fiancée à son frère Arrochkoa et allait l'épouser sans tarder, car celui-ci, comme fils de veuve, ne devait pas de service à l'armée. Et, critiquant les joueurs, alignant sur le granit les rangées de sous empilés, elles riaient, elles chuchotaient, avec leur accent chanté, avec toujours leurs finales en *rra* ou en *rrik*, faisant rouler si alertement les *r* qu'on eût dit à chaque instant des bruits d'ailes de moineau dans leurs bouches.

Eux aussi, les garçons, s'en donnaient de rire,[1] et venaient fréquemment, sous prétexte de repos, s'asseoir parmi elles. Pour jouer, elles les gênaient et les intimidaient trois fois plus que le public des grands jours, — si railleuses, toutes !

Ramuntcho apprit là de sa petite fiancée une chose qu'il n'aurait jamais osé espérer : elle avait obtenu l'autorisation de sa mère pour venir aussi à cette fête d'Erribiague, assister à la partie de paume et visiter ce pays qu'elle ne connaissait pas ; c'était arrangé, qu'elle irait en voiture, avec Pantchika et madame Dargaignaratz ; et on se retrouverait là-bas ; peut-être même serait-il possible de combiner un retour tous ensemble.

Depuis tantôt deux semaines que leurs rendez-vous

du soir étaient commencés, c'était la première fois qu'il avait l'occasion de lui parler ainsi dans le jour et devant les autres, — et leur manière s'en trouvait différente, plus cérémonieuse d'apparence, avec, en dessous, un très suave mystère. Il y avait longtemps aussi qu'il ne l'avait vue si bien et de si près au grand jour; or, elle embellissait encore beaucoup à ce printemps-là; elle était jolie, mais[1] jolie! ... Elle continuait de ressembler à son frère, les mêmes traits réguliers, le même ovale parfait; mais la différence de leurs yeux allait s'accentuant: tandis que ceux d'Arrochkoa, d'une nuance bleu-vert qui semblait fuyante par elle-même, se dérobaient quand on les regardait, les siens au contraire, prunelles et cils noirs, se dilataient pour vous regarder fixement.

Ils étaient fort distraits, les joueurs, par le groupe des petites filles, des corsages blancs et des corsages roses, et ils riaient eux-mêmes de se voir jouer plus mal que de coutume.

Ils jouèrent, au beau crépuscule, jusqu'à l'heure des premières chauves-souris, jusqu'à l'heure où la pelote envolée ne se voyait vraiment plus assez dans l'air. Peut-être sentaient-ils inconsciemment tous que l'instant était rare et ne se retrouverait plus: alors, autant que possible, ils le prolongeaient...

Et, pour finir, on s'en alla tous ensemble porter à Itchoua ses sous d'Espagne. En deux parts, on les avait mis dans deux grosses serviettes rousses qu'un garçon et une fille tenaient à chaque bout.

XII

Le lendemain vendredi, le départ s'organise pour ce village où la fête aura lieu le dimanche suivant. Il est situé très loin, dans une ombreuse région, au tournant d'une gorge profonde, au pied de très hautes cimes. Arrochkoa y est né et y a passé les premiers mois de sa vie, au temps où son père habitait là comme brigadier des douanes françaises; mais il en est parti trop enfant pour en garder le moindre souvenir.

Dans la petite voiture des Detcharry, Gracieuse, Pantchika et, un long fouet à la main, madame Dargaignaratz, sa mère, qui doit conduire, partent ensemble à l'angélus de midi,[1] pour se rendre directement là-bas par les routes de montagne.

Ramuntcho, Arrochkoa et Florentino, qui ont à régler des affaires de contrebande à Saint-Jean-de-Luz, prennent un grand détour pour arriver de nuit à Erribiague, par le petit chemin de fer qui relie Bayonne[2] à Burguetta. Aujourd'hui, ils sont insouciants et heureux tous les trois; jamais bonnets basques n'ont coiffé plus joyeuses figures.

La nuit tombe quand ils s'enfoncent, par ce petit train de Burguetta, dans le tranquille pays intérieur. Les wagons sont pleins d'une foule très gaie, foule des soirs de printemps qui s'en revient de quelque fête, jeunes filles coiffées sur la nuque d'un mouchoir de soie, jeunes garçons en bérets de laine; tout ce monde chante et rit. Malgré l'obscurité envahissante, on distingue encore les haies toutes blanches d'aubépines, les bois tout blancs de fleurs d'acacias; dans les compar-

timents[1] ouverts, pénètre une senteur à la fois violente et suave que la campagne exhale. Et sur toutes ces floraisons blanches d'avril, de plus en plus effacées par la nuit, le train qui passe jette, comme un sillage de joie, le refrain d'une vieille chanson navarraise,[2] indéfiniment recommencée à pleine gorge,[3] par ces filles et ces garçons, dans le fracas des roues et de la vapeur...

Erribiague! Aux portières, on crie ce nom qui les fait tressaillir tous trois. La bande chanteuse était depuis quelque temps descendue, les laissant presque seuls dans ce train devenu silencieux. Des montagnes plus hautes sur le parcours avaient rendu la nuit très épaisse, — et ils dormaient presque.

Tout ahuris, ils sautent à terre, au milieu d'une obscurité où même leurs yeux de contrebandiers ne distinguent plus rien. C'est à peine si, tout en haut, brillent quelques étoiles, tant le ciel est encombré par les cimes surplombantes.

— Où est le village? demandent-ils à un homme qui est là seul pour les recevoir.

— A un quart de lieue, de ce côté, sur la droite.

En effet, ils commencent à distinguer la trainée grise d'une route, tout de suite perdue au cœur de l'ombre. Et dans le grand silence, dans l'humide fraîcheur de ces vallées pleines de ténèbres, ils se mettent en marche sans parler, leur gaîté un peu éteinte par la majesté noire des cimes qui gardent ici la frontière.

Voici enfin un vieux pont courbe, sur un torrent; puis, le village endormi que n'annonçait aucune lumière. Et l'auberge, où pourtant brille une lampe,

est là tout près, adossée à la montagne, les pieds dans l'eau vive et bruissante.

On les conduit à leurs petites chambres, qui ont l'air propret malgré leur vétusté extrême: bien basses, bien écrasées par leurs énormes solives, et, sur toutes leurs murailles blanchies à la chaux, des images du Christ, de la Vierge et des saints.

Et ils se couchent et s'endorment au chant des grillons, au bruit des eaux fraîches qui courent ou qui tombent.

XIII

Maintenant ils ouvrent, au beau matin d'avril, les volets de leurs étroites fenêtres, percées comme des sabords dans l'épaisseur de la très vieille muraille.

Et tout à coup, c'est de la lumière à flots, dont leurs yeux s'éblouissent. Dehors, le printemps resplendit. Jamais encore ils n'avaient vu, surplombant leur tête, des cimes tellement hautes et proches. Mais le long des pentes feuillues, le long des montagnes garnies d'arbres, le soleil descend pour rayonner dans ce fond de vallée sur les blancheurs du village, sur la chaux des maisonnettes anciennes, aux contrevents verts.

Du reste, ils s'éveillent tous deux avec de la joie plein le cœur. C'est que ce matin ils ont le projet d'aller, là-bas dans la campagne, chez des cousins de madame Dargaignaratz, faire visite aux deux petites qui ont dû arriver[1] hier au soir en voiture, Gracieuse et Pantchika...

Après un coup d'œil à la place du jeu de paume, où ils reviendront s'exercer dans l'après-midi, ils se

mettent en route, par des petits sentiers magnifiquement verts.

C'est loin, paraît-il, cette maison des cousins Olhagarray, et ils s'arrêtent de temps à autre pour demander leur chemin à des bergers, ou bien ils frappent à la porte des quelques logis solitaires rencontrés çà et là sous le couvert des branches.

Enfin ils l'aperçoivent la maison, antique et grande, parmi des châtaigniers séculaires. Alentour, la terre rouge est dénudée et ravinée par les eaux de la montagne ; des racines énormes s'y contournent, comme de monstrueux serpents gris ; et le lieu entier, surplombé de tous côtés par les masses pyrénéennes, est rude et tragique.

Mais deux jeunes filles sont là, assises à l'ombre ; des chevelures blondes et d'élégants petits corsages roses ; d'étonnantes petites fées très modernes, au milieu du décor farouche et vieux... Et elles se lèvent avec des cris de joie, pour courir au-devant des visiteurs.

Là alors, ils entonnent tout bas une causerie longue, Arrochkoa avec Pantchika, Ramuntcho avec Gracieuse.

Qu'est-ce qu'ils peuvent bien[1] se dire, pour parler tant et si vite, au bord de ce torrent, dans cet âpre ravin, sous le lourd soleil de midi ?... Mon Dieu,[2] cela n'a guère de sens ; c'est plutôt une sorte de murmure spécial aux amoureux, quelque chose comme ce chant particulier que les hirondelles font en sourdine,[3] à la saison des nids. C'est enfantin, tissu d'incohérences et de redites. Non, cela n'a guère de sens, — à moins que ce ne soit ce qu'il y a de plus sublime au

monde, ce qu'il est possible d'exprimer de plus profond et de plus vrai avec des paroles terrestres... Cela ne veut rien dire, à moins que ce ne soit l'hymne éternel et merveilleux pour lequel seul a été créé le langage des hommes ou des bêtes, et auprès de quoi tout est vide, misérable et vain.

XIV

Le lendemain dimanche, ils étaient allés religieusement, tous ensemble, entendre une des messes du clair[1] matin, pour pouvoir rentrer à Etchézar le jour même, aussitôt après la grande partie de paume. Or, c'était ce retour, plus encore que le jeu, qui intéressait Gracieuse et Raymond, car, suivant leur espérance, Pantchika et sa mère resteraient à Erribiague, et eux s'en iraient, dans la petite voiture des Detcharry, sous la surveillance indulgente et légère d'Arrochkoa : cinq ou six heures de voyage, tous trois seuls, par les routes de printemps, sous les verdures nouvelles, avec des haltes amusantes dans des villages inconnus.

Dès onze heures du matin, ce beau dimanche, les abords de la place s'encombrèrent de montagnards, descendus de tous les sommets, accourus de tous les sauvages hameaux d'alentour. C'était une partie internationale, trois joueurs de France contre trois d'Espagne, et, dans l'assistance, les Basques espagnols dominaient ; on y voyait même quelques larges sombreros, des vestes et des guêtres du vieux temps.

Les juges des deux nations, désignés par le sort, se saluèrent avec une courtoisie surannée, et la partie

s'engagea, dans un grand silence d'attente, sous un accablant soleil qui gênait les joueurs malgré leurs bérets rabattus en visière sur leurs yeux.

Ramuntcho bientôt, et après lui Arrochkoa, furent acclamés comme des triomphateurs. Et on regardait ces deux petites étrangères, si attentives, au premier rang, si jolies aussi avec leurs élégants corsages roses, et on se disait: « Ce sont leurs promises,[1] aux deux beaux joueurs.» Alors Gracieuse, qui entendait tout, se sentait très fière de son jeune fiancé.

Midi. Ils jouaient depuis bientôt une heure. Et le soleil tombait d'aplomb sur les lourds bérets des hommes, sur les têtes nues des femmes, chauffant les cerveaux, grandissant les enthousiasmes. La foule passionnée donnait de la voix,[2] et les pelotes bondissaient, quand commença de tinter doucement l'angélus. Alors un vieil homme, tout couturé, tout basané, qui attendait ce signal, emboucha son clairon, — son ancien clairon des zouaves d'Afrique, — et sonna « aux champs.»[3] Et on vit se lever toutes les femmes qui s'étaient assises; tous les bérets tombèrent, découvrant des chevelures noires, blondes ou blanches, et le peuple entier fit le signe de la croix, tandis que les joueurs, aux poitrines et aux fronts ruisselants, s'étaient immobilisés au plus ardent de la partie,[4] et demeuraient recueillis, la tête inclinée vers la terre...

Au coup de deux heures, le jeu ayant fini glorieusement pour les Français, Arrochkoa et Ramuntcho montèrent dans leur petite voiture, reconduits et acclamés par tous les jeunes d'Erribiague; puis Gracieuse prit place entre eux deux, et ils partirent pour leur longue route charmante, les poches garnies de l'or qu'ils

venaient de gagner, ivres de joie, de bruit et de soleil.

Ils partirent et tout de suite retrouvèrent le silence, dans les vallées ombreuses aux parois garnies de digitales et de fougères...

Rouler pendant des heures sur les petites routes pyrénéennes, changer de place presque tous les jours, parcourir le pays basque en tous sens, aller d'un village à un autre, appelé ici par une fête, là par une aventure de frontière, c'était maintenant la vie de Ramuntcho, la vie errante que le jeu de paume lui faisait pendant ses journées, et la contrebande, pendant ses nuits.

Des montées, des descentes, au milieu d'un monotone déploiement de verdure. Des bois de chênes et de hêtres, presque inviolés[1] et demeurés tels que jadis, aux siècles tranquilles...

Quand venait à passer[2] quelque logis antique, égaré dans ces solitudes d'arbres, ils ralentissaient pour s'amuser à lire, au-dessus de la porte, la traditionnelle légende, inscrite dans le granit: « *Ave Maria!* En l'an 1600, ou en l'an 1500, un tel, de tel village, a bâti cette maison, pour y vivre avec une telle, son épouse.»

Très loin de toute habitation humaine, dans un recoin de ravin où il faisait plus chaud qu'ailleurs, à l'abri de tous les souffles, ils rencontrèrent un marchand de saintes images qui s'essuyait le front. Il avait posé à terre son panier, tout plein de ces peinturlures aux cadres dorés qui représentent des saints et des saintes, avec des légendes euskariennes, et dont les Basques aiment encore garnir leurs vieilles chambres aux murs blancs. Et il était là, épuisé de fatigue et de chaleur, comme échoué dans les fougères, à un tournant de ces

petites routes de montagne qui s'en vont solitaires sous des chênes.

Gracieuse voulut descendre et lui acheter une Sainte Vierge.

— C'est, dit-elle à Raymond, pour, plus tard, la mettre *chez nous,* en souvenir...

Et l'image, éclatante dans son cadre d'or, s'en alla avec eux sous les longues voûtes vertes...

Ils firent un détour, car ils voulaient passer par certaine vallée des Cerisiers, non pas dans l'espoir d'y trouver déjà des cerises, en avril, mais pour montrer à Gracieuse ce lieu, qui est renommé dans tout le pays basque.

Il était près de cinq heures, le soleil déjà bas, quand ils arrivèrent là. Une région ombreuse et calme, où le crépuscule printanier allait descendre en caresse sur la magnificence des feuillées d'avril. L'air y était frais et suave, embaumé de senteurs de foins, de senteurs d'acacias. Des montagnes — très hautes surtout vers le nord pour y faire le climat plus doux — l'entouraient de toutes parts, y jetant le mélancolique mystère des édens fermés.

Et, quand les cerisiers apparurent, ce fut une gaie surprise: ils étaient déjà rouges, au 20 avril!

Personne, dans ces chemins, au-dessus desquels ces grands cerisiers étendaient, comme un toit, leurs branches toutes perlées de corail.

Çà et là seulement, quelques maisons d'été encore inhabitées, quelques jardins à l'abandon, envahis par les hautes herbes et les buissons de roses.

Alors, ils mirent leur cheval au pas; puis, chacun à son tour, se débarrassant des rênes et se tenant debout

dans la voiture, ils s'amusèrent à manger des cerises à même les arbres,[1] en passant et sans s'arrêter. Après, ils en piquèrent des bouquets à leur boutonnière, ils en cueillirent des branches pour les attacher à la tête du cheval, aux harnais, à la lanterne: on eût dit un petit équipage paré pour quelque fête de jeunesse et de joie...

— A présent, dépêchons-nous! pria Gracieuse. Pourvu qu'il fasse assez clair, au moins, quand nous arriverons à Etchézar, pour que le monde nous voie passer, décorés comme nous sommes!

XV

Mai! l'herbe monte, monte de partout comme un tapis somptueux, comme du velours à longue soie, spontanément émané de la terre.

Pour arroser cette région des Basques, qui tout l'été demeure humide et verte comme une sorte de Bretagne plus chaude, les vapeurs errantes sur la mer de Biscaye s'assemblent toutes dans ce fond de golfe, s'arrêtent aux cimes pyrénéennes et se fondent en pluies. De longues averses tombent, qui sont décevantes un peu, mais après lesquelles la terre sent les fleurs et le foin nouveau.

Durant ce mois de mai,[2] avec le petit groupe des nonnes noires, Gracieuse, à toute heure, se rendait à l'église. Hâtant le pas sous les fréquentes ondées, elles traversaient ensemble le cimetière plein de roses; ensemble, toujours ensemble, la petite fiancée clandestine, aux robes claires, et les filles embéguinées, aux longs

voiles de deuil; pendant la journée, elles apportaient des bouquets de fleurs blanches, des pâquerettes, des gerbes de grands lys; le soir, c'était pour venir chanter, dans la nef encore plus sonore que le jour, les cantiques doucement joyeux de la Vierge Marie:

— Salut, reine des Anges! Étoile de la mer, salut! . . .

Et sitôt que Gracieuse entrait là, le soir, au bruit mourant des cloches, — quittant le pâle demi-jour du cimetière plein de roses pour la nuit étoilée de cierges, qui déjà régnait dans l'église, quittant l'odeur des foins et des roses pour celle de l'encens et des grands lys coupés, passant de l'air tiède et vivant du dehors à ce froid lourd et sépulcral que les siècles amassent dans les vieux sanctuaires, — un calme particulier tout de suite se faisait dans son âme, un renoncement à toutes ses terrestres joies. Puis, quand elle s'était agenouillée, quand les premiers cantiques avaient pris leur vol sous la voûte aux sonorités infinies, cela devenait peu à peu une extase, un état plein de rêves, un état visionnaire que traversaient de confuses apparitions blanches: des blancheurs, des blancheurs partout; des lys, des myriades de gerbes de lys, et de blanches ailes, des tremblements d'ailes d'anges...

Mais, quand elle se retrouvait dehors, quand la nuit de printemps la réenveloppait de tiédeurs et de souffles de vie, le souvenir du rendez-vous qu'elle avait promis hier, hier ainsi que tous les jours, chassait comme un vent d'orage les visions de l'église.

Et, l'heure venue, malgré toutes ses résolutions elle était là anxieuse et ardente, aux aguets du moindre bruit de pas, le cœur battant si une branche du jardin

remuait dans la nuit, — torturée par le moindre retard du bien aimé.

Il arrivait, lui, toujours de son même pas silencieux de rôdeur nocturne, la veste sur l'épaule, avec autant de précautions et de ruses que pour les plus dangereuses contrebandes.

Par les nuits pluvieuses, si fréquentes durant ces printemps basques, elle restait dans sa chambre de rez-de-chaussée, et lui s'asseyait sur le rebord de la fenêtre ouverte.

Quand il faisait beau, elle escaladait cette fenêtre basse pour l'attendre dehors, et c'était sur le banc du jardin que se passaient leurs longs tête-à-tête presque sans paroles. Entre eux deux, ce n'étaient même plus ces continuels chuchotements en sourdine[1] dont les amoureux sont coutumiers; non, c'étaient plutôt des silences. D'abord ils n'osaient pas causer, de peur d'être découverts, car les moindres murmures de voix, la nuit, s'entendent. Et puis, tant que rien de nouveau ne menaçait leur vie ainsi arrangée, quel besoin avaient-ils de se parler?

La possibilité d'être surpris les tenait souvent l'oreille au guet,[2] dans une inquiétude qui rendait plus délicieux ensuite les moments où ils s'abandonnaient davantage, la confiance reprise... Personne du reste ne les épouvantait comme Arrochkoa, très fin rôdeur nocturne lui-même, et toujours si au courant des allées et venues de Ramuntcho... Malgré son indulgence à leurs projets, que ferait-il, celui-là, s'il venait à tout découvrir?...

Après les audaces enivrées des premières fois, la frayeur les prenait davantage, et, quand l'un d'eux

avait quelque chose de particulier à dire, il entraînait d'abord l'autre par la main sans parler; cela signifiait qu'il fallait marcher, doucement, doucement, comme des chats en maraude, jusqu'à une allée, derrière la maison, où l'on pouvait causer sans crainte.

— Où demeurerons-nous, Gracieuse? demandait Raymond, un soir.

— Mais...chez toi, j'avais pensé.

— Ah! oui, moi aussi, j'avais pensé de même... Seulement je craignais que tu ne trouves bien triste d'être si loin de la paroisse[1] et de la place[2]....

— Oh! ... avec toi, trouver quelque chose triste?...

C'était pour lui une joie de plus, que de savoir sa maison acceptée par Gracieuse, d'être sûr qu'elle viendrait apporter le rayonnement de sa présence dans ce vieux logis aimé, et qu'ils feraient là leur nid pour la vie...

XVI

Voici venir les longs crépuscules pâles de juin, un peu voilés comme ceux de mai, moins incertains cependant et plus tièdes encore. Dans les jardins, les lauriers-roses de pleine terre, qui commencent de fleurir à profusion, deviennent des gerbes magnifiquement rosées. A la fin de chaque journée de labeur, les bonnes gens s'asseyent dehors devant les portes, pour regarder la nuit tomber.

Pour Ramuntcho, c'est l'époque où la contrebande devient un métier presque sans peine, avec des heures charmantes: marcher vers les sommets, à travers les nuages printaniers; franchir des ravins, errer dans des

régions de sources et de figuiers sauvages; dormir, pour attendre l'heure convenue avec les carabiniers complices, sur des tapis de menthes et d'œillets... La bonne senteur des plantes imprégnait ses habits, sa veste jamais mise[1] qui ne lui servait que d'oreiller ou de couverture; — et Gracieuse quelquefois lui disait le soir: « Je sais la contrebande que vous avez faite la nuit dernière, car tu sens les menthes de la montagne au-dessus de Mendiazpi,» — ou bien: « Tu sens les absinthes du marais de Subernoa.»

Elle, Gracieuse, regrettait le mois de Marie,[2] les offices de la Vierge dans la nef parée de fleurs blanches. Par les crépuscules sans pluie, avec les sœurs et quelques « grandes »[3] de leur classe, on allait s'asseoir sous le porche de l'église, contre le mur bas du cimetière d'où la vue plonge dans les vallées d'en dessous. Là, c'étaient des causeries, ou bien de ces jeux très enfantins, auxquels les nonnes se prêtent toujours si volontiers.

C'étaient aussi des méditations longues et étranges, quand on ne jouait pas et qu'on ne causait plus, des méditations auxquelles le déclin du jour, le voisinage de l'église, des tombes et de leurs fleurs, donnait bientôt une sérénité détachée des choses. Dans ses premiers rêves mystiques de petite fille, — inspirés surtout par les rites pompeux du culte, par la voix des orgues, les bouquets blancs, les mille flammes des cierges, — c'étaient des images seulement qui lui apparaissaient, — il est vrai, de très rayonnantes images: autels qui posaient sur des nuées, tabernacles d'or où vibraient des musiques, et où venaient s'abattre de grands vols d'anges. Mais ces visions-là maintenant faisaient place

à des idées: elle entrevoyait cette paix et ce suprême renoncement que donne la certitude d'une vie céleste ne devant jamais finir; elle concevait d'une façon plus haute que jadis la mélancolique joie d'abandonner tout pour n'être qu'une partie impersonnelle de cet ensemble de nonnes blanches, ou bleues, ou noires, qui, des innombrables couvents de la terre, font monter vers le ciel une immense et perpétuelle intercession pour les péchés du monde...

Cependant, dès que la nuit était tombée tout à fait, le cours de ses pensées redescendait chaque soir fatalement vers les choses enivrantes et mortelles. L'attente, la fiévreuse attente commençait, de minute en minute plus impatiente. Il lui tardait que[1] ses froides compagnes au voile noir fussent rentrées dans le sépulcre de leur couvent, et d'être seule dans sa chambre, libre enfin dans la maison endormie, prête à ouvrir sa fenêtre pour guetter le bruit léger des pas de Raymond.

Ramuntcho, ce soir-là, était venu au rendez-vous plus tôt que de coutume, — avec plus d'hésitation aussi dans sa marche et son escalade, car l'on risque, par ces soirs de juin, de trouver des garçons, derrière les haies, en maraude d'amour.

Et, par hasard, elle était déjà seule en bas, regardant au dehors, sans cependant l'attendre.

Tout de suite, elle remarqua son allure agitée, ou joyeuse, et devina du nouveau. N'osant pas s'approcher trop, il lui fit signe qu'il fallait vite venir, enjamber la fenêtre, gagner l'allée obscure où l'on causait sans crainte. Puis, dès qu'elle fut près de lui, à

l'ombre nocturne des arbres, il lui annonça brusquement cette grande nouvelle qui, depuis le matin, bouleversait sa jeune tête et celle de Franchita sa mère.

— L'oncle Ignacio a écrit!

— Vrai? l'oncle Ignacio! ...

C'est qu'elle savait, elle aussi, que cet oncle aventurier, cet oncle d'Amérique, disparu depuis tant d'années, n'avait jusqu'ici songé à envoyer qu'un étrange bonjour, par un matelot de passage.

— Oui! ... Et il dit qu'il a du bien là-bas, dont il faut s'occuper, de grandes prairies, des troupes de chevaux; qu'il n'a pas d'enfants, que, si je voulais aller m'établir près de lui, avec une gentille Basquaise épousée au pays, il serait content de nous adopter tous deux... Oh! je crois que ma mère viendrait aussi... Donc, si tu voulais...ce serait dès maintenant que nous pourrions nous marier... Tu sais, on en marie d'aussi jeunes. A présent que je serais adopté par l'oncle et que j'aurais une vraie position, elle consentirait, ta mère, je pense... Et ma foi, tant pis pour le service militaire, n'est-ce pas, dis?...

Ils s'assirent, sur des pierres moussues qui étaient là, leurs têtes tournant un peu,[1] aussi troublés l'un que l'autre par l'approche et la tentation imprévue du bonheur. Ainsi, ce ne serait plus dans un incertain avenir, après son temps de soldat,[2] ce serait presque tout de suite; ce serait dans deux mois, dans un mois peut-être, qu'ils se marieraient.

— Tu ne me réponds pas, Gracieuse, tu ne me dis rien?...

Il voyait bien qu'elle était contente, elle aussi, comme lui, et pourtant il devinait, à sa façon de rester si long-

temps muette, que des ombres devaient s'amasser sur son rêve charmeur et beau.

— Mais, demanda-t-elle enfin, tes papiers de naturalisation, tu les as déjà reçus, n'est-ce pas?...

— Oui, c'est arrivé depuis la semaine dernière, tu sais bien... Et c'est toi, d'ailleurs, qui m'avais commandé de les faire, ces démarches-là[1]...

— Et alors, tu es Français aujourd'hui... Et alors, si tu manques à ton service militaire, tu es déserteur!

— Dame!... Dame oui!... Déserteur, non; mais *insoumis,* je crois, ça s'appelle...et ça ne vaut pas mieux, du reste, puisqu'on ne peut plus revenir... Moi qui n'y pensais pas!...

Comme elle était torturée à présent d'en être cause, de l'avoir elle-même poussé à cet acte-là, qui faisait planer une menace si noire sur la joie à peine entrevue! Oh! mon Dieu, déserteur, lui, son Ramuntcho! C'est à dire banni à jamais du cher pays basque!... Et ce départ pour les Amériques, devenu tout à coup effroyablement grave, solennel, comme une sorte de mort, puisqu'il serait sans retour possible!... Alors, que faire?...

Voici donc qu'ils restaient anxieux et muets, chacun d'eux préférant se soumettre à la volonté de l'autre, et attendant, avec un égal effroi, la décision qui serait prise, pour partir ou pour rester. Du fond de leurs deux jeunes cœurs montait peu à peu une même et pareille détresse, empoisonnant le bonheur offert là-bas, dans ces Amériques d'où l'on ne reviendrait plus...

Le couvre-feu cependant commença de sonner à l'église. Or, le timbre de cette cloche, la nuit surtout, représentait pour eux quelque chose d'unique sur la

terre; en ce moment, c'était même comme une voix qui serait venue apporter, dans leur indécision, son avis, son conseil décisif et tendre. Muets toujours, ils l'écoutaient avec une émotion croissante. Elle disait, la voix conseillère, la chère voix protectrice: « Non, ne vous en allez pas pour toujours; les lointains pays sont faits pour le temps de la jeunesse; mais il faut pouvoir revenir à Etchézar: c'est ici qu'il faut vieillir et mourir; nulle part au monde vous ne dormiriez comme dans ce cimetière autour de l'église, où l'on peut, même couché sous la terre, m'entendre sonner encore... » Ils cédaient de plus en plus à la voix de la cloche, les deux enfants dont l'âme était religieuse et primitive. Et Raymond sentit bientôt couler sur sa joue une larme de Gracieuse:

— Non, dit-il enfin, déserter, non; je crois, vois-tu, que je n'en aurais pas le courage...

— Je pensais la même chose que toi, mon Ramuntcho, dit-elle. Non, ne faisons pas cela... Mais j'attendais, pour te le laisser dire...

Alors, il s'aperçut qu'il pleurait lui aussi, comme elle...

Donc, le sort en était jeté,[1] ils laisseraient passer le bonheur, qui était là, à leur portée, presque sous leur main; ils remettraient tout à un avenir incertain et si reculé! ...

Et à présent, dans la tristesse, dans le recueillement de leur grande décision prise, ils se communiquaient ce qui leur semblait de mieux à faire:

— On pourrait, disait-elle, lui répondre une jolie lettre, à ton oncle Ignacio; lui écrire que tu acceptes, que tu viendras avec beaucoup de plaisir aussitôt après

ton service militaire; ajouter même, si tu veux, que celle avec qui tu es fiancé le remercie comme toi et se tiendra prête à te suivre; mais que, déserter, tu ne le peux pas.

— Et, à ta mère, si tu lui en parlais dès maintenant, toi, Gatchutcha, pour voir un peu ce qu'elle en penserait?... Car enfin, voici que ce n'est plus comme autrefois, tu comprends bien, je ne suis plus un abandonné comme j'étais...

...Des pas légers derrière eux, dans le chemin... Et au-dessus du mur, la silhouette apparue d'un jeune homme, qui s'était approché sur la pointe de ses espadrilles, comme pour les épier!...

— Va-t'en, sauve-toi, mon Ramuntcho, à demain soir!...

En une demi-seconde, plus personne: lui, tapi dans une broussaille, elle, envolée vers sa chambre.

Fini, leur entretien grave! Fini jusqu'à quand? Jusqu'à demain ou jusqu'à toujours?... Sur leurs adieux, brusques ou prolongés, épouvantés ou paisibles, chaque fois, chaque nuit, pesait la même incertitude de se revoir...

XVII

— Eh bien, Gatchutcha, tu lui en as enfin parlé, à ta maman, de l'oncle Ignacio? demandait Raymond, très tard, le lendemain soir, dans l'allée du jardin, sous des rayons de lune.

— Pas encore, non, je n'ai pas osé... C'est que, vois-tu, comment lui expliquer que je sais toutes ces choses, moi, puisque je suis censée ne plus causer avec

toi jamais, et qu'elle m'en a fait défense?... Songe un peu, si j'allais lui donner soupçon! ... Après, ce serait fini, nous ne pourrions plus nous voir! J'aimerais mieux remettre à plus tard, à quand tu auras quitté le pays, car alors tout me sera égal...

— C'est vrai! ... Attendons, puisque je vais partir.

En effet, il allait partir et déjà leurs soirs étaient comptés.

Maintenant qu'ils avaient définitivement laissé échapper ce bonheur immédiat, offert là-bas dans les prairies d'Amérique, il leur semblait préférable de hâter le départ de Raymond pour l'armée, afin qu'il fût de retour plus vite aussi. Donc, ils avaient décidé qu'il demanderait à « devancer l'appel.»[1] Et, comme il leur fallait, pour être plus certains de ne pas manquer de courage, une époque précise, envisagée longtemps à l'avance, ils avaient fixé la fin de septembre, après la grande série des jeux de paume.

Cette séparation de trois années, ils la contemplaient d'ailleurs avec une confiance absolue dans l'avenir, tant ils se croyaient sûrs l'un de l'autre, et d'eux-mêmes, et de leur impérissable amour. Mais c'était cependant une attente qui déjà leur serrait le cœur étrangement; cela jetait une mélancolie imprévue sur les choses même les plus indifférentes d'ordinaire, sur la fuite des journées, sur les moindres indices de la saison prochaine, sur l'éclosion de certaines plantes, sur l'épanouissement de certaines espèces de fleurs, sur tout ce qui présageait l'arrivée et la marche si rapide de leur dernier été.

Déjà les feux de la Saint-Jean[2] ont flambé, joyeux et rouges dans une claire nuit bleue, — et la montagne

espagnole, là-bas, semblait ce soir-là brûler comme une gerbe de paille, tant il y en avait de ces feux de joie, allumés sur ses flancs. La voici donc commencée, la saison de lumière, de chaleur et d'orage, vers la fin de laquelle Raymond doit partir.

C'est bientôt la splendeur chaude de juillet méridional. La mer de Biscaye s'est faite très bleue et la côte Cantabrique[1] a pour un temps revêtu ses fauves couleurs de Maroc ou d'Algérie.

Et les sources coulent plus minces et plus rares sous l'épaisseur des fougères, et, le long des routes, s'en vont plus lents, sous la conduite des hommes demi-nus, les chars à bœufs, qu'un essaim de mouches environne.

A cette saison, Ramuntcho, dans le jour, vivait de sa vie agitée de *pelotari,* tout le temps en courses, avec Arrochkoa, de village en village, pour organiser des parties de paume et pour les jouer.

XVIII

Cependant Franchita s'étonnait de l'attitude inexpliquée de son fils, qui, semblait-il, ne voyait plus jamais Gracieuse et qui pourtant n'en parlait même pas. Alors, tandis que s'amassait en elle-même la tristesse de ce départ si prochain pour le service militaire, elle observait, avec son mutisme et sa patience de paysanne.

Un soir donc, un des derniers soirs, comme il partait, mystérieux et empressé, bien avant l'heure de la contrebande nocturne, elle se dressa devant lui, le regard dans le sien:

— Où vas-tu, mon fils?

Et le voyant détourner la tête, rouge et embarrassé, elle acquit la soudaine certitude:

— C'est bon, maintenant je sais... Oh! je sais!...

Elle était plus émue que lui encore, à la découverte de ce grand secret...

C'était leur dernier soir, car avant-hier, à la mairie de Saint-Jean-de-Luz, il avait, d'une main un peu tremblante, signé son engagement de trois années pour le 2e d'infanterie de marine, qui tient garnison dans un port militaire du Nord.

C'était leur dernier soir, — et ils s'étaient dit qu'ils le prolongeraient plus que de coutume, — jusqu'à minuit, avait décidé Gracieuse: minuit, qui est dans les villages une heure indue et noire, une heure après laquelle, on ne sait pourquoi, tout semblait à la petite fiancée plus grave et plus coupable.

Moins prudents, par exemple,[1] puisqu'ils n'avaient plus de lendemains à ménager, ils osaient causer, là, sur leur banc d'amoureux, ce que jamais ils n'avaient fait encore. Ils causaient de l'avenir, d'un avenir qui était pour eux si loin, car à leur âge, trois ans paraissent infinis.

Dans trois ans, à son retour, elle aurait vingt ans; alors, si sa mère persistait à refuser d'une manière absolue, au bout d'une année d'attente elle userait de son droit de fille majeure,[2] c'était entre eux une chose convenue et jurée.

Les moyens de correspondre, pendant la longue absence de Raymond, les préoccupaient beaucoup: entre eux, tout était si compliqué d'entraves et de secrets!...

Arrochkoa, leur seul intermédiaire possible, avait bien promis son aide; mais il était si changeant, si peu sûr!... Mon Dieu, s'il allait leur manquer!... Et puis, accepterait-il de faire passer des lettres cachetées? — Sans quoi il n'y aurait plus aucune joie à s'écrire. — De nos jours où les communications sont faciles et constantes, il n'y en a plus guère, de ces séparations complètes comme serait bientôt la leur; ils allaient se dire un très solennel adieu, comme s'en disaient les amants de jadis, ceux du temps où existaient encore des pays sans courriers, des distances qui faisaient peur. Le bienheureux revoir leur apparaissait comme situé là-bas, là-bas, dans le recul des durées;[1] cependant, à cause de cette foi qu'ils avaient l'un dans l'autre, ils espéraient cela avec une tranquille assurance, comme les croyants espèrent la vie céleste.

Mais les moindres choses de cette dernière soirée prenaient dans leur esprit une importance singulière; à l'approche de cet adieu, tout s'agrandissait et s'exagérait pour eux, comme il arrive aux attentes[2] de la mort. Les bruits légers et les aspects de la nuit leur semblaient particuliers et, à leur insu, se gravaient pour toujours dans leur souvenir. Le chant des grillons d'été avait quelque chose de spécial qu'il leur semblait n'avoir jamais entendu. Dans la sonorité nocturne, les aboiements d'un chien de garde, arrivant de quelque métairie éloignée, les faisaient frissonner d'une frayeur triste. Et Ramuntcho devait emporter en exil, conserver plus tard avec un attachement désolé, certaine tige d'herbe arrachée dans le jardin en passant et avec laquelle il avait machinalement joué tout ce soir-là.

Une étape de leur vie finissait avec ce jour; un temps[1] était révolu, leur enfance avait passé...

De recommandations, ils n'en avaient pas de bien longues à échanger, tant chacun d'eux se croyait sûr de l'autre. Ils avaient moins à se dire que la plupart des fiancés, parce qu'ils connaissaient mutuellement leurs pensées les plus intimes. Donc, après la première heure de causerie, ils restaient la main dans la main et gardaient un silence grave, à mesure que se consumaient les minutes inexorables de la fin.

A minuit, elle voulut qu'il partît, ainsi qu'elle l'avait décidé d'avance dans sa petite tête réfléchie et obstinée. Donc, ils se quittèrent, comme si la séparation était, à cette minute précise, une chose inéluctable et impossible à retarder. Et tandis qu'elle rentrait dans sa chambre, avec tout à coup des sanglots qui vinrent jusqu'à lui, il enjamba le mur et, au sortir de l'obscurité des feuillages, se trouva sur la route déserte, toute blanche de rayons lunaires.

XIX

Le jour du départ. Des adieux à des amis, çà et là; des souhaits joyeux d'anciens soldats revenus du régiment. Depuis le matin, une sorte de griserie ou de fièvre, et, en avant de lui, tout l'imprévu de la vie.

Arrochkoa, très gentil ce dernier jour, s'était offert avec instances pour le conduire avec sa voiture à Saint-Jean-de-Luz et avait combiné qu'on partirait au déclin du soleil, de façon à arriver là-bas juste au passage du train de nuit.

Donc, le soir étant inexorablement arrivé, Franchita voulut accompagner son fils sur la place, où cette voiture des Detcharry l'attendait toute prête, et là son visage, malgré sa volonté, se contracta de douleur, tandis que lui se raidissait pour conserver cet air crâne qui sied aux conscrits en partance[1] pour le régiment :

— Faites-moi une petite place, Arrochkoa, dit-elle brusquement, je vais monter entre vous deux jusqu'à la chapelle de Saint-Bitchentcho ; je m'en reviendrai à pied...

Et ils partirent au soleil baissant qui, sur eux comme sur toutes choses, épandait la magnificence de ses ors et de ses cuivres rouges.

Après un bois de chênes, la chapelle de Saint-Bitchentcho passa, et la mère voulut rester encore. D'un tournant à un autre, remettant chaque fois la grande séparation, elle demandait à le conduire toujours plus loin.

— Allons, ma mère, en haut de la côte d'Issaritz il faudra descendre ! dit-il tendrement. Tu m'entends, Arrochkoa, tu arrêteras ta voiture où je viens de dire ; je ne veux pas qu'elle aille plus loin, ma mère...

A cette côte d'Issaritz, le cheval avait de lui-même ralenti son allure. La mère et le fils, les yeux brûlés de larmes retenues, restaient la main dans la main, et on allait doucement, doucement, en un silence absolu, comme si c'était une montée solennelle vers quelque calvaire.

Enfin, tout en haut de la côte, Arrochkoa, qui semblait muet lui aussi, tira légèrement sur les guides, avec un simple petit : « Ho ! ... là ! ... » discret

comme un signal lugubre qu'on hésite à donner, — et la voiture fut arrêtée.

Alors, sans rien dire, Raymond sauta sur la route, fit descendre sa mère, lui donna un grand baiser très long, puis remonta lestement sur le siège :

— Va, Arrochkoa, vite, enlève[1] ton cheval, partons !

Et en deux secondes, à la descente rapide d'après, il perdit de vue celle dont le visage enfin s'inondait de larmes.

Au crépuscule donc, elle s'en revenait, Franchita, de conduire son fils, et s'efforçait de reprendre sa figure habituelle, son air de hautaine indifférence, pour traverser le village.

Mais, arrivée devant la maison Detcharry, elle vit Dolorès qui, près de rentrer chez elle, se retournait et se campait[2] sur sa porte pour la regarder passer. Il fallait bien quelque chose de nouveau, quelque révélation subite, pour qu'elle prît cette attitude de défi agressif, cette expression de provocante ironie, — et Franchita alors s'arrêta, elle aussi, tandis que cette phrase presque involontaire jaillissait entre ses dents serrées :

— Qu'est-ce qu'elle a, pour me regarder comme ça, cette femme ?...

— Il ne viendra pas ce soir, l'amoureux, hein ! répondit l'ennemie.

— Ah ! tu le savais donc, toi, alors, qu'il venait ici, voir ta fille ?

En effet, elle le savait depuis le matin : Gracieuse le lui avait dit, puisqu'il n'y avait plus aucun lendemain à ménager ; elle le lui avait dit de guerre lasse,[3] après

avoir inutilement parlé de l'oncle Ignacio, du nouvel avenir de Raymond, de tout ce qui pouvait servir leur cause de fiancés...

— Ah! tu le savais donc, toi, alors, qu'il venait ici voir ta fille?...

Par un ressouvenir d'autrefois, elles reprenaient d'instinct leur tutoiement de l'école des sœurs,[1] ces deux femmes qui depuis bientôt vingt ans ne s'étaient plus adressé une parole. Pourquoi elles se détestaient, en vérité elles l'ignoraient presque; tant de fois, cela commence ainsi, par des riens, des jalousies, des rivalités d'enfance et puis, à la longue, à force de se voir chaque jour sans se parler, à force de se jeter en passant de mauvais regards, cela fermente jusqu'à devenir l'implacable haine... Donc, elles étaient là, l'une devant l'autre, et leurs deux voix chevrotaient de rancune, d'émotion mauvaise:

— Eh! répliqua l'autre, tu le savais avant moi, je suppose, toi, l'éhontée, que ton fils venait voir ma fille. Non, ma fille épousant ce pauvre diable sans le sou, voyez-vous ça! ...

— Eh bien, j'ai idée que si,[2] moi! qu'elle l'épousera quand même! ... Essaie donc, tiens,[3] de lui en proposer un de ton choix, pour voir! ...

Alors, comme qui dédaigne de continuer, elle reprit son chemin, entendant, par derrière, la voix et l'insulte de l'autre qui la poursuivaient. Elle tremblait de tous ses membres et chancelait à chaque pas sur ses jambes près de faiblir.

Au logis, maintenant vide, quelle morne tristesse, quand elle fut rentrée!

La réalité de cette séparation de trois ans lui appa-

raissait sous un aspect affreusement nouveau, comme si elle y avait à peine été préparée ; — de même, au retour du cimetière, on sent pour la première fois, dans son intégrité affreuse, l'absence des chers morts...

DEUXIÈME PARTIE

I

Trois ans ont passé, rapides.

Franchita est seule chez elle, malade et couchée, au déclin d'un jour de novembre. — Et c'est le troisième automne, depuis le départ de son fils.

Dans ses mains brûlantes de fièvre, elle tient une lettre de lui, une lettre qui aurait dû n'apporter que de la joie sans nuage, puisqu'elle annonce son retour, mais qui lui cause au contraire des sentiments tourmentés, car le bonheur de le revoir s'empoisonne à présent de tristesses, d'inquiétudes surtout, d'inquiétudes affreuses...

Oh! elle avait eu un pressentiment bien juste du sombre avenir, le soir où, revenant de l'accompagner sur la route du départ, elle était rentrée chez elle si angoissée, après cette sorte de défi jeté à Dolorès en pleine rue.

Des mois d'attente et de calme apparent avaient cependant suivi cette scène, tandis que Raymond, très loin du pays, faisait ses premières armes.[1] Puis, un jour, un riche épouseur s'était présenté pour Gracieuse et celle-ci, au su de tout le village, l'avait obstinément refusé malgré la volonté de Dolorès. Alors, elles étaient subitement parties toutes deux, la mère et la fille, sous prétexte de visite à des parents du Haut-

Pays;[1] mais le voyage s'était prolongé; un mystère de plus en plus singulier avait enveloppé cette absence, — et tout à coup le bruit s'était répandu que Gracieuse faisait son noviciat chez les sœurs de Sainte-Marie-du-Rosaire, dans un couvent de Gascogne[2] où l'ancienne Bonne-Mère d'Etchézar était dame abbesse! ...

Dolorès avait reparu seule dans son logis, muette, l'air mauvais et désolé. Personne n'avait su quelles pressions s'étaient exercées sur la petite aux cheveux d'or, ni comment les portes lumineuses de la vie avaient été fermées devant elle, comment elle s'était laissé murer dans ce tombeau; mais, sitôt les délais strictement accomplis, sans que son frère même eût pu la revoir, elle avait prononcé là-bas ses vœux, — pendant que Raymond, dans une lointaine guerre de colonie, toujours loin des courriers de France, au milieu des forêts d'une île australe, gagnait ses galons de sergent et la médaille militaire.[3]

Franchita avait eu presque peur qu'il ne rentrât jamais au pays, son fils... Mais enfin, voici qu'il allait revenir! Entre ses doigts, amaigris et chauds, elle tenait la lettre qui disait: « Je pars après-demain et je serai là samedi soir.» Mais que ferait-il, une fois de retour, quel parti allait-il prendre pour la suite de sa vie si tristement changée?... Dans ses lettres, il s'était obstiné à n'en point parler.

Et, maintenant, pour attendre le retour de ce fils, elle était là, étendue sur son lit, et brûlante d'une grande fièvre.

II

Il revenait, lui, Raymond, après ses trois années d'absence, congédié de l'armée dans cette ville du nord où son régiment tenait garnison. Il revenait le cœur en désarroi, le cœur en tumulte et en détresse.

Son visage de vingt-deux ans avait bruni sous les ardents soleils; sa moustache, maintenant très longue, lui donnait un air de noblesse fière. Et, sur le parement du costume civil qu'il venait d'acheter, s'étalait le ruban glorieux de sa médaille.

A Bordeaux, où il était arrivé après une nuit de voyage, il avait pris place, avec déjà une émotion, dans ce train d'Irun[1] qui descend en ligne directe vers le sud, à travers la monotonie des landes interminables. Près d'une portière de droite, il s'était installé pour voir plus tôt s'ouvrir le golfe de Biscaye et se dessiner les hautes terres d'Espagne.

Puis, vers Bayonne, il avait tressailli en apercevant les premiers bérets basques, aux barrières, les premières maisons basques dans les pins et les chênes-lièges.

Et à Saint-Jean-de-Luz enfin, en mettant pied à terre, il s'était senti comme un homme ivre... D'abord, après ces brumes et ces froids déjà commencés dans la France septentrionale, c'était l'impression subite d'un climat plus chaud, la sensation d'entrer dans une serre. Il y avait fête de soleil, ce jour-là ;[2] le vent de sud, l'exquis vent de sud soufflait, et les Pyrénées s'enlevaient[3] en teintes magnifiques sur le grand ciel libre.

Comme il l'avait prévu, la diligence qui dessert chaque jour Etchézar était déjà partie depuis deux heures. Mais sans peine il ferait à pied cette longue route, du reste si familière, et ainsi, il arriverait quand même ce soir, avant la nuit close.

Il alla donc s'acheter des espadrilles, la chaussure de ses courses d'autrefois. Et, de son pas rapide de montagnard, à longues enjambées nerveuses, il s'enfonça tout de suite au cœur du pays silencieux, par des routes qui étaient pour lui remplies de souvenirs.

Voici Etchézar! ... Etchézar qui se découvre là-bas tout à coup à un tournant du chemin! ...

Oh! la mélancolique apparition de patrie, au soldat qui revient et qui ne retrouvera plus de fiancée! ...

Trois ans passés, depuis qu'il s'en était allé d'ici... Or, trois ans, — si c'est, hélas! un rien fugitif plus tard dans la vie, — à son âge, c'est encore un abîme de temps, une période qui change toutes choses. Et, après cet exil si long, combien ce village, qu'il adore cependant, lui réapparaît diminué, petit, muré dans les montagnes, triste et perdu! ...

Son pas cependant s'accélère, dans la hâte d'embrasser sa mère; il contourne, sans y entrer, son village, pour gagner sa maison écartée, par un chemin qui domine la place et l'église; en passant vite, il regarde tout avec un trouble inexprimable. De la paix, du silence planent sur cette petite paroisse d'Etchézar, cœur du pays basque français et patrie de tous les *pelotaris* fameux du passé — lesquels sont devenus de lourds grands-pères, ou bien des morts à présent. La place du jeu de paume, tandis qu'il chemine rapidement au-

dessus, s'éclaire d'un peu de soleil encore, d'un rayon finissant, très oblique, vers le fond, tout comme le soir de son premier grand succès, il y a quatre années, quand, parmi la joyeuse foule, Gracieuse se tenait là en robe bleue, elle qui est devenue une nonnette noire aujourd'hui... Sur les gradins déserts, sur les marches de granit où l'herbe pousse, trois ou quatre vieillards sont assis, qui jadis étaient les vaillants du lieu et que leurs souvenirs ramènent sans cesse là, pour causer à la fin des journées, pendant que le crépuscule descend des cimes, envahit la terre, semble émaner et tomber des Pyrénées brunes...

Enfin voici sa maison, là, devant ses yeux. Elle est bien telle cependant qu'il pensait la revoir. Ainsi qu'il s'y attendait, il reconnaît le long du mur toutes les persistantes fleurs cultivées par sa mère, les mêmes espèces que les gelées ont détruites là-bas depuis des semaines, dans le nord d'où il vient: les héliotropes, les géraniums, les hauts dahlias et les roses aux branches grimpantes. Et la chère jonchée de feuilles, qui tombe chaque automne des platanes taillés en voûte, est là aussi, et se froisse et s'écrase avec un bruit si familier sous ses pas! ...

Dans la salle d'en bas, quand il entre, il y a déjà de l'indécision grise,[1] déjà de la nuit. La haute cheminée, où son regard d'abord s'arrête par un instinctif souvenir de ces flambées des anciens soirs, se dresse pareille avec sa draperie blanche; mais froide, emplie d'ombre, sentant l'absence ou la mort.

Il monte en courant vers la chambre de sa mère. Elle, de son lit ayant bien reconnu le pas du fils,

s'est dressée sur son séant, toute raide, toute blanche dans le crépuscule:

— Raymond! dit-elle, d'une voix couverte[1] et vieillie.

Elle lui tend les bras, et, dès qu'elle le tient, l'enlace et le serre:

— Raymond! ...

Puis, après ce nom prononcé, sans ajouter rien, elle appuie la tête contre sa joue. Lui, alors, s'aperçoit que le visage de sa mère est brûlant contre le sien. Et pour la première fois, il a peur; la notion qu'elle est sans doute très malade se présente à son esprit, la possibilité et la soudaine épouvante qu'elle meure...

— Oh! vous êtes toute seule, ma mère! Mais qui donc vous soigne? Qui vous veille?

— Me veiller?... répond-elle avec sa brusquerie, ses idées de paysanne subitement revenues. Dépenser de l'argent pour me garder, eh! pourquoi faire, mon Dieu?... La benoîte[2] ou bien la vieille Doyamburu vient dans la journée me donner ce dont j'ai besoin, les choses que le médecin me commande... Quoique...les remèdes, vois-tu! ... Enfin![3]... Allume une lampe, dis, mon Ramuntcho! ... Je veux te voir...et je ne te vois pas!

Et, quand la clarté a jailli, d'une allumette de contrebande espagnole, elle reprend, sur un ton de câlinerie infiniment douce, comme on parle à un tout petit enfant qu'on adore:

— Oh! tes moustaches! ... Les longues moustaches qui te sont venues, mon fils! ... C'est que je ne reconnais plus mon Ramuntchito,[4] moi! ... Approche-la, ta lampe, mon bien-aimé, approche-la, que je te regarde bien! ...

Lui aussi la voit mieux, à présent, sous la lueur nouvelle de cette lampe, tandis qu'elle le dévisage et l'admire avec amour. Et il s'effraie davantage, parce que les joues de sa mère sont si creuses, ses cheveux presque blanchis; même l'expression de son regard est changée et comme éteinte; sur sa figure apparaît tout un sinistre et irrémédiable travail du temps, de la souffrance et de la mort...

Et, maintenant, deux larmes, rapides et lourdes, coulent des yeux de Franchita, qui s'agrandissent, redeviennent vivants, rajeunis de révolte désespérée et de haine:

— Oh! cette femme! ... dit-elle tout à coup. Oh! crois-tu! cette Dolorès! ...

Et son cri inachevé exprime et résume toute sa rancune sans merci contre cette ennemie d'enfance, qui a réussi enfin à briser la vie de son fils.

Un silence entre eux. Lui s'est assis, tête courbée, auprès de ce lit, tenant la pauvre main fiévreuse que sa mère lui a tendue. Elle, respirant plus vite, semble un long moment sous l'oppression de quelque chose qu'elle hésite à exprimer:

— Dis-moi, mon Raymond! ... Je voudrais te demander... Et qu'est-ce que tu comptes faire à présent, mon fils? Quels sont tes projets, dis, pour l'avenir?...

— Je ne sais pas, ma mère... On pensera, on va voir... Tu me demandes ça... là tout de suite... On a le loisir d'en recauser, n'est-ce pas?... Aux Amériques, peut-être?...

— Ah! oui, — reprend-elle lentement, avec tout l'effroi qui couvait en elle depuis des jours... — Aux

Amériques... Oui, je m'en doutais bien... Oh! c'est là ce que tu feras, va... Je le savais, je le savais...

Sa phrase s'achève en un gémissement et elle joint les mains pour essayer d'une prière...

III

RAYMOND, le lendemain matin, errait dans le village et aux abords, sous un soleil qui avait percé les nuages de la nuit, encore radieux comme le soleil d'hier. Soigné dans sa toilette, la moustache bien retroussée, l'allure fière, élégant, grave et beau, il allait au hasard, pour voir et pour être vu, un peu d'enfantillage se mêlant à son sérieux, un peu de bien-être à sa détresse. Sa mère lui avait dit au réveil:

— Je suis mieux, je t'assure. C'est dimanche aujourd'hui; va, promène-toi, je t'en supplie...

Et des passants se retournaient pour le regarder, chuchotaient un instant, puis colportaient la nouvelle: « Le fils de Franchita est revenu au pays; il a très belle mine! »

Les tournants de sentiers, les maisons, les moindres arbres, tout venait rappeler les heures d'autrefois à Ramuntcho, les heures auxquelles Gracieuse était mêlée. Et alors, à chaque ressouvenir, à chaque pas, se gravait et se martelait dans son esprit, sous une forme nouvelle, cet arrêt sans recours: « C'est fini, tu es seul pour jamais, Gracieuse t'a été ravie et on l'a enfermée... » Ses déchirements, tous les hasards du chemin les renouvelaient et les changeaient. Et, au fond de lui-même, comme une base constante à ses réflexions,

cette autre anxiété demeurait sourdement : sa mère, sa mère très malade, en danger mortel peut-être ! . . .

Il rencontrait dės gens qui l'arrêtaient, l'air accueillant et bon, qui lui adressaient la parole dans la chère langue basque, de vieux bérets, de vieilles têtes blanches aimaient reparler jeu de paume à ce beau joueur de retour au bercail. Et puis tout de suite, après les premiers mots de bienvenue échangés, les sourires s'éteignaient, malgré ce clair soleil dans ce ciel bleu, et on se troublait en repensant à Gracieuse voilée[1] et à la Franchita mourante.

Un violent reflux de sang lui monta au visage quand, d'un peu loin, il aperçut Dolorès qui rentrait chez elle. Bien décrépite, celle-là, et l'air bien accablé ! Elle l'avait certes reconnu, elle aussi, car elle détourna vivement sa tête opiniâtre et dure, couverte d'une mantille de deuil. Avec une demi-pitié à la voir si défaite, il songea qu'elle s'était frappée du même coup, et qu'elle serait seule à présent, pour sa vieillesse et pour sa mort...

Çà et là, des gens étaient assis devant leur porte, dans cette sorte d'atrium de branches qui précède toutes les maisons de ce pays. Et leurs voûtes de platanes, taillées à la mode basque, qui l'été sont si impénétrables, tout ajourées[2] à cette saison, laissaient tomber des faisceaux de lumière sur eux ; le soleil flambait, un peu destructeur et triste, au-dessus de ces feuilles jaunes qui se desséchaient...

Et Raymond, dans sa lente promenade d'arrivée, sentait de plus en plus quels liens intimes, d'une très singulière persistance, l'attacheraient toujours à cette région de la terre, âpre et enfermée, quand même il y serait seul à l'abandon, sans amis, sans épouse et sans mère...

Voici Arrochkoa, dont la moustache de chat s'est allongée et dont l'expression féline s'est accentuée, qui court à lui les mains tendues, avec une effusion qu'il n'attendait pas, dans un élan peut-être sincère pour cet ex-sergent qui a si grande allure, qui porte un ruban de médaille et dont les aventures ont fait bruit au pays :

— Ah ! mon Ramuntcho, et depuis quand es-tu arrivé ?... Oh ! si j'avais pu empêcher, va ![1]... Qu'en penses-tu, de ma vieille endurcie[2] de mère et de toutes ces bigotes d'église ?...

Et il l'entraîne à la cidrerie des contrebandiers, où tous deux près de la fenêtre ouverte s'attablent comme autrefois, regardant dehors ; — et ce lieu aussi, ces vieux bancs, ces tonneaux alignés dans le fond, ces mêmes images au mur sont pour rappeler[3] à Ramuntcho les temps délicieux d'avant, les temps révolus et finis.

D'abord ils parlent de choses indifférentes en buvant leur cidre, des voyages de Raymond, de ce qui s'est fait au pays en son absence, des mariages qui se sont consommés ou rompus.

A la fin, Arrochkoa y revient, au sujet brûlant :

— Oh ! si tu avais été au pays, ça ne se serait pas fait, va !... Et encore maintenant, si elle te revoyait...

Raymond le regarde alors, frissonnant de ce qu'il croit comprendre :

— *Encore maintenant ?*... Que veux-tu dire ?

— Oh ! mon cher, les femmes... Avec elles, est-ce qu'on sait jamais !... Elle en tenait fortement pour toi,[4] je t'en réponds, et ç'a été dur... Eh ! de nos jours il n'y a plus de loi qui la retienne, que diable !... Ce que je m'en ficherais,[5] pour mon compte, qu'elle jette son froc aux orties ![6]...

Ramuntcho détourne la tête, les yeux à terre, sans répondre, frappant le sol du pied. Et, pendant le silence d'ensuite, la chose impie, qu'il avait à peine osé se formuler à lui-même, lui apparaît peu à peu moins chimérique, plus réalisable, presque aisée... Non, ce n'est vraiment pas si inadmissible, en somme, de la ravoir. Et, au besoin, sans doute, celui qui est là, Arrochkoa, son propre frère, y prêterait la main. Oh! quelle tentation et quel trouble nouveau dans son âme!...

Sèchement, il demande:

— Où est-elle?... Loin d'ici?

— Assez, oui. Là-bas, vers la Navarre,[1] cinq à six heures de voiture. Ils l'ont changée deux fois de couvent depuis qu'ils la tiennent. Elle habite Amezqueta aujourd'hui, au delà des grandes chênaies d'Oyanzabal; on y va par Mendichoco; tu sais, nous avons dû traverser ça, une nuit, ensemble, avec Itchoua, pour nos affaires.

Une voix de basse-taille, derrière eux, vient les interrompre, un bonjour basque, creux comme un son de caverne, tandis qu'une main grande et lourde se pose sur l'épaule de Ramuntcho, pour une prise de possession: Itchoua, Itchoua qui finit à l'instant de chanter sa liturgie!... Pas changé, celui-là, par exemple;[2] toujours sa même figure qui n'a pas d'âge, toujours son masque incolore qui tient à la fois du moine et du détrousseur, et ses mêmes yeux renfoncés, cachés, absents. Son âme aussi doit être demeurée pareille, son âme capable de meurtre impassible en même temps que de fétichiste dévotion.

— Ah! fait-il, — d'un ton qui veut-être bonhomme, — te voilà de retour parmi nous, mon Ramuntcho!

Alors, on va[1] travailler ensemble, hein? Ça marche dans ce moment-ci, les affaires avec l'Espagne, tu sais, et on a besoin de bras à la frontière. Tu redeviens des nôtres, n'est-ce pas?

— Mon Dieu,[2] peut-être, répond Ramuntcho. Oui, on pourra en reparler et s'entendre...

C'est que, depuis quelques minutes, son départ pour les Amériques vient de beaucoup reculer dans son esprit... Non! ... demeurer au pays plutôt, reprendre la vie d'autrefois, réfléchir et obstinément attendre. Du reste, à présent qu'il sait où *elle* est, ce village d'Amezqueta, à cinq ou six heures d'ici, le hante d'une façon dangereuse, et il caresse toute sorte de projets sacrilèges, que, jusqu'à ce jour, il aurait à peine osé concevoir.

IV

A MIDI, il remonta vers sa maison isolée pour retrouver sa mère.

Le mieux fébrile et un peu artificiel du matin s'était continué. Gardée par la vieille Doyamburu, elle lui affirma qu'elle se sentait guérir, et, dans sa crainte de le voir inoccupé et songeur, le fit redescendre vers la place pour assister à la partie de pelote du dimanche.

La partie de pelote n'était pas encore combinée et des groupes discutaient violemment, quand il arriva sur la place. Vite, on l'entoura, on lui fit fête,[3] le désignant par acclamations pour entrer dans le jeu et soutenir l'honneur de sa commune. Il n'osait pas, lui, n'ayant plus joué depuis trois années et se méfiant de son bras déshabitué. A la fin, il céda pourtant et commença de

se dévêtir... Mais, à qui confier sa veste à présent?... L'image lui réapparaissait tout à coup de Gracieuse, assise sur les gradins les plus avancés et tendant les mains pour la recevoir. A qui donc jeter sa veste aujourd'hui? On la confie d'ordinaire à quelqu'un d'ami, un peu comme font les toréadors pour leur manteau de soie dorée... Il la lança au hasard, cette fois, n'importe où, sur le granit des vieux bancs fleuris de tardives scabieuses...

La partie s'engagea. Désorienté d'abord, incertain aux premiers coups, il manqua plusieurs fois la petite chose folle et bondissante qu'il s'agissait d'attraper dans l'air.

Puis, il s'y remit avec rage, reprit son aisance d'autrefois et se retrouva superbement. Ses muscles avaient gagné en force ce que peut-être ils avaient perdu en adresse; de nouveau, il fut acclamé, connut l'enivrement physique de se mouvoir, de sauter, de sentir ses membres jouer comme de souples et violents ressorts, d'entendre autour de soi l'ardente rumeur de la foule...

La partie glorieusement finie, il s'en retourna seul, triste et résolu, — fier d'avoir gagné ainsi, d'avoir su conserver son adresse agile, et comprenant bien que c'était un moyen dans la vie, une source d'argent et une force, d'être resté l'un des premiers joueurs du pays basque.

Sous le ciel noir, toujours ces mêmes teintes outrées par tout, ces mêmes horizons nets et sombres. Et toujours ces mêmes grands souffles du sud, secs et chauds, excitateurs des muscles et de la pensée.

Cependant les nuages étaient descendus, descendus, et bientôt ce temps, ces apparences allaient changer et finir.

Maintenant les premières gouttes d'eau commençaient à tomber dans le chemin, espacées et lourdes sur la jonchée des feuilles.

Comme hier, quand il rentra, au crépuscule, sa mère était seule.

Monté à pas de loup, il la trouva endormie d'un mauvais sommeil, agitée, brûlante.

Errant dans son logis, il essaya, pour que ce fût moins sinistre, d'allumer dans la grande cheminée d'en bas un feu de branches, mais cela s'éteignit en fumant. Dehors, c'étaient des torrents de pluie qui tombaient. Par les fenêtres, comme à travers des suaires gris, le village apparaissait à peine, effacé sous une rafale d'hiver. Le vent et l'averse fouettaient les murs de la maison isolée. Et dans son cœur d'enfant, filtrait peu à peu un froid de solitude et d'abandon; voici qu'il perdait même son énergie, la conscience de son amour, de sa force et de sa jeunesse; il sentait s'évanouir, devant le brumeux soir, tous ses projets de lutte et de résistance. Son avenir entrevu tout à l'heure devenait misérable ou chimérique à ses yeux, son avenir de joueur de pelote, de pauvre amuseur des foules, à la merci d'une maladie ou d'une défaillance... Ses espoirs du jour s'anéantissaient, basés sans doute sur d'instables riens en fuite à présent dans la nuit...

Alors il eut un élan, comme jadis dans son enfance, vers ce refuge très doux qu'était pour lui sa mère; il remonta, sur la pointe du pied, afin de la voir, même endormie, et de rester au moins là, près de son lit, tandis qu'elle sommeillerait.

Et, quand il eut allumé dans la chambre, loin d'elle, une lampe discrète, elle lui parut plus changée qu'hier

par la fièvre; la possibilité se présenta, plus affreuse, à son esprit, de la perdre, d'être seul, de ne plus jamais, jamais sentir sur la joue la caresse de cette tête appuyée... En outre, pour la première fois *elle lui parut vieille,* et, au souvenir de tant de déceptions qu'elle avait eues à cause de lui, il sentit surtout une pitié pour elle, une pitié tendre et infinie, devant ses rides qu'il n'avait pas encore vues, devant ses cheveux blancs encore nouveaux[1] à ses tempes. Oh! une pitié désolée et sans aucune espérance, avec la conviction que c'était trop tard à présent pour arranger mieux la vie... Et quelque chose de douloureux, qui était sans résistance possible, commença de secouer sa poitrine, contracta son jeune visage; les objets devinrent troubles à sa vue, et, dans un besoin irréfléchi d'implorer, de demander grâce, il se laissa tomber à genoux, le front sur ce lit de sa mère, pleurant enfin, pleurant à chaudes larmes...

V

Le lendemain soir, au redoublement de la fièvre, elle semblait déjà beaucoup plus dangereusement atteinte.

Sur son corps robuste, la maladie avait eu prise avec violence, — la maladie reconnue trop tard, et insuffisamment soignée à cause de ses entêtements de paysanne, à cause de son dédain incrédule pour les médecins et les remèdes.

Et peu à peu, chez Ramuntcho, l'affreuse pensée de la perdre s'installait à une place dominante, pendant

les heures de veille qu'il passait près de son lit, silencieux et seul.

Cela marchait très vite maintenant, entre les fièvres desséchantes qui lui faisaient des joues rouges, des narines pincées, ou bien les épuisements dans des bains de sueur, le pouls battant à peine.

Et Ramuntcho n'avait plus d'autre pensée que sa mère ; l'image de Gracieuse cessait de le visiter pendant ces funèbres jours.

Elle s'en allait, Franchita ; elle s'en allait, muette et comme indifférente, ne demandant rien, ne se plaignant jamais...

Une fois cependant, à une veillée, elle l'appela tout à coup d'une pauvre voix d'angoisse, pour jeter les bras autour de lui, l'attirer contre elle, appuyer la tête sur sa joue. Et, en cette minute, Raymond vit passer dans ses yeux la grande Épouvante.[1]

Mais ce fut de courte durée. Elle n'avait d'ailleurs jamais été de celles qui s'amollissent longuement ou du moins qui le laissent paraître. Ses bras dénoués, sa tête retombée, elle referma les yeux, inconsciente maintenant, — ou bien stoïque...

Et Raymond, debout, n'osant plus la toucher, pleura sans bruit de lourdes larmes en détournant la tête, — tandis que, dans le lointain, la cloche de la paroisse commençait de sonner le couvre-feu, chantait la tranquille paix du village, emplissait l'air de vibrations douces, protectrices, conseillères de bon sommeil à ceux qui ont encore des lendemains...

Le matin suivant, après s'être confessée, elle trépassa, silencieuse, ayant eu comme une honte de sa

souffrance et de son râle, — pendant que la même cloche, là-bas, sonnait lentement son agonie.

Et le soir, Ramuntcho se trouva seul, à côté de cette chose couchée et refroidie que l'on conserve et regarde quelques heures encore, mais qu'il faut se hâter d'enfouir dans la terre...

VI

Huit jours après.

A la frontière, dans un hameau de montagne. Nuit noire, vers une heure du matin; nuit d'hiver inondée d'une pluie froide et torrentielle. Au pied d'une sinistre maison qui ne jette aucune lueur dehors, Ramuntcho charge ses épaules d'une pesante caisse de contrebande, sous la ruisselante averse, au milieu d'une obscurité de sépulcre. La voix d'Itchoua commande en sourdine,[1] — comme si l'on frôlait de l'archet les dernières cordes d'une basse, — et autour de lui, dans ces ténèbres absolues, on devine d'autres contrebandiers pareillement chargés, prêts à partir pour l'aventure.

C'est maintenant plus que jamais la vie de Ramuntcho, ces courses-là, sa vie de presque toutes les nuits, surtout des nuits nuageuses et sans lune où l'on n'y voit rien, où les Pyrénées sont un immense chaos d'ombre. Amassant le plus d'argent possible pour sa fuite, il est de toutes les contrebandes, aussi bien de celles qui rapportent un salaire convenable que des autres où l'on risque la mort pour cent sous. Et d'ordinaire, Arrochkoa l'accompagne, sans nécessité, lui, par fantaisie plutôt et par jeu.

Ils sont d'ailleurs devenus inséparables, Arrochkoa, Ramuntcho, — et même ils causent librement de leurs projets sur Gracieuse, Arrochkoa séduit surtout par l'attrait d'une belle prouesse, par la joie de soustraire une nonne à l'Église, de déjouer les plans de sa vieille mère endurcie, — et Ramuntcho, malgré ses scrupules chrétiens qui l'arrêtent encore, faisant de ce projet dangereux sa seule espérance, sa seule raison d'agir et d'être. Depuis un mois bientôt, la tentative est décidée en principe, et, pendant leurs causeries des veillées de décembre, sur les routes où ils se promènent, ou bien dans les recoins des cidreries de village où ils s'attablent à l'écart, les moyens d'exécution se discutent entre eux, comme s'il s'agissait d'une simple entreprise de frontière.[1] Il faudra agir très vite, conclut toujours Arrochkoa, agir dans la surprise d'une première entrevue, qui sera pour Gracieuse une chose terriblement bouleversante; sans la laisser réfléchir ni se reprendre, il faudra essayer comme un enlèvement...

— Si tu savais, dit-il, ce que c'est, ce petit couvent d'Amezqueta où on l'a mise: quatre vieilles bonnes sœurs avec elle, dans une maison isolée! ... J'ai mon cheval, tu sais, qui marche si vite; une fois la nonne montée dans ma voiture avec toi, qui l'attrapera, je te prie?...

Et ce soir, ils ont résolu de mettre dans la confidence Itchoua lui-même, homme habitué aux manœuvres louches,[2] précieux dans les coups de main, la nuit, et qui, pour de l'argent, est capable de tout faire.

Le lieu d'où ils partent cette fois pour la contrebande habituelle se nomme Landachkoa, et il est situé en France, à dix minutes de l'Espagne. L'auberge,

solitaire et vieille, prend, sitôt que baisse la lumière, des aspects de coupe-gorge. En ce moment même, tandis que les contrebandiers en sortent par une porte détournée, elle est remplie de carabiniers espagnols, qui ont familièrement passé la frontière pour venir se divertir ici, et qui boivent en chantant. Et l'hôtesse, coutumière des manèges[1] et des cachotteries nocturnes, est tout à l'heure venue gaîment dire en basque aux gens d'Itchoua :

— Ça va bien ! ils sont tous gris, vous pouvez sortir !

Sortir ! c'est plus aisé à conseiller qu'à faire ! On est trempé dès les premiers pas et les pieds glissent dans la boue gluante, malgré l'aide des bâtons ferrés, sur les pentes raides des sentiers. On ne se voit point les uns les autres ; on ne voit rien, ni les murs du hameau le long desquels on passe, ni les arbres ensuite, ni les roches ; on est comme des aveugles, tâtonnant et trébuchant sous un déluge, avec une musique de pluie aux oreilles, qui vous rend sourd.

Et Ramuntcho, qui fait ce trajet pour la première fois, n'a aucune idée des passages de chèvre[2] que l'on va prendre, heurte çà et là son fardeau à des choses noires qui sont des branches de hêtre, ou bien glisse des deux pieds, chancelle, se raidit, se rattrape en piquant au hasard, de sa seule main libre, son bâton ferré dans la terre. Ils ferment la marche, Arrochkoa et Ramuntcho, suivant la bande au flair et à l'ouïe ; — et encore, les autres, qui les précèdent, font-ils, avec leurs espadrilles, à peine autant de bruit que des loups en forêt.

En tout, quinze contrebandiers, échelonnés sur une cinquantaine de mètres, dans le noir épais de la mon-

tagne, sous l'arrosage incessant de l'averse nocturne; ils portent des caisses pleines de bijouterie, de montres, de chaînes, de chapelets, ou bien des ballots de soie de Lyon enveloppés de toile cirée; tout à fait devant, chargés de marchandises d'un moindre prix, marchent deux hommes qui sont les éclaireurs, ceux qui attireront, s'il y a lieu, les coups de fusil espagnols et qui alors prendront la fuite, en jetant tout par terre. On ne se parle qu'à voix basse, bien entendu, malgré ce tambourinement de l'ondée, qui déjà étouffe les sons...

Celui qui précède Ramuntcho se retourne pour l'avertir:

— Voici un torrent en face de nous... — (On l'aurait deviné d'ailleurs, ce torrent-là, à son fracas plus fort que celui de l'averse...) — Il faut le passer!

— Ah!... Et le passer comment? Entrer dans l'eau?...

— Non pas, l'eau est profonde. Suis-nous bien. Il y a un tronc d'arbre par-dessus, jeté en travers!

En tâtant à l'aveuglette, Ramuntcho trouve en effet ce tronc d'arbre, mouillé, glissant et rond. Le voilà debout, s'avançant sur ce pont de singe en forêt,[1] toujours avec sa lourde charge, tandis qu'au dessous de lui l'invisible torrent bouillonne. Et il passe, on ne sait comment, au milieu de cette intensité de noir et de ces grands bruits d'eau.

Sur l'autre rive, il faut redoubler de précautions et de silence. Finis tout à coup, les sentiers de montagne, les scabreuses descentes, les glissades, sous la nuit plus oppressante des bois. Ils sont arrivés à une sorte de plaine détrempée où les pieds enfoncent; les espadrilles, attachées par des liens aux jambes nerveuses, font en-

tendre des petits claquements mouillés, des *floc, floc,*[1] d'eau battue. Les yeux des contrebandiers, leurs yeux de chats, de plus en plus dilatés dans l'obscurité, perçoivent confusément qu'il y a de l'espace libre alentour, que ce n'est plus l'enfermement et la continuelle retombée[2] des branches. Ils respirent mieux aussi et marchent d'une allure plus régulière qui les repose...

Mais des aboiements de chiens, là-bas très loin, les immobilisent tous d'une façon soudaine, comme pétrifiés sous l'ondée. Un quart d'heure durant, ils attendent, sans parler ni bouger; sur leurs poitrines, la sueur coule, mêlée à l'eau du ciel qui entre par les cols des chemises et descend jusqu'aux ceintures.

A force d'écouter, ils entendent bruire leurs propres oreilles, battre leurs propres artères.

Et cette tension des sens est d'ailleurs, dans leur métier, ce qu'ils aiment tous; elle leur cause une sorte de joie presque animale; elle est un rappel des plus primitives impressions humaines dans les forêts ou les jungles des époques originelles...

Cependant ils se sont tus, les chiens de garde, tranquillisés ou bien distraits, leur flair attentif occupé d'autre chose. Le vaste silence est revenu, moins rassurant toutefois, prêt à se rompre peut-être, parce que là-bas des bêtes veillent. Et, à un commandement sourd d'Itchoua, les hommes reprennent une marche ralentie et plus hésitante, dans la grande nuit de la plaine, un peu ployés tous, un peu abaissés sur leurs jambes, comme par un instinct de fauve aux aguets.

Il paraît que voici devant eux la Nivelle; on ne la voit pas, puisqu'on ne voit rien, mais on l'entend courir, et maintenant de longues choses flexibles en-

travent les pas, se froissent au passage des corps humains: les roseaux des bords. C'est la Nivelle qui est la frontière; il va falloir la franchir à gué, sur des séries de roches glissantes, en sautant d'une pierre à l'autre, malgré le fardeau qui alourdit les jarrets.[1]

Mais, avant, on fait halte sur la rive pour se recueillir et se reposer un peu. Et d'abord on se compte à voix basse: tout le monde est là. Les caisses ont été déposées dans l'herbe; elles y semblent des taches plus claires, à peu près perceptibles à des yeux habitués, tandis que, sur les ténèbres des fonds, les hommes, debout, dessinent de longues marques droites, plus noires encore que le vide de la plaine. En passant près de Ramuntcho, Itchoua lui a demandé à l'oreille:

— Quand me conteras-tu le coup que tu veux faire, toi, mon petit?

— Tout à l'heure, à notre retour!... Oh! ne craignez rien, Itchoua, je vous le conterai!

En ce moment où sa poitrine est haletante et ses muscles en action, toutes ses facultés de lutte, doublées et exaspérées par le métier qu'on lui fait faire, il n'hésite pas, Ramuntcho; dans l'exaltation présente de sa force et de sa combativité, il ne connaît plus d'entraves morales ni de scrupules. Cette idée qui est venue à son complice de s'adjoindre le ténébreux Itchoua, n'a plus rien qui l'épouvante. Tant pis! Il s'abandonnera aux conseils de cet homme de ruse et de violence, même s'il faut aller jusqu'à l'enlèvement et à l'effraction. Il est, cette nuit, l'irrégulier[2] en révolte, à qui l'on a pris la compagne de sa vie, l'adorée, celle qui ne se remplace pas; or, il la veut, au risque de tout...

Cependant l'immobilité de la halte se prolonge, les respirations se calment. Et, tandis que les hommes secouent leurs bérets ruisselants, se passent la main sur le front pour chasser les gouttes de pluie et de sueur qui voilent les yeux, une première sensation de froid leur vient, de froid humide et profond; leurs vêtements mouillés les glacent, leurs pensées s'affaiblissent; peu à peu, après la fatigue de cette fois et celle des veilles précédentes, une sorte de torpeur les engourdit, là, tout de suite, dans l'épaisse obscurité, sous l'incessante ondée d'hiver.

Ils sont, du reste, coutumiers de cela, rompus au froid et à la mouillure, rôdeurs endurcis qui vont dans les lieux et aux heures où les autres hommes ne paraissent jamais, inaccessibles aux vagues frayeurs des ténèbres, capables de dormir sans abri n'importe où, au plus noir des nuits pluvieuses, dans les dangereux marécages ou les ravins perdus...

Allons! en route, maintenant, le repos a assez duré. C'est, d'ailleurs, l'instant décisif et grave où l'on va passer la frontière. Tous les muscles se raidissent, les oreilles se tendent et les yeux se dilatent.

D'abord, les éclaireurs; ensuite, l'un après l'autre, les porteurs de ballots, les porteurs de caisses, chargés chacun de quarante kilos[1] sur les épaules ou sur la tête. En glissant çà et là parmi les cailloux ronds, en trébuchant dans l'eau, tout le monde passe, atterrit sans chute sur l'autre rive. Les voici sur le sol d'Espagne! Reste à franchir, sans coup de feu[2] ni mauvaises rencontres, deux cents mètres environ pour arriver à une ferme isolée qui est le magasin de recel du chef des contreban-

diers espagnols, et, une fois de plus, le tour sera joué!

Naturellement, elle est sans lumière, obscure et sinistre, cette ferme-là. Toujours sans bruit et à tâtons, on y entre à la file; puis, sur les derniers passés, on tire les verrous énormes de la porte. Fini! Barricadés et sauvés, tous! Et le trésor de la Reine Régente[1] est frustré, cette nuit encore, d'un millier de francs! ...

Alors, on allume un fagot dans la cheminée, une chandelle sur la table; on se voit, on se reconnaît, en souriant de la bonne réussite. La sécurité, la trêve de pluie sur les têtes, la flamme qui danse et réchauffe, le cidre et l'eau-de-vie qui remplissent les verres, ramènent chez ces hommes la joie bruyante, après le silence obligé. On cause gaîment, et le grand vieux chef aux cheveux blancs, qui les héberge tous à cette heure indue, annonce qu'il va doter son village d'une belle place pour le jeu de pelote, dont les devis sont faits, et qui lui coûtera dix mille francs.

— A présent, conte-moi ton affaire, mon petit, — insiste Itchoua à l'oreille de Ramuntcho. — Oh! je me doute bien du coup que tu médites! Gracieuse, hein?... C'est ça, n'est-ce pas?... C'est un coup difficile, tu m'entends... D'ailleurs, je n'aime pas porter tort à la religion, moi, tu sais... Et puis, j'ai ma place de chantre, que je risque de perdre à ce jeu-là... Voyons, combien me donneras-tu d'argent, si je mène tout à bonne fin, pour contenter ton envie?...

Il avait déjà prévu, Ramuntcho, que ce sombre concours lui coûterait fort cher, Itchoua étant, en effet,

un homme d'Église, dont il faudrait d'abord acheter la conscience; et, très troublé, le sang aux joues, il accorde, après discussion, jusqu'à mille francs. D'ailleurs, s'il amasse de l'argent, ce n'est que dans le but de retrouver Gracieuse, et pourvu qu'il lui reste de quoi passer aux Amériques avec elle, que lui importe ! ...

Et, maintenant que son secret est connu d'Itchoua, maintenant que son cher projet s'élabore dans cette cervelle opiniâtre et rusée, il lui semble que tout vient de faire un pas décisif vers l'exécution, que tout est subitement devenu réel et prochain. Alors, au milieu du délabrement lugubre de ce lieu, parmi ces hommes, qui sont moins que jamais ses pareils, il s'isole dans un immense espoir d'amour.

On boit une dernière fois ensemble, tous à la ronde, choquant les verres très fort; puis, on repart, toujours dans l'épaisse nuit et sous la pluie incessante, mais cette fois par la grande route, marchant en bande et chantant. Rien dans les mains, rien dans les poches: on est à présent des gens quelconques, revenant d'une promenade toute naturelle.

A l'arrière-garde, un peu loin des chanteurs d'en avant, Itchoua, sur ses longues jambes d'échassier, chemine la main appuyée à l'épaule de Ramuntcho. Intéressé et ardent au succès, depuis que la somme est convenue, il lui souffle à l'oreille ses impérieux avis. Comme Arrochkoa, il veut qu'on agisse avec une brusquerie atterrante, dans le saisissement d'une première entrevue qui aura lieu le soir, aussi tard que le permettra la règle de la communauté, à une heure indécise et crépusculaire, quand le village,

au-dessous du petit couvent mal gardé, commencera de s'endormir.

— Et surtout, mon garçon, dit-il, ne te montre pas avant de tenter le coup. Qu'elle ne t'ait pas vu, tu m'entends bien, qu'elle ne sache seulement pas ton retour au pays ! ... sans quoi tu perdrais tout l'avantage de la surprise...

Tandis que Ramuntcho écoute et songe en silence, les autres, qui ouvrent la marche, chantent toujours la même vieille chanson pour rythmer leurs pas. Et ainsi l'on rentre à Landachkoa, village de France, passant sur le pont de la Nivelle, à la barbe[1] des carabiniers d'Espagne.

Ils n'ont d'ailleurs aucune illusion, les carabiniers de veille, sur ce que sont venus faire chez eux, à une heure si noire, ces hommes si mouillés...

VII

L'HIVER, le vrai hiver s'étendit par degrés sur le pays basque, après ces quelques jours de gelée qui étaient venus anéantir les plantes annuelles, changer l'aspect trompeur des campagnes, préparer le suivant renouveau.

Et Ramuntcho prit tout doucement ses habitudes d'abandonné; dans sa maison, qu'il habitait encore, sans personne pour le servir, il s'arrangeait seul, comme aux colonies ou à la caserne, connaissant les mille petits détails d'entretien que pratiquent les soldats soigneux. Il conservait l'orgueil de sa tenue extérieure, s'habillait proprement et bien, le ruban des

braves[1] à la boutonnière, la manche toujours entourée d'un large crêpe.

D'abord il était peu assidu aux cidreries de village, où les hommes s'assemblent par les froides soirées. En ces trois ans des voyages, de lectures, de causeries avec les uns et les autres, trop d'idées nouvelles avaient pénétré dans son esprit déjà ouvert; parmi ses compagnons d'autrefois, il se sentait plus déclassé qu'avant, plus détaché des mille petites choses dont leur vie était composée.

Peu à peu cependant, à force d'être seul, à force de passer devant ces salles de buveurs, — sur les vitres desquelles toujours quelque lampe dessine les ombres des bérets attablés, — il avait fini par se faire une coutume d'entrer, et de s'asseoir, lui aussi.

C'était la saison où les villages pyrénéens, débarrassés des promeneurs[2] que les étés y amènent, enfermés par les nuées, les brumes ou les neiges, se retrouvent davantage tels qu'aux anciens temps. Dans ces cidreries — seuls petits points éclairés, vivants, au milieu de l'immense obscurité vide des campagnes — un peu de l'Esprit d'autrefois se ranime encore, aux veillées d'hiver. En avant des grands tonneaux de cidre rangés dans les fonds[3] où il fait noir, la lampe, suspendue aux solives, jette sa lumière sur les images de saints qui décorent les murailles, sur les groupes de montagnards qui causent et qui fument. Parfois quelqu'un chante une complainte venue de la nuit des siècles; un battement de tambourin fait revivre de vieux rythmes oubliés; un raclement de guitare réveille une tristesse de l'époque des Maures[4]... Ou bien, l'un devant l'autre, deux hommes, castagnettes en

mains, tout à coup dansent le fandango, en se balançant avec une grâce antique.

Et, de ces innocents petits cabarets, l'on se retire de bonne heure, — surtout par ces mauvaises nuits pluvieuses dont les ténèbres sont si particulièrement propices à la contrebande, chacun ici ayant quelque chose de clandestin à faire là-bas, du côté de l'Espagne.

Dans de tels lieux, en compagnie d'Arrochkoa, Ramuntcho mûrissait et commentait son cher projet sacrilège; ou bien, — durant les belles nuits de lune qui ne permettent de rien tenter à la frontière, — c'était sur les routes, où tous deux, par habitude de noctambules, faisaient longuement les cent pas[1] ensemble.

Et la défense, faite par Itchoua, de revoir Gracieuse avant la grande tentative, exaspérait son impatient rêve.

L'hiver, capricieux comme toujours dans ce pays, suivait sa marche inégale, avec, de temps en temps, des surprises de soleil et de chaleur. C'étaient des pluies de déluge, de grandes bourrasques saines qui montaient de la mer de Biscaye, s'engouffraient dans les vallées, courbant les arbres furieusement. Et puis, des reprises de vent de sud, des souffles chauds comme en été, des brises qui sentaient l'Afrique, sous un ciel à la fois haut et sombre, entre les montagnes d'une intense couleur brune. Et aussi, quelques matins glacés, où l'on voyait, en s'éveillant, les cimes devenues neigeuses et blanches.

L'envie le prenait souvent de tout brusquer[2]... Mais il y avait cette affreuse crainte de ne pas réussir, et de retomber alors sur soi-même, seul à jamais, n'ayant plus d'espoir dans la vie.

D'ailleurs, les prétextes raisonnables pour attendre ne manquaient pas. Il fallait bien en avoir fini avec les hommes d'affaires, avoir réglé la vente de la maison et réalisé, pour la fuite, tout l'argent possible. Il fallait aussi connaître la réponse de l'oncle Ignacio, auquel il avait annoncé son émigration prochaine et chez qui, en arrivant là-bas, il espérait encore trouver un asile.

Ainsi les jours passaient et bientôt allait fermenter le hâtif printemps. Déjà les primevères jaunes et les gentianes bleues, en avance ici de plusieurs semaines, fleurissaient dans les bois et le long des chemins, aux derniers soleils de janvier...

VIII

On est cette fois dans la cidrerie du hameau de Gastelugaïn, près de la frontière, attendant le moment de sortir avec des caisses de bijouterie et d'armes.

Et c'est Itchoua qui parle:

— Si elle hésite, vois-tu...et elle n'hésitera pas, sois-en sûr...mais enfin, si elle hésite, eh bien! nous l'enlèverons... Laisse-moi mener ça, mon plan est fait. Par exemple, si ça tourne mal...enfin, supposons que je sois dans l'obligation de quitter le pays, moi, après avoir fait ce coup[1] pour ton plaisir; alors, il faudra bien me donner plus d'argent que ça, tu comprends... Au moins, que je puisse aller chercher mon pain en Espagne...

— En Espagne!... Quoi? Alors, comment comptez-vous donc vous y prendre, Itchoua? Vous n'avez

pas dans la tête de faire des choses trop graves, au moins?

— Oh! là, n'aie pas peur, mon ami, je n'ai l'envie d'assassiner personne.

— Dame! vous parlez de vous sauver...

— Eh! mon Dieu, j'ai dit ça comme autre chose, tu sais. D'abord, elles ne vont plus, les affaires,[1] depuis quelque temps. Et puis, admettons que ça tourne mal, comme je te disais, et que la police fasse une enquête. Eh bien! j'aimerais mieux partir, c'est sûr... car ces messieurs de la Justice, quand une fois leur nez s'est fourré chez vous,[2] ils vont chercher tout ce qui s'est passé dans les temps, et ça n'en finit plus...

Au fond de ses yeux, expressifs tout à coup, avaient paru le crime et la peur. Et Ramuntcho regardait avec un surcroît d'inquiétude cet homme, que l'on croyait solidement établi dans le pays, avec du bien au soleil,[3] et qui acceptait si facilement l'idée de s'enfuir. Quel bandit était-il donc aussi, pour tant redouter la Justice?... Et quelles pouvaient être ces choses, qui s'étaient passées « dans les temps? »...

IX

L'HIVER est fini.

Des semaines encore ont passé, en préparatifs, en indécisions inquiètes sur la manière d'agir, en changements brusques de plans et d'idées.

Entre temps la réponse de l'oncle Ignacio est parvenue à Etchézar. Si son neveu avait parlé plus tôt, a-t-il écrit, il aurait été content de le recevoir chez lui;

mais, voyant ses hésitations, il s'est décidé à prendre femme, bien que déjà sur le retour de l'âge,[1] et depuis deux mois, un enfant lui est né. Alors, plus aucune protection à attendre de ce côté-là; l'exilé, en arrivant là-bas, ne trouvera même pas de gîte...

La maison familiale a été vendue; chez le notaire, les questions d'argent ont été réglées; tout le petit avoir de Ramuntcho a été réalisé en pièces d'or dans sa main...

Et à présent, c'est aujourd'hui le jour de la tentative suprême, le grand jour, — et déjà les épaisses feuillées sont revenues aux arbres, le revêtement des hauts foins couvre à nouveau les prairies; on est en mai.

Dans la petite voiture, que traîne le fameux cheval si rapide, ils roulent par les ombreux chemins de montagnes, Arrochkoa et Ramuntcho, vers ce village d'Amezqueta. Ils roulent vite; ils s'enfoncent au cœur d'une infinie région d'arbres. Et, à mesure que l'heure passe, tout devient plus paisible autour d'eux, et plus sauvage; plus primitifs, les hameaux; plus solitaire, le pays basque.

Itchoua cependant n'est pas avec eux. A la dernière minute, une terreur est venue à Raymond de ce complice qu'il sentait capable de tout, même de tuer; dans un subit effarement, il a refusé le concours de cet homme, qui pourtant se cramponnait à la bride du cheval pour l'empêcher de partir; et fiévreusement il lui a jeté de l'or dans les mains, pour payer ses conseils, pour racheter la liberté d'agir seul, l'assurance au moins de ne pas se souiller de quelque crime: pièce par pièce, pour se dégager, il lui a laissé la moitié du

prix convenu. Puis, le cheval lancé au galop, quand l'implacable figure s'est évanouie derrière un tournant d'arbres, il s'est senti la conscience allégée...

— Tu laisseras cette nuit ma voiture à Aranotz, chez Burugoïty, l'aubergiste, avec qui c'est entendu, dit Arrochkoa. Car, tu comprends, moi, le coup fait,[1] ma sœur partie, je vous quitte... Nous avons du reste une affaire avec les gens de Buruzabal, des chevaux à passer en Espagne ce soir même, non loin d'Amezqueta précisément, à vingt minutes de route à pied, et j'ai promis d'y être avant dix heures...

Qu'est-ce qu'ils feront, comment s'y prendront-ils exactement? Ils ne le voient pas bien, les deux frères alliés; cela dépendra de la tournure des choses; ils ont différents projets, tous hardis et habiles, suivant les cas qui pourraient se présenter.

Deux places sont d'ailleurs retenues, l'une pour Raymond et l'autre pour elle, à bord d'un grand paquebot d'émigrants sur lequel déjà les bagages sont embarqués et qui part demain soir de Bordeaux, emportant quelques centaines de Basques aux Amériques. A cette petite station d'Aranotz, où la voiture les déposera tous deux, ils prendront le train pour Bayonne, à trois heures du matin, et, à Bayonne ensuite, l'express d'Irun à Bordeaux. Ce sera une fuite empressée, qui ne laissera pas à la petite fugitive le temps de penser, de se ressaisir, dans son affolement, dans sa terreur, — sans doute aussi dans son ivresse délicieusement mortelle...

Une robe, une mantille à Gracieuse sont là toutes prêtes, au fond de la voiture, pour remplacer le béguin et l'uniforme noir: des choses qu'elle portait autrefois,

avant sa prise de voile; et qu'Arrochkoa s'est procurées dans les armoires de sa mère. Et Raymond songe *que ce sera peut-être réel tout à l'heure,* qu'elle sera peut-être là, à ses côtés, sur ce siège étroit, enveloppée avec lui dans la même couverture de voyage, fuyant au milieu de la nuit, pour lui appartenir ensuite, tout aussitôt et pour jamais.

— Moi, je te dis qu'elle te suivra, répète son ami, j'en suis sûr! Si elle hésite, eh bien, laisse-moi faire! Si elle hésite, alors un peu de violence, ils y sont résolus, oh! très peu, rien que ce qu'il faudra, rien que dénouer et écarter les mains des vieilles nonnes tendues pour la retenir... Et puis, on l'emportera jusqu'à la petite voiture.

Comment cela se passera-t-il, tout cela? Ils ne le savent pas d'une façon précise encore, s'en rapportant beaucoup à leur esprit de décision et d'à-propos, qui les a tirés déjà de tant de passes dangereuses.[1] Mais ce qu'ils savent bien, c'est qu'ils ne faibliront pas. Et ils vont de l'avant[2] toujours, s'excitant l'un par l'autre; on les dirait solidaires à présent jusqu'à la mort, fermes et décidés comme deux bandits à l'heure où il faut jouer la partie capitale...

Amezqueta, au dernier crépuscule. Ils arrêtent leur voiture à un carrefour du village, devant la cidrerie. Arrochkoa est impatient de monter à la maison des sœurs, contrarié d'arriver si tard: il craint qu'on ne leur ouvre plus, une fois la nuit tombée. Ramuntcho, silencieux, se laisse faire,[3] s'abandonne à lui.

C'est là-haut, à mi-côte; c'est cette maison isolée qu'une croix surmonte et que l'on voit encore se détacher en blanc sur la masse plus foncée de la mon-

tagne. Ils recommandent que, sitôt le cheval un peu reposé, on ramène la voiture toute prête, à un tournant là-bas, pour les attendre. Puis, tous deux s'engagent dans l'avenue d'arbres qui mène à ce couvent et où l'épaisseur des feuillages de mai rend l'obscurité presque nocturne. Sans rien se dire, sans faire de bruit avec leurs semelles de cordes,[1] ils montent, l'allure souple et facile; autour d'eux, les campagnes profondes s'imprègnent des immenses mélancolies de la nuit.

Arrochkoa frappe du doigt à la porte de la paisible maison:

— Je voudrais voir ma sœur, s'il vous plaît, demande-t-il à une vieille nonne, qui entr'ouvre, étonnée...

Avant qu'il ait fini de dire, un cri de joie s'envole du corridor obscur, et une religieuse, qu'on devine toute jeune malgré l'enveloppement de son costume dissimulateur, se précipite, lui prend les mains. Elle l'a reconnu, lui, à sa voix, — mais a-t-elle deviné l'autre qui se tient derrière et qui ne parle pas?...

La supérieure est accourue aussi, et, dans l'obscurité de l'escalier, les fait monter tous au parloir[2] du petit couvent campagnard; puis elle avance les chaises de paille, et chacun s'assied, Arrochkoa près de sa sœur, Raymond en face, — et ils sont l'un devant l'autre enfin, et un silence, plein de soubresauts d'âmes, plein de fièvres, descend sur eux...

Vraiment, voici que, dans ce lieu, on ne sait quelle paix presque douce, et un peu tombale[3] aussi, enveloppe dès l'abord l'entrevue terrible; au fond des poitrines, les cœurs frappent à grands coups sourds, mais les paroles d'amour ou de violence, les paroles meurent

avant de passer les lèvres... Et cette paix, de plus en plus s'établit; il semble qu'un suaire blanc peu à peu recouvre tout ici, pour calmer et éteindre.

Rien de bien particulier pourtant dans ce parloir si humble: quatre murs absolument nus sous une couche de chaux; un plafond de bois brut; un plancher où l'on glisse, tant il est ciré soigneusement; sur une console, une Vierge de plâtre, déjà indistincte, parmi toutes les blancheurs semblables de ces fonds où le crépuscule de mai achève de mourir. Et une fenêtre sans rideaux, ouverte sur les grands horizons pyrénéens envahis par la nuit... Mais, de cette pauvreté voulue, de cette simplicité blanche, se dégage une notion d'impersonnalité définitive, de renoncement sans retour; et l'irrémédiable des choses accomplies commence de se manifester à l'esprit de Ramuntcho, tout en lui apportant une sorte d'apaisement quand même, de subite et involontaire résignation.

Les deux contrebandiers, immobiles dans leurs chaises, n'apparaissent plus guère qu'en silhouette, carrures larges sur tout ce blanc des murs, et, de leurs traits perdus, à peine voit-on le noir plus intense des moustaches et des yeux. Les deux religieuses, aux contours unifiés par le voile, semblent déjà deux spectres tout noirs...

— Attendez, sœur Marie-Angélique, — dit la supérieure à la jeune fille transformée qui jadis s'appelait Gracieuse, — attendez, ma sœur, que j'allume une lampe, qu'au moins vous puissiez voir sa figure, à votre frère! ...

Elle sort, les laissant ensemble, et, de nouveau, le

silence tombe sur cet instant rare, peut-être unique, impossible à ressaisir, où ils sont seuls...

Elle revient avec une petite lampe, qui fait briller les yeux des contrebandiers, — et, la voix gaie, l'air bon, demande en regardant Ramuntcho:

— Et celui-là?... c'est un second frère, je parie?...

— Oh! non, dit Arrochkoa, d'un ton singulier, c'est mon ami seulement.

En effet, il n'est pas leur frère, ce Ramuntcho qui se tient là, farouche et muet... Et comme il ferait peur aux nonnes tranquilles, si elles savaient quel vent de tourmente l'amène! ...

Le même silence retombe, lourd et inquiétant, entre ces êtres qui, semble-t-il, devraient causer simplement de choses simples; et la vieille supérieure le remarque, déjà s'en étonne... Mais les yeux vifs de Ramuntcho s'immobilisent, se voilent comme par la fascination de quelque invisible dompteur. Sous la dure enveloppe, encore un peu haletante, de sa poitrine, le calme, le calme imposé[1] continue de pénétrer et de s'étendre.

— Allons, causez, causez, mes enfants, des choses du pays, des choses d'Etchézar, — dit la supérieure à Gracieuse et à son frère. — Et tenez, nous allons vous laisser seuls, si vous voulez, ajoute-t-elle, avec un signe à Ramuntcho comme pour l'emmener.

— Oh! non, proteste Arrochkoa, qu'il ne s'en aille pas! ... Non, ce n'est pas lui...qui nous empêche...

Et la petite nonne, si embéguinée à la manière du moyen âge, baisse encore plus la tête pour se maintenir les yeux cachés dans l'ombre de la coiffe austère.

La porte reste ouverte, la fenêtre reste ouverte; la maison, les choses gardent leur air d'absolue confiance,

d'absolue sécurité, contre les violations et les sacrilèges. Maintenant deux autres sœurs, qui sont très vieilles, dressent une petite table, mettent deux couverts, apportent pour Arrochkoa et son ami un petit souper, un pain, un fromage, des gâteaux, des raisins hâtifs[1] de leur treille. En arrangeant ces choses, elles ont une gaîté jeunette, un babil presque enfantin — et tout cela détonne[2] bien étrangement à côté de ces violences ardentes qui sont ici même, mais qui se taisent, et qui se sentent refoulées, refoulées de plus en plus au fond des âmes.

Et, malgré eux, les voici attablés, les deux contrebandiers, l'un devant l'autre, cédant aux instances et mangeant distraitement les choses frugales, sur une nappe aussi blanche que les murs. Leurs larges épaules, habituées aux fardeaux, s'appuient aux dossiers des petites chaises et en font craquer les boiseries frêles. Autour d'eux, vont et viennent les sœurs, toujours avec ces bavardages discrets et ces rires puérils, qui s'échappent, un peu étouffés, de dessous les béguins. Seule, elle demeure muette et sans mouvement, la sœur Marie-Angélique : debout après de son frère qui est assis, elle pose la main sur son épaule puissante ; si svelte à côté de lui, on dirait quelque sainte d'un primitif tableau d'église. Ramuntcho sombre les observe tous deux ; il n'avait pas pu bien revoir encore le visage de Gracieuse, tant la cornette l'encadre et le dissimule sévèrement. Ils se ressemblent toujours, le frère et la sœur ; dans leurs yeux très longs, qui cependant ont pris des expressions plus que jamais différentes, demeure quelque chose d'inexplicablement pareil, persiste la même flamme, cette flamme, qui a

poussé l'un vers les aventures et la grande vie des muscles, l'autre vers les rêves mystiques.

Et maintenant, pour la première fois, ils se contemplent en face, Gracieuse et Ramuntcho; leurs prunelles se sont rencontrées et fixées. Elle ne baisse plus la tête devant lui; mais c'est comme d'infiniment loin qu'elle le regarde, c'est comme de derrière d'infranchissables brumes blanches, comme de l'autre rive de l'abîme, de l'autre côté de la mort; très doux pourtant, son regard indique qu'elle est comme absente, repartie pour de tranquilles et inaccessibles ailleurs[1]... Et c'est Raymond à la fin qui, plus dompté encore, abaisse ses yeux ardents devant les yeux vierges.

Elles continuent de babiller, les sœurs; elles voudraient les retenir tous deux à Amezqueta pour la nuit: le temps, disent-elles, est si noir, et la pluie menace... M. le curé,[2] qui est allé porter la communion à un malade dans la montagne, va revenir; il a connu Arrochkoa jadis, à Etchézar où il était vicaire; il serait content de lui donner une chambre, dans la cure, — et à son ami aussi, bien entendu...

Mais non, Arrochkoa refuse, après un coup d'œil d'interrogation grave à Ramuntcho. Impossible de coucher ici; ils vont même s'en aller tout de suite, après quelques minutes de dernière causerie, car on les attend là-bas, pour des affaires, du côté de la frontière espagnole...

Elle qui, d'abord, dans son grand trouble mortel, n'avait pas osé parler, commence à questionner son frère. Tantôt en basque, tantôt en français, elle s'informe de ceux qu'elle a pour jamais abandonnés:

— Et la mère? Toute seule à présent au logis, même la nuit?

— Oh! non, dit Arrochkoa; il y a toujours la vieille Catherine qui la garde, et j'ai exigé qu'elle couche à la maison.

— Oh! nous avons beau être loin,[1] dit la petite nonne, j'ai quelquefois de vos nouvelles tout de même. Ainsi, le mois dernier, des gens d'ici avaient rencontré au marché d'Hasparren des femmes de chez nous; c'est comme cela que j'ai appris...bien des choses... A Pâques, tiens,[2] j'avais beaucoup espéré te voir; on m'avait prévenue qu'il y aurait une grande partie de paume à Erricalde, et que tu y viendrais jouer; alors je m'étais dit que tu pousserais[3] peut-être jusqu'à moi, — et, pendant les deux jours de fête, j'ai regardé bien souvent sur la route, par cette fenêtre-là, si tu arrivais...

Et elle montre la fenêtre, ouverte de très haut sur le noir de la campagne sauvage, — d'où monte un immense silence, avec de temps à autre des bruissements printaniers, de petites musiques intermittentes de grillons et de rainettes.

En l'entendant si tranquillement parler, Ramuntcho se sent confondu devant ce renoncement à tout et à tous; elle lui apparaît encore plus irrévocablement changée, lointaine... Pauvre petite nonne!... Elle s'appelait Gracieuse; à présent elle s'appelle sœur Marie-Angélique, et elle n'a plus de famille; impersonnelle ici, dans cette maisonnette aux blanches murailles, sans espérance terrestre et sans désir peut-être, — autant dire[4] qu'elle est déjà partie pour les régions du grand oubli de la mort. Et cependant,

voici qu'elle sourit, rassérénée maintenant tout à fait, et qu'elle ne semble même pas souffrir.

Arrochkoa regarde Ramuntcho, l'interroge de son œil perçant habitué à sonder les profondeurs noires, — et, dompté lui-même par toute cette paix inattendue, il comprend bien que son camarade si hardi n'ose plus, que tous les projets chancellent, que tout retombe inutile et inerte devant l'invisible mur dont sa sœur est entourée. Par moments, pressé d'en finir d'une façon ou d'une autre, pressé de briser ce charme ou bien de s'y soumettre et de fuir devant lui, il tire sa montre, dit qu'il est temps de s'en aller, à cause des camarades qui vont attendre là-bas... Les sœurs devinent bien qui sont ces camarades et pourquoi ils attendent, mais elles ne s'en émeuvent point: Basques elles-mêmes, filles et petites-filles de Basques, elles ont du sang contrebandier dans les veines et considèrent avec indulgence ces sortes de choses...

Enfin, pour la première fois, Gracieuse prononce le nom de Ramuntcho; n'osant pas, tout de même, s'adresser directement à lui, elle demande à son frère, avec un sourire bien calme:

Alors il est *avec toi,* Ramuntcho, à présent? Il est fixé au pays, vous *travaillez* ensemble?

Un silence encore, et Arrochkoa regarde Raymond pour qu'il réponde.

— Non, dit celui-ci, d'une voix lente et sombre, non... moi, je pars demain pour les Amériques...

Chaque mot de cette réponse, scandé durement, est comme un son de trouble et de défi au milieu de cette sérénité étrange. Elle s'appuie plus fort à l'épaule de son frère, la petite nonne, et Ramuntcho, conscient du

coup profond qu'il vient de porter, la regarde et l'enveloppe de ses yeux tentateurs, repris d'audace. Alors, pendant une indécise minute, il semble que le petit couvent a tremblé; il semble que les puissances blanches de l'air reculent, se dissipent comme de tristes fumées irréelles devant ce jeune dominateur, venu ici pour jeter l'appel triomphant de la vie. Et le silence qui suit est le plus lourd de tous ceux qui ont entrecoupé déjà cette sorte de drame joué à demi-mot,[1] joué presque sans paroles...

Enfin, la sœur Marie-Angélique parle, et parle à Ramuntcho lui-même. Vraiment on ne dirait plus que son cœur vient de se déchirer une suprême fois à l'annonce de ce départ. D'une voix qui peu à peu s'affermit dans la douceur, elle dit des choses toutes simples, comme à un ami quelconque.

— Ah! oui...l'oncle Ignacio, n'est-ce pas?... J'avais toujours pensé que vous finiriez par aller le rejoindre là-bas... Nous prierons toutes la sainte Vierge pour qu'elle vous accompagne dans votre voyage...

Et c'est le contrebandier qui de nouveau baisse la tête, sentant bien que tout est fini, qu'elle est perdue pour jamais, la petite compagne de son enfance; qu'on l'a ensevelie dans un inviolable linceul... Les paroles d'amour et de tentation qu'il avait pensé dire, les projets qu'il roulait depuis des mois dans sa tête, tout cela lui paraît insensé, sacrilège, inexécutables choses, bravades d'enfant... Arrochkoa, qui attentivement le regarde, subit d'ailleurs les mêmes envoûtements irrésistibles et légers; ils se comprennent et, l'un à l'autre, sans paroles, ils s'avouent qu'il n'y a rien à faire, qu'ils n'oseront jamais...

Pourtant une angoisse encore humaine passe dans les yeux de la sœur Marie-Angélique quand Arrochkoa se lève pour le définitif départ: elle prie, d'une voix changée, qu'on reste un instant de plus. Et Ramuntcho tout à coup a envie de se jeter à genoux devant elle; la tête contre le bas de son voile, de sangloter toutes les larmes qui l'étouffent; de lui demander grâce, de demander grâce aussi à cette supérieure qui a l'air si doux; de leur dire à toutes que cette fiancée de son enfance était son espoir, son courage, sa vie, et qu'il faut bien avoir un peu pitié, qu'il faut la lui rendre, parce que, sans elle, il n'y a plus rien... Tout ce que son cœur, à lui, contient d'infiniment bon, s'exalte à présent dans un immense besoin d'implorer, dans un élan de suppliante prière et aussi de confiance en la bonté, en la pitié des autres...

Et qui sait, mon Dieu, s'il avait osé la formuler, cette grande prière de tendresse pure, qui sait tout ce qu'il aurait éveillé de bon aussi, et de tendre et d'humain chez les pauvres filles au voile noir?... Et peut-être Gracieuse aurait encore pu lui être rendue, sans enlèvement, sans tromperies, presque excusée par ses compagnes de cloître. Ou tout au moins, si c'était impossible, lui aurait-elle fait de longs adieux, consolants, adoucis par un baiser d'immatériel amour...

Mais, non, il reste là muet sur sa chaise. Même cela, même cette prière, il ne peut pas la dire. Et c'est l'heure de s'en aller, décidément. Arrochkoa est debout, agité, l'appelant d'un signe de tête impérieux. Alors il redresse aussi sa taille fière et reprend son béret, pour le suivre. Ils remercient du petit souper qu'on leur a donné et ils disent bonsoir à demi-voix comme des

timides. En somme, pendant toute leur visite ils ont été très corrects, très respectueux, presque craintifs, les deux superbes. Et, comme si l'espoir ne venait pas de se briser, comme si l'un d'eux ne laissait pas derrière lui sa vie, les voilà qui descendent tranquillement l'escalier propret, entre les blanches murailles, tandis que les bonnes sœurs les éclairent avec leur petite lampe.

— Venez, sœur Marie-Angélique, propose gaîment la supérieure, de sa grêle voix enfantine. Nous allons toutes deux les reconduire jusqu'en bas[1]... jusqu'au bout de notre avenue, vous savez, au tournant du village...

Est-elle quelque vieille fée sûre de son pouvoir, ou bien une simple et une inconsciente, qui joue sans s'en douter avec le grand feu dévorateur?... C'était fini; le déchirement,[2] accompli; l'adieu, accepté; la lutte, étouffée, — et à présent les voilà, ces deux qui s'adoraient, cheminant côte à côte, dehors, dans la nuit tiède de printemps! ...

Ils marchent à petits pas, à travers cette obscurité exquise, comme par un silencieux accord pour faire plus longtemps durer le sentier d'ombre, muets l'un et l'autre. Arrochkoa et la supérieure les suivent de tout près, sur leurs talons, sans se parler non plus; religieuses avec leurs sandales, contrebandiers avec leurs semelles de cordes, ils vont à travers ces ténèbres douces sans faire plus de bruit que des fantômes, et leur petit cortège, lent et étrange, descend vers la voiture dans un silence de funérailles.

Cependant, sans s'être parlé, ils arrivent, à ce tournant de chemin où il faut se dire l'adieu éternel. La

voiture est bien là, tenue par un petit garçon; la lanterne est allumée et le cheval impatient. La supérieure s'arrête: c'est, paraît-il, le terme dernier de la dernière promenade qu'ils feront l'un près de l'autre en ce monde, — et elle se sent le pouvoir, cette vieille nonne, d'en décider ainsi sans appel. De sa même petite voix fluette, presque enjouée, elle dit:

— Allons, ma sœur, faites-leur vos adieux.

Et elle dit cela avec l'assurance d'une Parque dont les décrets de mort ne sont pas discutables.

En effet, personne ne tente de résister à son ordre impassiblement donné. Il est vaincu, le rebelle Ramuntcho, oh! bien vaincu par les tranquilles puissances blanches; tout frissonnant encore du sourd combat qui vient de finir en lui, il baisse la tête, sans volonté maintenant et presque sans pensée, comme sous l'influence de quelque maléfice endormeur...

« Allons, ma sœur, faites-leur vos adieux,» a-t-elle dit, la vieille Parque tranquille. Puis, voyant que Gracieuse se borne à prendre la main d'Arrochkoa, elle ajoute:

— Eh bien, vous n'embrassez pas votre frère?...

Sans doute, la petite sœur Marie-Angélique ne demandait que cela, l'embrasser de tout son cœur, de toute son âme; l'étreindre, ce frère; se serrer sur son épaule et y chercher protection, à cette heure de sacrifice surhumain, où il faut laisser partir le bien-aimé sans même un mot d'amour... Et pourtant son baiser a je ne sais quoi d'épouvanté, de tout de suite retenu: baiser de religieuse, un peu pareil à un baiser de morte... A présent, quand le reverra-t-elle, ce frère, qui cependant ne va pas quitter le pays basque, lui?

quand aura-t-elle seulement des nouvelles de la mère, de la maison, du village, par quelque passant qui s'arrêtera ici, venant d'Etchézar?...

A Ramuntcho, elle n'ose même pas tendre sa petite main froide, qui retombe le long de sa robe, sur les grains du rosaire.

— Nous prierons, lui dit-elle encore, pour que la Sainte Vierge vous protège dans votre long voyage...

...Et maintenant elles s'en vont: lentement elles s'en retournent, comme des ombres silencieuses, vers l'humble couvent que la croix protège. Et les deux domptés, immobiles sur place, regardent s'éloigner, dans l'avenue obscure, leurs voiles plus noirs que la nuit des arbres.

Les deux hommes n'ont même pas échangé un mot sur leur entreprise abandonnée, sur la cause mal définie qui a mis pour la première fois leur courage en défaut; ils éprouvent, l'un vis-à-vis de l'autre, presque une honte de leur subite et insurmontable timidité.

Un instant leurs têtes fières étaient restées tournées vers les nonnes lentement fuyantes; à présent ils se regardent à travers la nuit.

Ils vont se séparer, et probablement pour toujours: Arrochkoa remet à son ami les guides de la petite voiture que, suivant sa promesse, il lui prête:

— Allons, mon pauvre Ramuntcho!... dit-il sur le ton d'une commisération à peine affectueuse.

Et la fin inexprimée de sa phrase signifie clairement: « Va-t'en, puisque tu as manqué ton coup;[1] et moi, tu sais, il est l'heure où les camarades m'attendent...»

Raymond, lui, allait de tout son cœur l'embrasser

pour le grand adieu, — et, dans cette étreinte avec le frère de la bien aimée, il aurait pleuré sans doute de bonnes larmes chaudes qui, pour un moment au moins, l'auraient un peu guéri.

Mais non, Arrochkoa est redevenu l'Arrochkoa des mauvais jours, le beau joueur sans âme, que les choses de hardiesse intéressent seules. Distraitement, il touche la main de Ramuntcho:

— Eh bien donc, au revoir! ... Bonne chance là-bas! ...

Et, de son pas silencieux, il s'en va retrouver les contrebandiers, vers la frontière, dans l'obscurité propice.

Alors Raymond, seul au monde à présent, enlève d'un coup de fouet le petit cheval montagnard, qui file avec son bruit léger de clochettes... Ce train qui doit passer à Aranotz, ce paquebot qui va partir de Bordeaux...un instinct le pousse encore à ne pas les manquer. Machinalement il se hâte, sans plus savoir pourquoi, comme un corps sans âme qui continuerait d'obéir à une impulsion ancienne, et, très vite, lui qui pourtant est sans but et sans espérance au monde, il s'enfonce dans la campagne sauvage, dans l'épaisseur des bois, dans tout ce noir profond de la nuit de mai que les nonnes, de leur haute fenêtre, voient alentour...

Pour lui, c'est fini du pays, fini à jamais; fini des rêves délicieux et doux de ses premières années. Il est une plante déracinée du cher sol basque, et qu'un souffle d'aventure emporte ailleurs.

Au cou du cheval, gaîment les clochettes sonnent, dans le silence des bois endormis; la lueur de la lanterne, qui court empressée, montre au fuyard triste des

dessous de branches, de fraîches verdures de chênes; au bord du chemin, les fleurs de France; de loin en loin, les murs d'un hameau familier, d'une vieille église, — toutes les choses qu'il ne reverra jamais, si ce n'est peut-être dans une douteuse et très lointaine vieillesse...

En avant de sa route, il y a les Amériques, l'exil sans retour probable, l'immense nouveau plein de surprises et abordé maintenant sans courage: toute une vie encore très longue, sans doute, pendant laquelle son âme arrachée d'ici devra souffrir et se durcir là-bas; sa vigueur, se dépenser et s'épuiser qui sait où, dans des besognes, dans des luttes inconnues...

Là-haut, dans leur petit couvent, dans leur petit sépulcre aux murailles si blanches, les nonnes tranquilles récitent leurs prières du soir...

O crux, ave, spes unica![1]...

NOTES

NOTES

Page 1. — 1. **Ramuntcho** (pronounced *Rah-moon-tschō*), a Basque diminutive form of Raymond or Ramon. Throughout the book Loti seems to have spelt according to French rules the proper names he heard pronounced in the Basque country, the pronunciation of which is mostly in accordance with Spanish rules; thus according to Spanish pronunciation the *t* of Ramuntcho ought to be omitted, Itchoua should be spelt *Ichua*, and Gatchutcha, *Gachucha*.

2. **la haute mer,** *the open sea.*

3. **l'Adour, la Nivelle, la Bidassoa,** three small rivers of southern France which empty into the Bay of Biscay. The last named rises in Spain and forms part of the boundary between France and Spain.

4. **froidies,** *chilled* (by autumn).

5. **toutes de,** *covered with.*

6. **la mer de Biscaye** is a vast bay or gulf of the Atlantic, extending between Ouessant Island, on the western coast of France, and Cape Ortegal on the northern coast of Spain.

Page 2. — 1. **espadrilles,** cloth shoes with cord soles; cf. page 119, line 7.

2. **lointains,** *distant horizons.*

3. **très estompés,** *very much dimmed; estomper* means to "stump," i.e., rub down the pencil or crayon lines of a drawing, to produce shading.

4. **angoissante,** *depressing.*

5. **finir,** i.e., *kill.*

6. **millénaires,** *millenniums; thousands of years.*

7. **basque;** the three Basque Spanish provinces are: Biscay, Guipuzcoa (*Gee-pooth-coah*). and Alava (*Ah-lah-vah*), and the

French Basque country is comprised in the department *Basses-Pyrénées.*

Page 3. — 1. **cris de poulie rouillée,** their cries, like those of our gulls, resembled the noise made by rusty blocks (pulleys).

Page 4. — 1. **béret,** a flat cap, peculiar to Basque peasants.

2. **Etchézar;** pronounce *Ett-shay-thar,* with stress on the last syllable.

3. **atrium,** the vestibule in a Roman house.

Page 5. — 1. **Franchita;** pronounce *Frahn-tshee-tah,* stress on the penult.

2. **renfermés,** here, *uncommunicative.*

3. **peinte à la chaux,** *whitewashed.*

4. **images de première communion,** in the Roman Catholic Church, a picture representing the ceremony of the "Last Supper" is usually given to children in remembrance of the day when they first partook of the sacrament.

5. **la Vierge du Pilar,** a famous statue of the Virgin Mary in Saragossa. The Virgin Mary is said to have appeared upon a marble pillar to Santiago (St. James, the patron saint of Spain) as he passed through Saragossa. This pillar is one of the most venerated objects in Spain. It is preserved in the Metropolitan Church of the Pillar, making it a famous place for pilgrimage. — **Vierge des angoisses,** "*Our Lady of the seven Sorrows.*" — **rameaux bénits,** *the blessed palm branches,* that are given to the worshippers on Palm Sunday.

6. **volants,** *paper lambrequins,* lit., "flounces."

7. **toréador,** *bull-fighter.*

8. **une impression de chez soi,** *a homey feeling.*

Page 6. — 1. **Arrochkoa** (*Ar-rotsh-ko-ah*), 2. **Florentino,** 3. **Iragola,** 4. **Itchoua** (*It-shoo-ah*)*;* accent each of the foregoing on the penult.

5. **réflexion faite,** "on reflection," *after all;* note absolute construction.

Page 7. — 1. **carabinier,** *carabineer* (Spanish *carabinero*), Spanish soldiers keeping guard on the French frontier.

2. **en plein vent,** *in the open air.*

3. **joueur de pelote,** *ball player.* The game is described in detail later on (page 25) in the story.

4. **façons,** *customs.*

5. **quand même,** *all the same; any way.*

6. **tout . . . qu'il allait être,** although he was going to be.

Page 8. — 1. **prise,** past participle of *prendre;* here, *in love, smitten.*

2. **se déprendre,** cf. with preceding note; trans., *to forget, change her sentiments.*

3. **envers et contre,** *in spite of and against.*

4. **en jonchée,** *strewn;* note use of noun.

5. **un coup de sifflet d'appel,** *a warning whistle.*

6. **le,** notice use of definite article instead of possessive form.

Page 9. — 1. **José-Maria Gorostéguy,** pronounce *Hosay, Mah-ree-ah Gorostaygee.*

2. **au pas de course,** *running,* or *on a run.*

3. **faisait grand cas de,** *cared very much for, thought very much of.*

4. **Pater,** the first word of the Lord's Prayer in the Latin version.

Page 10. — 1. **Fontarabie,** *Fontarabia,* a city of Spain on the Bidassoa (cf. page 1, note 3), famous for its numerous Gothic buildings.

2. **sous la barbe,** *under the nose.*

Page 11. — 1. **une cloche de l'extrême matin,** *a first morning bell;* the *angelus,* or a bell for early mass. At this time it was announcing All Saints' Day.

2. **partie de pelote,** *ball game,* cf. page 7, note 3.

3. **la place de l'église,** the public square before the church.

4. **matin vierge,** pure, early morning.

Page 12. — 1. **au sortir des grisailles,** *as they emerged from the grey background.*

2. **par à-coups légers,** *in slight jerks.*

3. **à l'étale de basse mer,** *in the slacking low tide.*

Page 13. — 1. **à toute volée,** *a full peal.*

2. **de côté,** *on one side (of his head).*

3. **sans,** *if it were not for.*

4. **sentaient,** here, *recalled.*

Page 14. — 1. **ors,** translate as if singular.

2. **tourmentées,** *strained and pretentious.*

3. **peintes à la chaux blanche,** cf. page 5, note 3.

4. **langue euskarienne,** *Basque.* The origin of the word is unknown, as the Basque language seems to have no connection with any other known language. In remote ages it seems to have been used all over the Peninsula; it is probably to be pronounced *ă-ooss-kah-ree-ănn.*

5. **théorie,** here, procession, line.

Page 16. — 1. **répons,** note this masculine form of the noun which is used only in connection with religious services.

2. **Ite missa est!** *go, the mass is over!* The last words uttered by the priest before reading part of the first chapter of John's Gospel which always concludes the mass.

3. **chanteuses des grands chemins,** *street singers.*

4. **séguidille,** a song sometimes accompanied by dancing (Spanish *Seguidilla*).

Page 17. — 1. **la fine fleur,** *the cream.*

2. **camps,** here, *teams.*

Page 18. — 1. **cette,** note the disdainful use of the demonstrative.

2. **Bonne-Mère,** the Mother Superior in a convent.

3. **capotes de voiture,** *carriage tops.*

4. **à couvert,** *sheltered, hidden.*

5. **place,** see page 11, line 11.

Page 19. — 1. **cidrerie,** a kind of a restaurant where cider is drunk.

Page 20. — 1. **Nivelle,** cf. page 1, note 3.

2. **Sur le devant,** *in the front part.*

3. **au complet,** *complete;* note adjectival use of noun in connection with descriptive preposition *à.*

4. **c'est à la vie à la mort entre eux tous,** *they stand by each other in life and death.*

5. **irraisonnée,** *thoughtless.*



Page 21. — 1. **mystifications de,** *tricks played on.*

2. **détonne un peu,** *is somewhat out of place.*

3. **état civil,** *on the town register.*

4. **jeu de paume,** cf. *partie de pelote,* page 11, note 2.

5. **Appréhendé au corps,** *arrested.*

Page 22. — 1. **crac!** an onomatopœia describing a thrust of a knife.

2. **Dame,** *of course,* or *why!* from the Latin Dominus, "a Lord."

3. **carabinero,** cf. page 7, note 1.

4. **par exemple!** *no, indeed!*

Page 23. — 1. **mécontent de ses effets,** *dissatisfied with the impression* (*he had produced*).

Page 24. — 1. **bien prise,** *well fitted.*

2. **aux Amériques,** the Spanish speaking countries in South America are here meant.

3. **scabieuse,** *scabious,* a small blue flower, "Devils-bit."

Page 25. — 1. **pelotaris,** *ball players.*

2. **chanter les coups,** *to call out the points.*

3. **d'athlètes,** note adjectival use of noun.

Page 26. — 1. **moulé sous un léger maillot de fil,** *plainly outlined by the light close fitting linen garment;* here *maillot* refers to something like a "sweater," it is a general name for all kinds of "tights."

2. **à tour de bras,** *with all the player's might.*

3. **se délient,** *become limbered.*

4. **camps,** cf. page 17, note 2.

Page 27. — 1. **but,** a local designation for the team that, after drawing lots, were the first to play at the beginning of the game. — **refil,** the other team.

2. **Les paris en avant!** *go ahead with your bets!*

3. **coup de fouet,** *the sound like the snapping of a whip.*

Page 29. — 1. **crânement,** *in a swaggering manner.*

Page 30. — 1. **orchestre de cuivre,** *brass band.*

Page 31. — 1. **des,** emphasizes the following *vingt, trente;* trans., *even as much as.*

2. **Ignacio,** pronounce *eeg-nah-thee-o.* — **Bidegaina,** pronounce *Bee-day-gah-ee-nah.*

Page 32. — 1. **ça allait de soi,** *it was a matter of course; it went without saying.*

2. **quand même,** cf. page 7, note 5.

Page 33. — 1. **Guipuzcoan,** an inhabitant of Guipuzcoa, one of the Spanish Basque Provinces. Cf. page 2, note 7.

2. **Basque** = *Guipuzcoan.*

3. **je m'en fiche!** *I do not care anything about it;* a slang expression.

4. **voir du pays, c'est mon affaire,** *to travel, that suits me.*

5. **Gatchutcha,** a Basque diminutive of *Gracieuse;* pronounce *Gatt-shoot-shah,* with stress on the penult.

Page 35. — 1. **chapelet,** here, *string.*

2. **Biarritz, Saint-Jean-de-Luz,** two French towns in the Department of Basses-Pyrénées, the first of which is situated on the Bay of Biscay and is a famous summer resort.

3. **les paroles fermes échangées,** *the engagement made.*

Page 36. — 1. **Zitzarry,** pronounce *theet-tharr'ee.*

2. **tournent bride,** *go back.*

3. **fenêtre à meneau,** ("with a mullion"), a window with crosswise perpendicular and horizontal bars separating the glass. Gothic windows are often so called.

4. **angélus,** the first word of a prayer in honor of the Virgin Mary, and said morning, noon and evening at sound of the bell.

5. **se serre,** here, *grows heavy.*

6. **la,** notice his use of the article.

7. **vous êtes joliment d'accord tous deux!** *you have a thorough understanding with each other.*

Page 37. — 1. **ça me va très bien!** *that pleases me very much.*

2. **un coup de main,** *a helping hand.*

3. **voilà,** here, *that is all.*

Page 38. — 1. **tempêté,** here, *scolded.*

2. **elles ne sont pas trop bien ensemble,** *they do not get along together any too well.*

Page 39. — 1. **la sentir,** here, *bear her.*

2. **que veux-tu,** here, *I cannot help it;* lit., "what would you."

Page 40. — 1. **muezzin,** *Mohammedan priest.*

2. **Je ne suis pas sans me demander, va,** *I can't help wondering, I can't.*

3. **par exemple,** here, *indeed.*

4. **changea sa veste d'épaule,** the coat was generally hung over the shoulder and not worn; cf. page 54, line 8.

Page 41. — 1. **à l'heure voulue,** *at the appointed time.*

2. **à pas de loup,** *with stealthy tread.*

3. **feux,** here, *lights* (of lighthouses).

4. **déchaîné,** *wild; stormy.*

5. **bateau de ronde,** *patrol boat.*

Page 42. — 1. **Marine,** *port.*

2. **seront,** here the common idiom, *must have.*

Page 43. — 1. **d'un tour pas trop solide,** *with a loose knot* (of the line).

Page 44. — 1. **il n'y en a plus de fond,** *there is no longer any bottom;* he can no longer reach the bottom.

2. **coûte que coûte,** *come what may.*

Page 45. — 1. **bruissantes,** here, *throbbing.*

2. **arme ton aviron,** *get your oar ready.*

Page 46. — 1. **à force de rames,** *as fast as possible.*

2. **à outrance,** *with all his might.*

Page 47. — 1. **mordant,** here, *shrillness.*

2. **irrintzina,** pronounce *eer-reent-thee-nah.*

3. **un coup de filet heureux,** *a lucky catch.*

4. **donnent de la voix,** *shout.*

Page 48. — 1. **la Saint-Sylvestre,** *the 31st of December.*

2. **mauvaise,** here, *rough.*

Page 49. — 1. **commission,** here, *message.*

2. **Rosario,** one of the principal cities of the Argentine Republic, lies north of Buenos Ayres on the Parana river. There is a small town by the same name in Uruguay, but it is inland.

3. **peut avoir dans les dix-huit ans,** *may be about eighteen years old.*

Page 50. — 1. **il marquait bien encore,** *he still looked hearty.*

2. **à son aise,** *well off.*

3. **par exemple,** here, *however.*

4. **la grande aventure,** in English idiom the article is not used, and the noun is plural.

Page 51. — 1. **en,** here, *with.*

2. **des nuits de la Saint-Sylvestre,** cf. page 48, note 1.

Page 52. — 1. **de pleine terre,** *in the ground;* an expression used in contrast with *fleurs de pot,* "potted plants."

Page 53. — 1. **benoîte,** a woman intrusted with the care of a church.

Page 55. — 1. **Mais,** *why.*

2. **se délier les bras,** cf. page 26, note 3.

3. **pâmées,** *almost dying with laughter;* lit., "fainted."

Page 56. — 1. **de la Gizune,** *over Mount Gizune,* a peak in the Pyrenees and on the Spanish boundary line.

2. **Alphonse XIII,** the present king of Spain, was born in 1886.

3. **truc,** *scheme.*

4. **pièces de billon,** *copper coins; pennies.*

5. **Landes,** a Department of southern France not far from the Spanish boundary.

6. **A eux deux,** *together;* note idiom.

Page 57. — 1. **s'en donnaient de rire,** *laughed very heartily.*

Page 58. — 1. **mais,** here, *very.*

Page 59. — 1. **angélus de midi,** cf. page 36, note 4.

2. **Bayonne, Burguetta,** the former a seaport in the extreme southwest of France; the latter a northern Spanish town (*Burguete*).

Page 60. — 1. **compartiments,** *compartments,* i.e., of the cars, European cars being divided up into compartments entered on either side of the car.

2. **navarraise,** *of Navarre.* This province, in which Burguete lies, is divided into two parts; that on the south side of the

Pyrenees belongs to Spain, that on the north side was annexed to France in 1589 when Henry IV. ascended the throne.

3. **à pleine gorge,** *at the top of their voices.*

Page 61. — 1. **ont dû arriver,** *must have arrived.*

Page 62. — 1. **bien,** emphatic, "what *can* they be saying."

2. **Mon Dieu,** here, *why.*

3. **en sourdine,** *in a low voice;* lit., like a violin with a "mute" on.

Page 63. — 1. **clair,** *very early.*

Page 64. — 1. **promises** = *fiancées.*

2. **donnait de la voix,** cf. page 47, note 4.

3. **aux champs,** *a salute,* a special flourish of trumpets played only at religious ceremonies.

4. **au plus ardent de la partie,** *in the most exciting part of the game.*

Page 65. — 1. **inviolés,** *untrodden.*

2. **Quand venait à passer,** *when they happened to pass;* of course the real subject is *logis.*

Page 67. — 1. **à même les arbres,** *off the very trees.*

2. **mai,** in the Roman Catholic church the month of May is devoted to the Virgin Mary.

Page 69. — 1. **chuchotements en sourdine,** *low whispering;* cf. page 62, note 3.

2. **l'oreille au guet,** *listening intensely.*

Page 70. — 1. **paroisse,** here, *church.*

2. **place,** cf. page 11, note 3.

Page 71. — 1. **jamais mise,** *never on.*

2. **le mois de Marie** = *May,* see page 67, note 2.

3. **grandes de leur classe,** *school girls of their upper class.*

Page 72. — 1. **Il lui tardait que . . ., et d'être . . .,** *she longed for . . ., and to be . . .*

Page 73. — 1. **leurs têtes tournant un peu,** *somewhat excited.*

2. **son temps de soldat,** *serving his term as a soldier.*

Page 74. — 1. **de les faire, ces démarches-là,** *to take that step.*

Page 75. — 1. **le sort en était jeté,** *the die was cast.*

Page 77. — 1. **devancer l'appel,** *anticipate the levy,* i.e., to begin serving one's term in the army before being drafted.

2. **la Saint-Jean,** the 24th of June; in certain parts of southern France and Spain there is an old custom of building bonfires on that date.

Page 78. — 1. **la côte Cantabrique,** *the Spanish coast;* the Cantabres mountains are a part of the Spanish Pyrenees.

Page 79. — 1. **par exemple,** *however;* cf. page 50, note 3, also page 40, note 3.

2. **son droit de fille majeure;** according to the French civil code, a girl can marry without her parents' consent when she is twenty-one, but not before.

Page 80. — 1. **le recul des durées,** freely, *the remotest future;* the word *recul* means "recoil" (of a gun).

2. **aux attentes,** note use of plural.

Page 81. — 1. **temps,** *period; epoch.*

Page 82. — 1. **en partance,** a naval expression; lit., "ready to sail"; trans., *about to leave.*

Page 83. — 1. **enlève,** here, *whip up.*

2. **se campait,** *planted herself.*

3. **de guerre lasse,** *in desperation.*

Page 84. — 1. **leur tutoiement de l'école des sœurs,** *the familiar form of address which they used in the Sisters' school.*

2. **que si,** *that she will.*

3. **tiens,** *do.*

Page 86. — 1. **faisait ses premières armes,** *was making his first campaign.*

Page 87. — 1. **Haut-Pays,** *upper country.*

2. **Gascogne,** *Gascony,* an old province of France near the Spanish frontier.

3. **la médaille militaire,** a medal given to soldiers for gallantry on the battlefield.

Page 88. — 1. **Irun,** a Spanish town on the Bidassoa.

2. **Il y avait fête de soleil, ce jour-là,** i.e., it was a bright sunny day.

3. **s'enlevaient . . . sur,** (*rose*) *were outlined against.* — **libre,** here, *cloudless.*

Page 90. — 1. **indécision grise,** "gray uncertainty," i.e., twilight.

Page 91. — 1. **couverte,** *muffled.*

2. **benoîte,** see page 53, note 1.

3. **Enfin! . . .,** *well . . .,* here expresses doubt (about the doctor and medicines).

4. **Ramuntchito,** note the endearing diminutive *ito.*

Page 94. — 1. **voilée,** lit., "veiled"; trans., *now a nun.*

2. **ajourées,** *leafless;* lit., "open."

Page 95. — 1. **va!** cf. page 40, note 2.

2. **endurcie,** *hard-hearted.*

3. **sont pour rappeler,** *are just the things to recall;* or cannot help recalling.

4. **elle en tenait fortement pour toi,** *she was very much in love with you.*

5. **Ce que je m'en ficherais,** cf. page 33, note 3.

6. **qu'elle jette son froc aux orties!** freely, *if she turns her back on the convent;* "to throw one's cowl to the nettles" is said of a monk who renounces his profession.

Page 96. — 1. **Navarre,** cf. page 60, note 2.

2. **par exemple,** connect with *changé* and translate *at all;* also compare with different meanings of same expression: pages 79, note 1, and 40, note 3.

Page 97. — 1. **on va,** notice unusual use of the indefinite pronoun; *we are going.*

2. **Mon Dieu,** cf. page 62, note 2.

3. **on lui fit fête,** *they heartily welcomed him.*

Page 100. — 1. **ses cheveux blancs encore nouveaux,** *her hair only lately turned white.*

Page 101. — 1. **la grande Épouvante,** the fear of death is here, as it were, personified; *the great Dread.*

Page 102. — 1. **en sourdine,** cf. page 62, note 3.

Page 103. — 1. **entreprise de frontière,** *smuggling expedition.*
2. **manœuvres louches,** ("squinting") *underhanded business.*

Page 104. — 1. **coutumière des manèges et des cachotteries nocturnes,** *accustomed to mysterious nocturnal manœuvrings;* note plural form.
2. **passages de chèvre,** *hard paths;* lit., "goat paths."

Page 105. — 1. **pont de singe en forêt;** cf. with preceding note.

Page 106. — 1. **floc, floc,** note the onomatopœia.
2. **retombée,** an architectural expression; here, *overhanging.*

Page 107. — 1. **jarrets,** here, *legs.*
2. **irrégulier,** *rebel.*

Page 108. — 1. **kilo,** a little over two pounds.
2. **sans coup de feu,** *without a shot* (on either side).

Page 109. — 1. **la Reine Régente,** the mother of the Spanish king was, at the time this novel was written, the queen regent.

Page 111. — 1. **à la barbe;** cf. page 10, note 2.

Page 112. — 1. **le ruban des braves,** cf. page 87, note 3.
2. **promeneurs,** here, *tourists.*
3. **les fonds,** *nooks and corners.*
4. **Maures;** the Moors occupied Spain and the Basque country from 1091 to 1492.

Page 113. — 1. **faisaient longuement les cent pas,** *walked up and down for a long time.*
2. **brusquer,** *to hasten, rush.*

Page 114. — 1. **après avoir fait ce coup,** *after doing this job.*

Page 115. — 1. **elles ne vont plus, les affaires,** *our business has no longer been good.*
2. **quand une fois leur nez s'est fourré chez vous,** *when they have once begun to look into your life.*

3. **avec du bien au soleil,** *with real estate.*

Page 116. — 1. **sur le retour de l'âge,** *on the downward slope of life.*

Page 117. — 1. **le coup fait,** cf. page 114, note 1.

Page 118. — 1. **passes dangereuses,** *dangerous* or *trying circumstances.*

2. **ils vont de l'avant,** *they go ahead.*

3. **se laisse faire,** *gives up the control.*

Page 119. — 1. **semelles de cordes,** cf. page 2, note 1.

2. **parloir,** a word exclusively used in connection with schools and convents.

3. **tombale,** *sepulchral; deathlike.*

Page 121. — 1. **imposé,** supply: "by the surroundings."

Page 122. — 1. **hâtifs,** *early.*

2. **détonne,** cf. page 21, note 2.

Page 123. — 1. **ailleurs,** note substantival use of adverb.

2. **M. le curé,** *the village priest.*

Page 124. — 1. **nous avons beau être loin,** *we may be far away.*

2. **tiens,** here, *you know.*

3. **tu pousserais,** *you would keep on.*

4. **autant dire,** *one might say.*

Page 126. — 1. **à demi-mot,** *with but a few words.*

Page 128. — 1. **jusqu'en bas,** *to the foot of the stairway.*

2. **le déchirement;** in reading, raise the voice on each of the three nouns: *déchirement, adieu, lutte.*

Page 130. — 1. **tu as manqué ton coup,** cf. page 114, note 1.

Page 132. — 1. **O crux, ave, spes unica!** Latin, *Hail, O Cross, my only hope!*

Heath's Modern Language Series.

FRENCH GRAMMARS AND READERS.

Edgren's Compendious French Grammar. Adapted to the needs of the beginner and the advanced student. $1.12.

Edgren's French Grammar, Part I. For those who wish to learn quickly to *read* French. 35 cts.

Fraser and Squair's French Grammar. Complete and practical. For beginners and advanced students. $1.12.

Grandgent's Essentials of French Grammar. With numerous exercises and illustrative sentences. $1.00.

Grandgent's Short French Grammar. Help in pronunciation. 60 cts.

Grandgent's French Lessons and Exercises. *First Year's Course for Grammar Schools.* 25 cts. *Second Year's Course.* 30 cts.

Grandgent's Materials for French Composition. Five pamphlets based on *La Pipe de Jean Bart*, *La dernière classe*, *Le Siège de Berlin*, *Peppino*, *L'Abbé Constantin*, respectively. Each, 12 cts.

Grandgent's French Composition. Elementary, progressive and varied selections, with full notes and vocabulary. 50 cts.

Bouvet's Exercises in Syntax and Composition. With notes and vocabulary. 75 cts.

Clarke's Subjunctive Mood. An inductive treatise, with exercises. 50 cts.

Hennequin's French Modal Auxiliaries. With exercises in composition and conversation. 50 cts.

Kimball's Materials for French Composition. Based on *Colomba*, for second year's work; on *La Belle-Nivernaise*, and also one on *La Tulipe Noire*, for third year's work. Each, 12 cts.

Brigham's Exercises in French Composition. Based on *Sans Famille*. 12cts.

Storr's Hints on French Syntax. With exercises. 30 cts.

Marcou's French Review Exercises. With notes and vocabulary. 20 cts.

Houghton's French by Reading. Begins with interlinear, and gives in the course of the book the whole of elementary grammar, with reading matter, notes and vocabulary. $1.12.

Hotchkiss's Le Premier Livre de Français. Conversational introduction to French, for young pupils. Boards. Illustrated. 79 pages. 35 cts.

Fontaine's Livre de Lecture et de Conversation. Combines Reading, Conversation, and Grammar, with vocabulary. 90 cts.

Fontaine's Lectures Courantes. Can follow the above. Contains Reading, Conversation, and English Exercises based on the text. $1.00.

Lyon and Larpent's Primary French Translation Book. An easy beginning reader, with very full notes, vocabulary, and English exercises based on the latter part of the text. 60 cts.

Super's Preparatory French Reader. Complete and graded selections of interesting French, with notes and vocabulary. 70 cts.

French Fairy Tales (Joynes). With notes, vocabulary, and English exercises based on the text. 35 cts.

Bowen's First Scientific Reader. With notes and vocabulary. 90 cts.

Davies's Elementary Scientific French Reader. Confined to Scientific French. With notes and vocabulary. 40 cts.

Heath's French-English and English-French Dictionary. Fully adequate for the ordinary wants of students. Retail price, $1.50.

Heath's Modern Language Series.

ELEMENTARY FRENCH TEXTS.

Ségur's Les Malheurs de Sophie. Two donkey episodes. Notes and vocabulary by Elizabeth M. White, High School, Worcester, Mass. 45 cts.

Santine's Picciola. With notes and vocabulary by Prof. O. B. Super.

Mairêt's La Tâche du Petit Pierre. Notes, vocabulary, and English exercises by Professor Super, Dickinson College. 35 cts.

Bruno's Tour de la France par deux Enfants. Notes and vocabulary by C. Fontaine, High Schools, Washington, D.C. 45 cts.

Jules Verne's L'Expédition de la Jeune Hardie. With notes, vocabulary, and appendixes by W. S. Lyon. 25 cts.

Gervais's Un Cas de Conscience. With notes, vocabulary, and appendixes by R. P. Horsley. 25 cts.

Génin's Le Petit Tailleur Bouton. With notes, vocabulary, and appendixes by W. S. Lyon. 25 cts.

Assolant's Une Aventure du Célèbre Pierrot. With notes, vocabulary, and appendixes by R. E. Pain. 25 cts.

Muller's Les Grandes Découvertes Modernes. Photography and Telegraphy. With notes, vocabulary, and appendixes. 25 cts.

Récits de Guerre et de Révolution. Selected and edited, with notes, vocabulary, and appendixes, by B. Minssen. 25 cts.

Bruno's Les Enfants Patriots. With notes and vocabulary. 25 cts.

Bedollière's La Mère Michel et son Chat. With notes, vocabulary, and appendixes by W. S. Lyon. 25 cts.

Legouvé and Labiche's La Cigale chez les Fourmis. A comedy in one act, with notes by W. H. Witherby. 20 cts.

Labiche and Martin's Le Voyage de M. Perrichon. A comedy; notes and vocabulary by Professor B. W. Wells. 30 cts.

Labiche and Martin's La Poudre aux Yeux. Comedy; notes and vocabulary by Professor B. W. Wells. 30 cts.

Dumas's L'Evasion du Duc de Beaufort. Notes by D. B. Kitchen. 25 cts.

Dumas's Monte-Cristo. With notes and vocabulary by I. H. B. Spiers, Wm. Penn Charter School, Philadelphia. 40 cts.

Assollant's Récits de la Vieille France. Notes by E. B. Wauton. 25 cts.

Berthet's Le Pacte de Famine. With notes by B. B. Dickinson. 25 cts.

Erckmann-Chatrian's L'Histoire d'un Paysan. With notes by W. S. Lyon. 25 cts.

France's Abeille. With notes by C. P. Lebon of the Boston English High School. 25 cts.

La Main Malheureuse. Complete vocabulary by H. A. Guerber. 25 cts.

Enault's Le Chien du Capitaine. Notes and vocabulary by C. Fontaine, Director of French, High Schools, Washington, D.C. 35 cts.

Trois Contes Choisis par Daudet. (*Le Siège de Berlin*, *La dernière Classe*, *La Mule du Pape*). With notes by Professor Sanderson. 15 cts.

Erckmann-Chatrian's Le Conscrit de 1813. Notes and vocabulary by Professor Super, Dickinson College. 45 cts.

Selections for Sight Translation. Fifty fifteen-line extracts compiled by Miss Bruce of the High School, Newton, Mass. 15 cts.

Laboulaye's Contes Bleus. With notes and vocabulary by C. Fontaine, Central High School, Washington, D.C. 35 cts.

Malot's Sans Famille. With notes and vocabulary by I. H. B. Spiers of the Wm. Penn Charter School, Philadelphia. 40 cts.

Heath's Modern Language Series.

INTERMEDIATE FRENCH TEXTS. (Partial List.)

Dumas's La Tulipe Noire. With notes by Professor C. Fontaine, Central High School, Washington, D.C. 40 cts. With vocabulary, 50 cts.

Erckmann-Chatrian's Waterloo. Abridged and annotated by Professor O. B. Super of Dickinson College. 35 cts.

About's Le Roi des Montagnes. Edited by Professor Thomas Logie. 40 cts.

Pailleron's Le Monde où l'on s'ennuie. A comedy with notes by Professor Pendleton of Bethany College, W. Va. 30 cts.

Souvestre's Le Mari de Mme de Solange. With notes by Professor Super of Dickinson College. 20 cts.

Historiettes Modernes, Vol. I. Short modern stories, selected and edited, with notes, by C. Fontaine, Director of French in the High Schools of Washington, D.C. 60 cts.

Historiettes Modernes, Vol. II. Short stories as above. 60 cts.

Fleurs de France. A collection of short and choice French stories of recent date with notes by C. Fontaine, Washington, D.C. 60 cts.

Sandeau's Mlle. de la Seiglière. With introduction and notes by Professor Warren of Yale University. 30 cts.

Souvestre's Un Philosophe sous les Toits. With notes by Professor Fraser of the University of Toronto. 50 cts. With vocab. 80 cts.

Souvestre's Les Confessions d'un Ouvrier. With notes by Professor Super of Dickinson College. 30 cts.

Augier's Le Gendre de M. Poirier. One of the masterpieces of modern comedy. Edited by Professor B. W. Wells. 25 cts.

Scribe's Bataille de Dames. Edited by Professor B. W. Wells. 30 cts.

Scribe's Le Verre d'eau. Edited by Professor C. A. Eggert. 30 cts.

Mérimée's Colomba. With notes by Professor J. A. Fontaine of Bryn Mawr College. 35 cts. With vocabulary, 45 cts.

Mérimée's Chronique du Règne de Charles IX. With notes by Professor P. Desages, Cheltenham College, England. 25 cts.

Musset's Pierre et Camille. Edited by Professor O. B. Super. 20 cts.

Jules Verne's Tour du Monde en quatre vingts jours. Notes by Professor Edgren, University of Nebraska. 35 cts.

Jules Verne's Vingt mille lieues sous la mer. Notes and vocabulary by C. Fontaine, High School, Washington, D.C. 45 cts.

Sand's La Mare au Diable. With notes by Professor F. C. de Sumichrast of Harvard. 25 cts.

Sand's La Petite Fadette. With notes by F. Aston-Binns, Balliol College, Oxford, England. 30 cts.

De Vigny's Le Cachet Rouge. With notes by Professor Fortier of Tulane University. 20 cts.

De Vigny's Le Canne de Jonc. Edited by Professor Spiers, with Introduction by Professor Cohn of Columbia University. 40 cts.

Halévy's L'Abbé Constantin. Edited with notes by Professor Thomas Logie. 30 cts. With vocabulary, 40 cts.

Thier's Expédition de Bonaparte en Egypte. With notes by Professor C. Fabregou, College of the City of New York. 25 cts.

Gautier's Jettatura. With introduction and notes by A. Schinz, Ph.D. of Bryn Mawr College. 30 cts.

Guerber's Marie-Louise. With notes 25 cts.



Heath's Modern Language Series.

INTERMEDIATE FRENCH TEXTS. (Partial List.)

Lamartine's Scènes de la Révolution Française. With notes by Professor Super of Dickinson College. 30 cts.

Lamartine's Graziella. With introduction and notes by Professor F. M. Warren of Yale University. 35 cts.

Lamartine's Jeanne d'Arc. Edited by Professor Barrère, Royal Military Academy, Woolwich, England. 30 cts.

Michelet: Extraits de l'histoire de France. With notes by Dr. C. H. C. Wright, Harvard University. 30 cts.

Victor Hugo's La Chute. From *Les Misérables*. Edited with notes by Professor Huss of Princeton. 25 cts.

Victor Hugo's Bug Jargal. With notes by Professor Boïelle of Dulwich College, England. 40 cts.

Champfleury's Le Violon de Faïence. With notes by Professor Clovis Bévenot, Mason College, England. 25 cts.

Gautier's Voyage en Espagne. With notes by H. C. Steel. 25 cts.

Balzac's Le Curé de Tours. With notes by Professor C. R. Carter, Wellington College, England. 25 cts.

Balzac: Cinq Scènes de la Comédie Humaine. With notes by Professor B. W. Wells. 40 cts.

Daudet's Le Petit Chose. Abridged, with notes by Professor O. B. Super. 30 cts.

Daudet's La Belle-Nivernaise. With notes by Professor Boïelle of Dulwich College, England. 25 cts.

Theuriet's Bigarreau. Notes by C. Fontaine, Washington, D.C. 25 cts.

Musset: Trois Comédies. Notes and introduction by Dr. Kenneth McKenzie, Yale University. 30 cts.

Maupassant: Huit Contes Choisis. With notes by E. M. White, High School, Worcester, Mass. 25 cts.

Advanced Selections for Sight Translation. Extracts, twenty to fifty lines long, compiled by Mme. T. F. Colin, Bryn Mawr, Pa. 15 cts.

Dumas's La Question d'Argent. Comedy edited by G. N. Henning, Professor of French, Columbian University. 30 cts.

Lesage's Gil Blas. Abbreviated and edited with notes by Professor Sanderson of Yale University. 40 cts.

Sarcey's Le Siège de Paris. Introduction and notes by Professor I. H. B. Spiers of William Penn Charter School, Philadelphia. 35 cts.

Loti's Pecheur d'Islande. With notes by O. B. Super. 30 cts.

Beaumarchais's Le Barbier de Séville. Comedy with introduction and notes by Professor Spiers of William Penn Charter School. 25 cts.

Molière's Le Bourgeois Gentilhomme. With introduction and notes by Professor Warren of Yale University. 30 cts.

Molière's L'Avare. With introduction and notes by Prefessor Levi of the University of Michigan. 35 cts.

Racine's Esther. With introduction, notes, and appendixes by Professor I. H. B. Spiers of William Penn Charter School. 25 cts.

Racine's Athalie. Introduction and notes by Prof. C. A. Eggert. 30 cts.

Racine's Andromaque. Introduction and notes by Prof. B.W. Wells. 30 cts.

